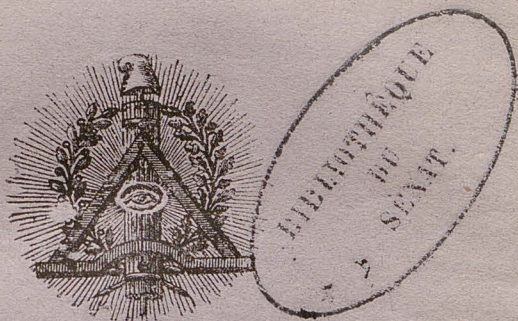


Cote 479

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LES
AMANTS MALHEUREUX,

O U

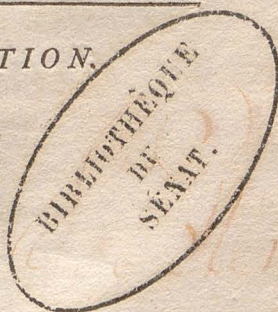
LE COMTE
DE COMMINGE,
D R A M E;

PAR M. D'ARNAUD,

*Conseiller d'Ambassade de la Cour de SAXE, de l'Académie
Royale des Sciences & Belles-Lettres de PRUSSE, &c.*

..... Et qui pungit cor,
Profert sensum. *Ecclesiastic. cap. xxij. v. 24.*

QUATRIÈME ÉDITION.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, Quay de Gèvres, au
grand Corneille.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Permission.

LES

AMANTS MALHEUREUX

LE COMTE

DE COCHIN

DE LA

PAR M. D'ARNAUD

Comte de Cochin, le 10 Mars 1789, à Paris.
Par M. D'Arnaud, le 10 Mars 1789, à Paris.

.....
Paris le 10 Mars 1789.

COCHIN EDITION



A PARIS

chez J. B. LEBLANC, Libraire, Palais National, ci-devant au
Grand Salon.

M. DE COCHIN

et de la



A MADemoisELLE ***,

En lui envoyant le Drame

DU COMTE DE COMMINGE.

GUIDÉ par un Peintre flatteur,
Qui pour vous ne le saurait être,
Quelque talent qu'il fit paraître
Dans votre portrait enchanteur;
Inspiré par ce Dieu, sincère
Quand c'est vous qu'il prétend louer;
Dans quelques vers lus de sa mere,
Et que le cœur daigne avouer,
J'ai crayonné votre art de plaire,
Vos charmes, tous les agréments:
Je cédois à mes sentiments;
Au tableau ramené sans cesse,
J'ai peint la Fille du Printemps,
Et la Rose de la Jeunesse;
J'ai fait voir l'Amour, l'Amitié,
Par le Goût fixés sur vos traces;
Je vous ai nommée AGLAÉ:
N'êtes-vous pas une des Graces?

Mais ce n'est point à leurs attraits
Qu'aujourd'hui j'offre mon hommage:
C'est à cette ame faite exprès
Pour embellir l'esprit d'un Sage;
C'est au plus sensible des cœurs

Que le mien présente les larmes
De deux Amants, dont les allarmes,
Les ennuis, les sombres douleurs
Pour la tendresse auront des charmes,
Si vos yeux leur donnent des pleurs.

COMMINGE, s'armant d'un saint zele
Contre l'ardeur qui l'enflammoit,
A ses vœux put rester fidele:
Ce n'étoit pas vous qu'il aimoit.

Par un effort rare & suprême,
ADÉLAÏDE constamment
Refuse au sein de ce qu'elle aime,
D'épancher ses pleurs, son tourment.

Tant de vertu vient me confondre:
Mais, fatisfait de la vanter,
Je n'ose en vérité répondre
Que je pusse en tout l'imiter.





DISCOURS PRÉLIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS

Qui se trouve à la tête de la premiere Edition.

PARLER de soi ennuie, & souvent révolte. S'entretenir sur son Art avec le Public connaisseur, avec cette portion d'hommes éclairés, qui seule assure le vrai succès, & indique les moyens de l'obtenir, c'est converser, s'instruire avec ses Maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Si la *Pitié* & la *Terreur* sont les deux ressorts dominants que doit employer le Théâtre, jamais *Fable* ne fut plus susceptible de ces deux mouvements énergiques, que le sujet du COMTE DE COMMINGE. On ne sauroit lire ces *Mémoires* sans émotion; on est surtout attendri au dernier tableau qu'ils nous présentent; c'est dans ce morceau que se trouve déployée, avec toute sa pompe, cette noble & touchante *majesté des douleurs* de Stace. On a donc osé mettre en vers cette action; on s'est contenté de l'annoncer sous le titre

Le Sujet
de la Piece.

Ces *Mémoires*, ils sont de Madame de T**, Auteur des *Malheurs de l'Amour*.

simple & générique de *Drame*. Avec cette sorte de ménagement, on sera sûr de ne pas indisposer les partisans superstitieux des regles, qui ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'esprit d'imitation, pleurent précisément aux endroits qu'Aristote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéresser, de faire couler quelques larmes, de nous ramener à cette grande, cette importante vérité : les plus faibles étincelles dans les passions, conduisent à de terribles incendies, souvent la source de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes ; & ensuite on pourra perdre le temps à disputer sur le nom propre qui convient à ce Poëme.

Les Religieux de la Trappe.

Il y a des Héros de tout genre. On sait que c'est l'enthousiasme qui crée cette espece d'hommes supérieure à la nôtre ; lorsqu'à cet enthousiasme vient se joindre la Religion, l'image la plus majestueuse, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre, que l'on me pardonne ces expressions, à voir jaillir de ce double foyer des êtres merveilleux. Faire mourir dans son cœur jusqu'au moindre germe des passions humaines ; se pénétrer, se remplir de l'idée à la fois consolante & terrible d'une Divinité qui récompense & punit ; veiller en quelque sorte sur soi-même comme sur son plus cruel ennemi ; se combattre & se subjuguier avec une barbarie inconcevable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce ressort si puissant de notre ame ; tirer sa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entièrement de vue la terre & ses révolutions, pour avoir les yeux sans cesse levés vers le Ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroiient à naître, s'ils étoient en ce moment susceptibles de connaissance ; se détruire enfin tout entier,

La terre & ses révolutions. On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des Religieux de la Trappe qui ont ignoré long-temps cette nouvelle, dont l'Europe était remplie.

pour devenir un être d'une nouvelle nature : c'est là le grand tableau que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la Religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache. A Constantinople, à Nangasaki, on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'est bien de ces Religieux que l'on peut dire à la lettre : *Cinerem tanquam panem manducabam, & potum meum cum fletu miscebam.* Qu'on se souvienne que le silence le plus rigide est la base de leurs Statuts, que le P. Abbé accorde seul la permission de parler, que leur Noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils se prosternent devant les Etrangers & le P. Abbé, qu'ils s'appellent Freres, n'y ayant que ce dernier seul qui ait le nom de Pere. Toutes ces circonstances ne doivent pas être indifférentes aux personnes qui voudront goûter quelque plaisir à la lecture de ce Drame. J'oubliois de dire que ces Religieux, avant que d'expirer, sont couchés sur un lit de cendre & de paille ; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort. Je doute que la Philosophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir. Il n'y a que la Religion qui puisse tenter des efforts si pénibles, si révoltants pour la nature humaine, qui soit capable de verser des consolations dans ces cœurs desséchés de pénitence ; & c'est assurément ce que ne feroit pas notre prétendue sagesse.

C'est dans un fonds si riche & si neuf que j'ai puisé mon *Costume*. J'ai cherché à répandre dans ma Piece ce *sombre*, qui est peut être la premiere magie du Pictoresque, partie dramatique, que les Anciens ont si bien connue, & que les Modernes parmi nous ont ignorée, ou entièrement négligée. Qu'il me soit permis de m'arrêter un peu sur cette partie intéressante pour les Peintres & les Poëtes. Jettons les yeux sur les grands Maîtres, dans ces Arts : nous voyons Rem-

Le *Sombre*, partie
Dramati-
que.

brant, Rubens, le Poussin atteindre par cette route au sublime de la peinture. Qu'on lise l'*Enfer* du Dante, le *Paradis perdu* de Milton, les *Nuits* du Docteur Young, & l'on sentira combien cette branche du pathétique a d'empire sur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin somptueux, d'un palais moderne, que d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un bâtiment sur lequel les années semblent accumulées ? Je voudrois bien que nos Métaphysiciens se donnassent la peine d'éclairer la cause de ce sentiment qui nous maîtrise, nous emporte, nous ramène à ces débris de monuments antiques, de tombeaux, &c.

C'est cette nouvelle partie du Théâtre que j'ai entrevue, & qui, dans les mains d'un homme de génie, seroit susceptible des plus grands effets, & produiroit une source d'horreurs délicieuses pour l'ame. On seroit tenté de croire que nous sommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce ressort dramatique : il fait mourir autour de nous toutes les illusions de la dissipation, nous porte à réfléchir, nous fait replier sur nous-mêmes, nous rend enfin l'humanité plus propre ; & l'on n'ignore pas que ce sentiment approfondi excite nécessairement les vertus, les belles actions, &c.

Simpli-
cité d'Ac-
tion.

J'ai cherché à simplifier les moyens qui sont multipliés dans les *Mémoires du COMTE DE COMMINGE*, persuadé que c'est de cette noble simplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Je citerai encore les Anciens. Rien de plus simple que les Grecs, parmi nous Corneille en général, & Racine presque toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon siècle : mais me seroit-il permis de me plaindre ? Au-

Rembrandt dans sa *Résurrection du Lazare* ; Rubens dans son *Martyre des Innocents*, & la *Chûte des Réprouvés* ; le Poussin, dans le célèbre *Testament d'Eudamidas*.

jourd'hui on ne veut plus que des scenes marquées à la craie; tout est esquissé; rien de développé; plus de caracteres exposés dans toute leur force; plus de traits prononcés; une maniere efféminée, énervée: voilà ce que nous offrent la plupart de nos Pieces modernes. De là l'impossibilité de poursuivre sur-tout cette route dramatique que Quinault a parcourue avec tant de succès. Pourvu qu'on fasse passer rapidement devant les yeux une multitude d'événements incroyables, que l'on entasse coups de Théâtre sur coups de Théâtre, tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagants les uns que les autres, l'Auteur croit avoir saisi le secret de l'Art, & une infinité de Spectateurs crie au miracle: mais veut-on soumettre ce succès à l'épreuve de l'expérience? ces mêmes Spectateurs ne sont pas arrivés chez eux, que toute cette illusion & ce faste théâtral sont détruits: au-lieu qu'on emporte & garde dans le silence du cabinet les profondes impressions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos Maîtres; Polyeucte, Phedre, Zaïre se gravent dans notre ame; & c'est alors que le Théâtre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la chaleur du sentiment, feu sacré qu'on ne sauroit trop conserver & animer.

Ces réflexions semées au hazard, me conduisent assez naturellement à faire part au Public de quelques détails relatifs à cet Ouvrage. On s'échauffe & on se perfectionne en faisant entrer les autres dans le mécanisme des ressorts que l'on a mis en œuvre.

J'ai regardé le silence rigoureux de la Trappe, comme la force motrice de l'intérêt qui animeroit le fond de mon Drame. Un de mes premiers personnages contraint de se taire pendant deux Actes, & agité d'une grande passion, forme, ce me semble, un tableau qui irrite la curiosité. On n'auroit pu étendre ce sentiment plus loin que deux Actes, parce qu'alors cette curiosité auroit été fatiguée: c'est ce qui m'a obligé à ne donner que trois Actes à cette Tragédie; j'ai risqué le mot, car

Sur la
Piece.

je ne crois pas, je parle du sujet, que l'on en puisse imaginer une plus touchante. On verra encore pour quelle raison allant contre toutes les regles, j'ai si fort étendu la dernière Scene du dernier Acte. J'imagine que les cœurs sensibles me la pardonneront, & même que les esprits qui se piquent d'impartialité l'approuveront. Pour juger cette scene, il faut se pénétrer du tableau. C'est le développement d'un caractère passionné. Le personnage ouvre son cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait suivre & saisir les impressions les plus légères; ces mouvements d'abord imperceptibles l'ont entraîné à des faiblesses qu'il doit, en ce moment de vérité, regarder comme des crimes. Si le Chevalier des Grieux, ou Clarisse qui n'a commis qu'une imprudence d'où sont nées toutes ses infortunes, étoient morts dans le sein de leurs Parents, je crois qu'ils se seroient répandus dans cette effusion d'ame. On ne perdra point encore de vue que cet infortuné EUTHIME, rendu tout-à-coup à Dieu, fait une sorte de *confession générale*; si on l'accuse d'appuyer avec un peu trop de complaisance sur les circonstances de ses fautes, l'avouerons-nous? ce plaisir secret de se rappeler de cheres erreurs, plaisir qu'assurément rejettent la vertu & la religion, & dont à peine on ose soi-même se rendre compte, est peut-être dans le cœur humain. Qu'on s'examine là-dessus de bonne foi. Que de Lecteurs dans ce morceau trouveront leur histoire!

Les *Mémoires* nous font voir le COMTE DE COM-MINGE venant à la Trappe avec beaucoup d'indiffé-

Se pénétrer du tableau. Peu d'ames ont assez de force & de vivacité pour s'élancer hors d'elles-mêmes & se transporter dans l'ame d'autrui; de là tant de façons de voir si louches & si opposées, tant de jugemens faux aussi absurdes que barbares; que les hommes, se dépouillant d'un amour-propre, grossier & aveugle, fâchent s'approprier les divers modes d'existence de leurs semblables; qu'ils prennent les yeux, le cœur de la situation: la sensibilité gagnera des plaisirs, & la Philosophie de nouvelles lumieres.

rence pour la Religion, & rempli de sa seule douleur. J'ai pensé qu'en lui donnant de la piété, je varirois ce caractère, que je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus bouleversé par ces orages de passion, qui au Théâtre produisent presque toujours des effets sûrs de plaire. Un personnage vraiment dramatique doit nous offrir l'agitation d'un vaisseau continuellement battu de la tempête. Zaïre intéresseroit beaucoup moins, si, après l'entrevue de Lusignan, elle cédoit tout de suite, sans combat, à la Religion de ses Peres. COMMINGE peu dévot, comme il l'est dans le Roman, ressembleroit à sa Maîtresse : c'est à ce dernier rôle que j'ai attaché toute la fureur de l'amour ; ce n'est qu'au moment de sa mort qu'elle reconnaît ses erreurs : & ce passage subit de la passion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit, selon moi, flatter & déchirer le spectateur. Je croirois même qu'il est dans la nature, qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme ; l'Antiquité nous en a laissé une image terrible : Médée tue ses enfants, parce que Jason, qu'elle aime éperdument, l'a trahie, & en épouse une autre ; & nous ne voyons pas que la Scene Grecque nous montre un pere meurtrier de ses enfants. J'ai pris plaisir à exposer dans le P. Abbé toute la dignité, la pitié, la tendresse de la Religion que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances.

On ne me fera point un crime d'avoir francisé les noms Espagnols qui sont dans les *Mémoires*.

C'est en avoir dit assez, je crois, sur cet Ouvrage. S'il ne réussit point, il faut en convenir, ce sera ma faute, car je ne pense pas qu'il puisse y avoir de sujet plus intéressant, plus théâtral. Ce sera toujours beaucoup pour moi, d'avoir réveillé l'attention des Gens de Lettres sur une partie dramatique qui manque absolument à notre Scene ; & j'aime assez mon Art, pour sacrifier ma vanité au plaisir de le voir se perfectionner dans des mains plus heureuses.



SECONDISCOURS

Qui a paru dans la seconde Edition.

QUELQUE flatteur que puisse être pour moi le succès constant que l'indulgence du Public semble assurer au Drame du COMTE DE COMMINGE, mon amour-propre, car qui n'en a pas, a le courage de s'avouer que ces applaudissements, la récompense la plus brillante de l'homme de Lettres, & la seule à laquelle il doit être sensible, sont donnés beaucoup plus au choix du sujet, qu'à la façon dont il est traité. On se supposeroit des talents supérieurs pour la Poésie, toutes les connaissances de l'Art dramatique, on auroit de la peine à se dissimuler qu'une *Fable* heureusement choisie, sera toujours la cause principale de la réussite d'une Piece de Théâtre; nous en avons des exemples frappants dans Andronic, Inès de Castro, &c. N'oublions jamais, pour rabattre de notre vanité poétique, que Pradon a fait couler nos larmes dans Régulus : & peut-être les chûtes de notre Maître, du grand Corneille, doivent-elles être attribuées plutôt à l'ingratitude, ne craignons pas d'ajouter, à la mal-adresse de ses sujets, qu'aux incorrections du style & des détails; on n'apperçoit point ces fautes dans Cinna, Polyeucte, Rodogune, & elles ne se font que trop sentir dans Théodore, Agésilas, Attila, Pertharite, Suréna, &c.

Le choix
du Sujet.

On a nommé les Poètes une sorte d'Enchanteurs : celui qui fait revêtir ses imperfections de l'intérêt séducteur du sentiment, est le plus habile Magicien; & comment se pénétrer de ce sentiment si nécessaire à tout Ecrivain, quand le sujet ne nous fait pas illusion

à nous-mêmes, & qu'il ne nous élève point au-dessus de la sphere de l'humanité? Mes idées, par un hazard heureux, se sont arrêtées sur le COMTE DE COM-MINGE; mon ame aussi-tôt s'est enfoncée dans les tombeaux, dans la profonde solitude, dans l'ombre majestueuse du Cloître, où regne " je ne fais quoi d'art., tendrissant & d'auguste. „ J'ai creusé, j'ai fouillé dans le sein d'une nouvelle nature. Eh! quelles richesses n'y ai-je pas découvertes! qu'un Ecrivain de génie auroit à puiser où je n'ai fait qu'entrevoir ma faiblesse! Les personnes sensées, cette classe privilégiée d'hommes qui ne sont pas menés à la lessé, que l'on me passe ce mot familier, par le préjugé, par l'esprit servile d'imitation, ont conçu par cet essai, que ces trésors transportés sur notre Scene, y produiroient un genre de spectacle neuf & intéressant. Quelques gens du bel air, qui, sans le savoir, sont les esclaves de cette multitude ignorante qu'ils méprisent, & qui rampent avec ce troupeau, *unthinking people*, des Automates importants pourroient d'abord rire: mais que l'on ait le secret de réveiller leur léthargie par les secousses de la terreur, de leur faire trouver dans leur ame dégoûtée & aride, l'attrait de la mélancolie, une source de larmes: ils cesseront bientôt de s'armer de leurs prétendus bons mots parasites, & céderont sans peine à la plus délicieuse des impressions, au plaisir que l'on goûte à sentir son cœur.

C'est donc cette nouveauté de *mœurs* & de *costume* qui m'a gagné les suffrages du Public; il a vu encore mieux que moi, quoique je connaisse assez mon art pour me convaincre de ses difficultés & de mon impuissance; il a vu, dis-je, toutes mes fautes, qui sont considérables: mais il a été attendri, il a pleuré, & des Juges qui pleurent, sont bien près de faire grace.

Je ne fais quoi, propres paroles de M. de Voltaire. Remarques à la fin d'Olympie.

Si je mortifie en moi l'orgueil, en convenant que mes faibles talents ont peu de part à mon succès, mon amour pour la vérité me console de cet aveu humiliant ; & peut-être y a-t-il un raffinement de vanité à vouloir prouver par sa propre expérience, que c'est presque du choix du sujet que dépend la réputation d'un Ouvrage dramatique.

On m'a reproché de n'avoir pas approfondi des idées rapides & jettées au hazard dans le Discours précédent, sur l'Art de la Tragédie. Le Public aura la bonté de se rappeler l'espece d'engagement que j'ai pris avec lui, & que j'observerai toute ma vie ; bien loin d'instruire, de donner des leçons, j'en demande, je cherche à m'éclairer ; ce seront là toujours mes sentiments. Je vais donc, je le répète, continuer de m'entretenir avec mes Maîtres. Je répands mon ame & ma façon de penser avec cette franchise courageuse & naïve, la seule qualité que l'on puisse emprunter du sublime & inimitable Montagne. S'il m'échappe dans la chaleur de la composition des hardiesses déplacées, des jugemens faux, dès ce moment je me rétracte. Si je me trouve d'accord avec les connaisseurs, sans trop m'applaudir de cet avantage, je m'attacherai à mériter encore plus leur approbation.

Portons d'abord nos regards sur notre Théâtre Tragique. Je crois que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire, chacun dans leur genre, ont parcouru & rempli leur carrière, qu'ils doivent être nos modèles, nous échauffer, nous enflammer, sans que nous nous obstinions à nous traîner sur leurs pas, à nous montrer leurs Copistes superstitieux. Je prends la liberté d'interroger les gens de goût. Que sont Campistron, la Grange, qui cependant ont beaucoup de mérite, auprès de ces génies créateurs ? Qu'arrive-t-il de cette idolâtrie mal-entendue ? Que nous sommes accablés d'un nombre infini de Pièces jettées dans le même moule. On composeroit un excellent Ouvrage & très-

utile aux Auteurs naissans, où l'on rapprocheroit, depuis nos tréteaux jusqu'au dernier changement de notre Scene, toutes les ressemblances serviles, j'ose dire indécentes, qui reviennent jusqu'au dégoût dans nos Tragédies. Les jeunes gens, qui se livrent à cette étude si séduisante & si ingrate, seront effrayés, quand ils sauront que d'environ trois mille Drames Français composés jusqu'à nos jours, il n'y en a pas une cinquantaine qui surnage dans ce déluge immense. Il faudroit donc, pour marcher dans une route moins battue, & où il y eût plus de gloire à recueillir, se former un esprit, une *maniere* à soi, le résultat des caracteres différens de nos grands Maîtres, prendre le noble, le sublime de Corneille; l'élégant, le tendre, le séduisant de Racine; le mâle, le vigoureux, le tragique de Crébillon; le pathétique, le brillant, le philosophique de M. de Voltaire, mais sur-tout remonter à la naissance de la Tragédie.

Monotonie de nos Pièces.

Il en est de cet Art, comme de la plupart des autres inventions de l'esprit humain. On s'est efforcé d'altérer le trait primitif de la nature; des mains ennemies ont entassé sur ce beau tableau vingt couches de vernis, toujours plus étrangères à la vraie couleur; ce seroit une entreprise digne du génie, de lever tout cet amas d'un fard imposteur, & de nous remonter la nature telle qu'elle étoit dans son origine; où trouverons-nous cette belle nature, dans sa sublime, sa décente nudité, dont l'œil puisse admirer, saisir les contours heureux, les formes arrondies, les sages proportions, la vérité énergique? Chez les Grecs, les premiers que nous sachions qui aient eu un Théâtre.

Ce sont eux qui nous ont enseigné cette *simplicité* touchante dont nous sommes aujourd'hui si éloignés. Les hommes qu'une sorte de prédilection de la nature semble distinguer des autres hommes, aiment, selon Shaftersbury, à rencontrer par-tout cette noble simplicité qui les inspire, qui se répand dans leurs

Nouvelles Observations sur la simplicité théâtrale.

mœurs, dans leurs actions. C'étoit la même source parmi les Grecs, qui produisoit des vertus sans faste, & des Tragédies simples. Ils avoient une idée bien plus distincte que nous ne l'avons, de ce καλόν, de ce *Beau* ; la base du bon esprit, comme du véritable héroïsme ; ils touchoient en quelque façon au berceau de la nature, & la voyoient plus pure, plus ingénue, & dans un climat plus favorable à ses impressions que le nôtre. Les plaintes de Philoctète, Œdipe à Colone, Antigone prosternée aux pieds de Créon, & lui demandant avec des larmes les honneurs de la sépulture pour le cadavre de son frere : ces attitudes simples ont suffi pour animer des Tragédies entières, pour arracher des pleurs à toute la Grece assemblée.

Je m'arrêterai quelques instants sur cette *simplicité* si chere à quiconque veut se donner la peine d'étudier la vérité de l'Art dramatique. Nos modernes mêmes nous offrent des exemples qui établissent la beauté & le succès du *simple*. Les trois derniers Actes de Zaïre, de l'aveu de tous les connaisseurs, sont un chef-d'œuvre, par la raison qu'ils marchent, se soutiennent, se développent sans nul secours d'épisodes. M. de Voltaire à vingt-cinq ans nous a fait voir Philoctète amoureux de Jocaste, comme si ce n'étoit pas assez de la situation terrible d'Œdipe pour remplir un Drame : mais ce grand Poète sacrifioit alors au mauvais goût de ses contemporains. Plus éclairé par l'expérience, pouvant à son tour servir de modele, il s'est bien gardé de faire la même faute dans Mérope : aussi cette Tragédie est-elle une des meilleures du Théâtre Français. „ Plus un sujet est compliqué, l'a judicieusement ob-
servé M. Diderot, plus le dialogue en est facile ; „ au-lieu que dans une Tragédie simple, si l'on ne veut pas tomber dans la déclamation, il faut nécessairement répandre une ame vigoureuse, enflammée, *pleno profuat pectore* : & c'est là ce feu sacré du génie, que
posse-

possèdent par malheur pour le progrès de l'Art, si peu d'Ecrivains.

Un trait, que j'emprunte de la Gazette Littéraire de cette année (1765,) achevera de démontrer combien le *simple* est préférable à tous les faux ornements du *composé*.

Un jeune Officier Anglais est fait prisonnier dans un combat par une Nation de Sauvages. Il est prêt de tomber sous la hache; un vieux Guerrier se dispoit à le percer d'une fleche : il fixe ses regards, se laisse attendrir; l'arc lui échappe des mains; il s'assure de l'Officier, l'emmene dans sa cabane, lui fait des caresses, en prend soin, l'instruit dans sa langue. Ils vivoient ensemble comme deux tendres amis; une seule chose inquiétoit l'Anglais : il surprenoit souvent les yeux du Sauvage attachés sur lui, & mouillés de larmes. Le vieillard, au retour de la belle saison, rentre en campagne avec sa Nation; l'Officier le suivoit; ils découvrent un Camp d'Anglais; le vieux Guerrier observe la contenance de son prisonnier : il lui demande, après un long silence, s'il sera jamais assez ingrat pour porter les armes contre le Peuple chez qui il a trouvé un ami : le jeune homme, avec des pleurs, s'écrie, que, tant qu'il vivra, ils seront toujours ses freres; le Sauvage met les deux mains sur son visage en baissant la tête, & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il considere l'Anglais, & lui dit d'un ton mêlé de tendresse & de douleur : As-tu un pere? Il vivoit encore, replique le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma Patrie. Ah! qu'il est malheureux, s'écrie le Sauvage! & après s'être tû quelques moments : Sais-tu que j'ai été pere? je ne le suis plus! j'ai vu tomber mon fils dans le combat! il étoit à mon côté; je l'ai vu mourir en homme; il étoit couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé! mais je l'ai vengé.

En prononçant ces mots avec force, il frissonnoit, il respiroit avec peine, & sembloit suffoqué par des

gémissements qu'il ne vouloit pas laisser échapper; ses yeux étoient égarés, & ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu à peu; & se tournant du côté de l'Orient, il montra le Soleil levant au jeune Anglais, & lui dit : Vois-tu ce beau Soleil resplendissant de lumière? as-tu du plaisir à le regarder? Oui, répond l'Anglais; j'ai du plaisir à le regarder. — Eh bien, je n'en ai plus! Après avoir dit ce peu de mots, le Sauvage regarda un Manglier qui étoit en fleurs : Vois ce bel arbre, dit-il au jeune homme; as-tu du plaisir à le regarder? Oui, j'ai du plaisir à le regarder.... Je n'en ai plus, reprit le vieillard avec précipitation, & aussitôt il ajouta : Pars, vas chez les tiens, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le Soleil qui se leve, & les fleurs du Printemps.

Les caractères.

Quel tableau pathétique, & comme on y fait la touche de la nature! Malheur au cœur assez insensible pour n'en être pas attendri jusqu'aux larmes! Voilà ce Beau simple qui nous frappe par-tout chez les Grecs, & moins souvent chez les Latins. Les premiers ne l'emploient pas seulement dans la *fable*, dans l'expression; il dirigeoit le choix de leurs *caractères*. Ennemis de ces *charges* grossières que nous avons adoptées, on ne voyoit point dans leurs Drames un avaré précisément en contraste avec un prodigue; ils savoient varier les nuances de ces *caractères* par des dégradations légères & perceptibles pour le goût. Je comparerois volontiers nos Poètes dans cette partie, à ces Peintres mal-à-droits, qui pour donner plus d'embellissement & de force à leur sujet, & de ton à leurs couleurs, plaçoient dans leurs tableaux un Negre à côté d'une jolie femme. Je citerai toujours des exemples, parce que des exemples instruisent mieux que des raisonnements. Corneille a deux Héros à nous représenter, tous deux d'une égale valeur, Horace & Curiace; il a l'heureuse adresse, sans l'artifice grossier de ces oppositions triviales; de nous offrir sous des traits parti-

culiers chacun de ses deux personnages. C'est là le talent du grand homme, de ce beau génie qui étoit rempli de la nature, qui savoit immoler les accessoirs, les beautés étrangères, pour conserver le fonds, pour être simple & vrai, qui nous a peint enfin les Romains tels qu'ils étoient : car il faut mettre au rang des lieux communs de la conversation, répétés par les gens du monde qui n'approfondissent rien, ce prétendu apophtegme : " Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, & Corneille tels qu'ils devroient être, " jugement des plus faux : Corneille a représenté les Romains tels qu'ils étoient réellement, & suivant les divers âges de leur empire.

Nous observerons qu'il faut que ce *simple* soit animé Des Images. par des *Images*. Malgré toutes les règles qu'on m'objectera, je ne doute pas que tout ne puisse s'offrir aux yeux, quand on a l'heureuse faculté de faire passer dans l'ame du Spectateur le trouble qui est censé déchirer celle du personnage. Un génie heureusement audacieux présenteroit avec des applaudissements, ou je me trompe fort, Barnewelt assassinant son oncle, Médée égorgeant un de ses enfants : mais qu'on prenne garde que j'ai dit un génie ; sans cette qualité si puissante, si rare, la *terreur* refroidie devient l'*horreur* dégoûtante : plusieurs de nos Auteurs l'ont éprouvé.

Si cette *terreur* doit être l'ame de la Machine dramatique, me pardonnera-t-on de regarder *Æschile* Æschile le premier tragique en ce genre. comme le seul *Tragique* en ce genre que nous puissions proposer pour modele ? Je ne nierai pas qu'il lui manque les connaissances cultivées, la correction, l'art des Sophocles, des Euripides : mais trouve-t-on chez ces derniers, des tableaux aussi imposants que ceux qui sont sortis en foule de la main de ce Pere du Théâtre ? Vulcain, ministre de la vengeance divine, attachant sur un rocher l'infortuné Prométhée, & clouant ses fers à ce rocher ; ce malheureux luttant en quelque sorte contre Jupiter lui-même, se répandant en blas-

phêmes contre ce tyran céleste, englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abymes de la terre; l'Ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atossa, & frappant de respect & d'effroi une troupe de vieillards prosternés; les portes du Palais d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laissant voir son cadavre ensanglanté; Oreste un bandeau sur le front, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée teinte encore de sang, environné des Furies qui le poursuivent avec des hurlements; Clytemnestre elle-même sortant des gouffres infernaux, & appelant à haute voix ces Divinités vengeresses. Quels spectacles! Qu'on joigne à cette richesse de tableaux, des vers sublimes, & d'un rythme pittoresque & analogue au sujet, qu'on y ajoute le choc, la flamme des passions, la noblesse & la variété des caractères: ne conviendra-t-on pas que voilà la Tragédie sur son Trône, dans son plus haut point de splendeur & d'énergie?

C'est donc là le grand objet que je voudrois que tout Poète dramatique eût toujours devant les yeux; ce seroit ensuite au goût à marquer l'emploi de ces moyens tragiques.

Nouvel-
les idées
sur le *som-*
bre.

Je reviens, sans trop m'en appercevoir, à cette partie Théâtrale que j'aime, & qui à mon gré, est une des plus heureuses créations du génie d'Æschile; je veux parler de ce *sombre*, le ressort qu'on doit le plus faire mouvoir dans la Tragédie. La nature elle-même ne nous donne-t-elle pas cette leçon? La majesté d'un orage nous frappe plus que tout le brillant d'une belle aurore; le tonnerre enfermé dans la nue, scintillant & éclatant par intervalle, en impose plus que le Soleil dardant ses rayons à travers des nuages colorés; la mer calme ne produira pas dans notre ame les effets sublimes de la tempête. Qu'on fasse attention que les impressions qu'excite le *sombre* sont toujours plus profondes, maîtrisent davantage la nature humaine. Pergoleze est beaucoup plus grand, plus musicien dans

son *Stabat* que dans la *Serva Padrona*. Cette remarque en fait naître une autre. Il est bien singulier que notre musique en ce genre ait fait des progrès supérieurs à ceux de notre poésie. Le quatrième Acte de *Zoroastre*, je parle du musicien, le morceau de *Castor*, *tristes apprêts*, peuvent donner à nos Auteurs une idée suffisante du succès qu'auroit le *Sombre* porté au Théâtre de la Nation. Il ne faut pas conclure d'après la timide médiocrité de l'Abbé Nadal, que l'apparition d'une Ombre nous révolteroit. Ce spectacle a réussi dans *Sémiramis*, & il ne seroit pas impossible de lui prêter un nouveau degré de terreur. M. de Voltaire, dans sa dissertation intéressante pour les amateurs de la Tragédie, à la tête de cette même *Sémiramis*, prévient à ce sujet les insipides objections de ces fades plaisants qui pensent avoir laissé échapper un bon mot, quand ils ont répété qu'ils ne croient point aux revenants. Assurément M. de Voltaire ne doit pas être soupçonné d'y croire : & il a judicieusement remarqué que cet appareil au Théâtre produisoit des effets. Ne rougissons pas d'avouer que le Commandeur dans la farce du Festin de Pierre, nous fait quelque plaisir. L'Ombre de Didon dans *Enée* & *Lavinie*, Opera de Fontenelle, la dernière fois qu'on l'a joué, m'a paru affecter le spectateur. Qui ne trouvera pas un ténébreux sublime dans ce passage de Job, chap. 45 ?

„ Dans l'horreur d'une vision nocturne, lorsque le
 „ sommeil assoupit davantage tous les sens des hom-
 „ mes, je fus saisi de crainte & de tremblement, & la
 „ frayeur pénétra jusqu'à mes os. Un Esprit se pré-
 „ senta devant moi, & les cheveux m'en dressèrent

Nadal. Il se félicite dans sa Préface de sa Tragédie de *Saül*, de n'avoir pas fait paraître l'Ombre de *Samuël* ; & il a raison. L'emploi de ces hardiesses de Théâtre n'appartient qu'au génie, & ces Scenes du sublime, dans des mains faibles & malheureuses, ne produisent que le bizarre & l'absurde.

à la tête. Je vis quelqu'un dont je ne connoissois pas le visage; un Spectre parut devant moi, & j'entendis une voix faible, comme un petit souffle qui me dit : L'homme comparé à Dieu sera-t-il justifié, & sera-t-il plus que celui qui l'a créé?

Que l'on me permette de m'appuyer encore d'un exemple. J'emprunte une Scene terrible de Shakespear, ce fidele imitateur d'Æschile à bien des égards. J'avertis mes Lecteurs que je ne traduis pas : je retranche, j'ajoute, heureux si je pouvois me pénétrer du génie de mon modele ! Je ne saurois me dispenser en faveur des personnes qui n'ont pas l'Histoire d'Angleterre présente, de tracer une esquisse de la Tragédie de Richard III, dont cette Scene est tirée; cette Piece est intitulée : *The Life and death of Richard III. La vie & la mort de Richard III.* Henri VI, de la Maison de Lancastre, a été détrôné par le Duc d'Yorck, qui bientôt essuie à son tour les révolutions de la fortune, & perd le Trône & la vie. Son fils Edouard reprend la Couronne; il avoit deux freres, le Duc de Clarence, & le Duc de Glocestre, depuis Richard III; ce dernier, le plus scélérat & le plus fourbe, comme le plus difforme des hommes, poignarde de sa propre main le Prince de Galles, fils de Henri VI, qui se nommoit aussi Edouard, court assassiner l'infortuné pere dans sa prison, trouve moyen de détruire dans l'esprit de son frere Edouard, Clarence, son autre frere, le fait arrêter en cachant sa perfidie, envoie à la Tour deux assassins qui égorgent ce Prince, & le plongent

De Shakespear. Jamais Tragique n'a plus ressemblé à Æschile; Othello, Hamlet, Macbeth offrent des traits admirables. Nous n'avons dans aucune de nos Pieces un tableau des effets de la terreur qui suit le crime, comparable à celui que nous voyons dans cette dernière Tragédie. Il n'est pas surprenant que les Anglais, en faveur de pareilles beautés, fassent grace à Shakespear sur tous les défauts monstrueux qui le défigurent. Ce n'est qu'au génie qu'on pardonne les fautes.

dans un tonneau de malvoisie. Le Roi Edouard meurt; Richard s'empare du Trône, après avoir fait massacrer impitoyablement ses deux neveux. Il avoit scellé ses forfaits en épousant la Princesse Anne, veuve du fils de Henri VI; bientôt empoisonnée par son barbare époux, elle suivit au tombeau les victimes de sa rage. Le Duc de Buckingham, lâche complice de ce monstre, en reçoit lui-même la mort pour récompense. Richard rassasié de crimes, noyé dans des flots de sang, éprouve enfin qu'il est un Dieu vengeur. Le Comte de Richemont arme contre ce détestable Prince, lui donne bataille, la gagne, le tue, & devient Roi.

SCENE V, du cinquieme Acte.

On apperçoit dans l'éloignement un Camp, la lueur des feux allumés selon l'usage de la guerre, & quelques flambeaux qui répandent une faible clarté sur le fond de la Scene. La tente du Comte de RICHMOND domine parmi d'autres tentes; elle est ouverte & en face du spectateur, mais à peine peut-elle se voir. Le devant du Théâtre est dans la nuit : à l'un des côtés est la tente de RICHARD; il paraît endormi; il est revêtu de son armure, & assis dans un fauteuil; il a son casque orné du bandeau royal, posé sur une table, où lui-même il a la tête appuyée sur un bras; sur cette table est une lampe expirante, qui produit de temps en temps de longs effets de lumière : elle porte par intervalle son reflet sur RICHARD qui semble ne jouir que d'un sommeil agité. On observera que, lorsque ces traits de lumière s'affaiblissent, on distingue à peine cette partie du Théâtre.

Scene V.
du cin-
quieme
Acte de
Richard
III, Tra-
gédie de
Shakel-
pear.

Scene V. Les Littérateurs, dont la plupart entendent l'Anglais, feront peut-être flattés de juger par eux-mêmes du parti que j'ai tiré de la Scene de Shakespear; c'est ce qui m'engage à l'insérer ici dans la Langue originale. Je n'imagine point que l'on me fasse un crime de n'avoir pas employé toutes les Ombres que ce grand Poëte fait paraître, & d'avoir supprimé le refrain de compliment pour Richemond, tandis que j'ai conservé celui qui doit entretenir la terreur. Mes Lecteurs, je crois, prendront ma défense, c'est-à-dire, les Français pour qui j'écris; car il ne faut pas assurer qu'il existe un goût général, & je n'en condamne aucun; mais le premier but d'un Ecrivain sage, est de chercher à plaire à ses Concitoyens, quand la vérité n'en souffre pas. Encore une fois, j'essaie d'imiter cette Scene admirable; je ne la traduis point. Si elle déplaît, le tort retombera sur moi; je suis le premier à venger Shakespear, puisque j'ai eu le courage de rapprocher l'Original de la copie.

PREMIERE OMBRE.

Le Prince Edouard, fils de Henri VI, dans un babillage guerrier, & le côté ensanglanté.

PLEINE d'un courroux implacable,
 Demain, mon Ombre & te presse & t'accable!
 Richard, demain, graces au Ciel vengeur
 Qui seconde les vœux d'une trop juste haine,
 Tu reçois tous les coups dont tu perças mon cœur,
 Quand de mes tristes jours la fleur s'ouvroit à peine!
 De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
 Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

SECONDE OMBRE.

Henri VI ayant son Dialème & son Manteau Royal couverts de sang.

Envisage, Tyran, cette illustre Victime
 Dont ta fureur impie a déchiré le sein:
 Le nom sacré de Roi n'arrêta point ta main:
 De l'ombre de la Tour vois s'élever ton crime;
 Entends ces murs affreux contre toi déposer;
 Mon sang jaillit encore, ardent à t'accuser.
 C'est Henri qui demande, & s'applaudit d'avance
 Que le Ciel sur Richard épuise sa vengeance.

Première Ombre. On n'oubliera pas qu'il échappe à Richard, quand les Ombres lui adressent la parole, des frémissements, des mouvements de terreur variés qui décelent son trouble. On se souviendra encore que ces Ombres successivement s'élèvent de la terre, qu'elles y rentrent après avoir accablé Richard de leurs malédictions: on ne fait que les entrevoir, parce que les règles du pittoresque théâtral exigent que ces fortes d'apparitions ne soient pas trop sous les yeux. C'est Garrick qui joue à Londres le rôle de RICHARD: on n'a jamais vu, dans ce personnage sur-tout, un Acteur se rendre plus maître de l'ame du Spectateur.

A déchirer le sein. Ce Prince fut percé dans la Tour de plusieurs coups de poignard par ce monstre d'inhumanité. La Scene qui nous présente cette catastrophe est atroce; c'est le dénouement de la Tragédie qui porte le nom de Henri VI.

PRELIMINAIRES.

XXV

SCENE V.

*Between the Tents of Richart and Richmond : They sleeping.
Enter the Ghost of Prince Edward Son to Henry the Sixth.*

Ghost. LET me sit heavy on thy soul to-morrow! (To K. Rich.
Think how thou stab'st me in the prime of youth
At Tewksbury; therefore despair and die.

Be cheerful *Richmond*, for the wronged souls (To Richm.
Of butcher'd Princes fight in thy behalf:
King *Henry's* issue, *Richmond*, comforts thee.

Enter the Ghost of Henry the Sixth.

Ghost. When I was mortal, my anointed body (To K. Rich.
By thee was punched full of holes;
Think on the *Tower*, and me; despair, and die.

Virtuous and holy be thou conqueror; (To Richm.
Harry, that prophesy'd, thou should'st be King,
Doth comfort thee in sleep; live thou and flourish.

Enter the Ghost of Clarence.

Ghost. Let me sit heavy on thy soul to-morrow! (To K. Rich.
I that was wash'd to death in fullon wine,
Poor *Clarence*, by thy guile betray'd to death:
To-morrow in the battel think on me,
And fall thy edgless sword; despair, and die.

Thou off-spring of the house of *Lancaster*, (To Richm.
The wronged heirs of *York* do pray for thee,
Good Angels guard thy battel; live and flourish.

Enter the Ghosts of Rivers, Gray, and Vaughan.

Rivers. Let me sit heavy on thy soul to-morrow, (To K. Rich.
Rivers, that dy'd at *Pomfret*: despair, and die.

Gray. Think upon *Gray*, and let thy soul despair. (To K. Rich.

Vaug. Think upon *Vaughan*, and with guilty fear
Let fall thy lance! *Richard*, despair and die. (To K. Rich.

De la mort qui t'attend sans toutes les horreurs !
Meurs dans le défespoir, meurs dans la rage, meurs !

Se tournant vers le camp de Richemond.

Et toi jeune Héros, Vengeur de notre Race,
Vois s'accomplir le sort que t'a prédit ma voix ;
Le Ciel qui t'inspira ta généreuse audace,
Sur ton front triomphant met le bandeau des Rois.

TROISIEME OMBRE.

Le Duc de Clarence, le visage ensanglanté.

Que le sang de ton Frere, amassé sur ta tête,
Sur ta tête, demain retombe & soit vengé !
Par tes affreux complots vois Clarence égorgé,
Clarence ... qui t'aima... Ton supplice s'apprête ;
Ton glaive enfin se brise & tombe de ta main,
Richard ; le Ciel, l'Enfer, tout presse & veut ta fin ;
L'orage des fléaux sur toi fond & s'arrête.

De la mort qui t'attend sans toutes les horreurs !
Meurs dans le défespoir, meurs dans la rage, meurs !

QUATRIEME ET CINQUIEME OMBRES

qui paraissent à la fois, deux jeunes Enfants, neveux de Richard : ils sont vêtus de blanc, se tenant embrassés & tout couverts de sang ; ils furent poignardés en effet dans cette situation, & dans le même lit.

De la mort qui t'attend. Ce refrain dans l'Anglais est d'une précision énergique ; il est rendu par ces deux mots *despair and die*. La déclamation dans cette Langue étant plus prononcée, plus forte que la nôtre ; cette répétition produit un effet encore plus ténébreux. Les Acteurs appuient beaucoup sur *die*, & prêtent à ce mot tout le sombre de la terreur dramatique. Voilà de ces beautés qui, propres à chaque Langue, ne sauroient se transporter dans une autre.

Vois s'accomplir le sort. Henri, dans la Tragédie de ce nom, prédit au jeune Comte de Richemond qu'il montera sur le Trône d'Angleterre.

Que le sang de ton frere. Clarence fut mis en prison, parce qu'il s'appelloit *George*, & qu'un Astrologue avoit prédit au Roi qu'un *G* seroit l'initial du nom de celui qui devoit être le destructeur de sa maison. Richard entretenit la faiblesse barbare du Monarque, & comme nous l'avons dit, fit assassiner son frere Clarence dans la Tour.

PRELIMINAIRES. xxvij

All. A wake, and think our wrongs in *Richard's* bosom.
Will conquer him. Awake, and win the day. (To *K. Rich.*)

Enter the Ghost of Lord Hastings.

Ghost. Bloody and guilty; guiltily awake; (To *K. Rich.*)
And in a bloody battel end thy days;
Think on Lord *Hastings*; and despair and die.

Quiet untroubled foul, awake, awake. (To *Rich.*)
Arm, fight, and conquer, for fair *England's* sake.

Enter the Ghost of the two young Princes.

Ghosts. Dream on thy cousins smother'd in the Tower:
Let us be laid within thy bosom, *Richard*, (To *K. Rich.*)
And weigh thee down to ruin, shame, and death!
Thy Nephews souls bid thee despair and die.

Sleep *Richmond*, sleep in peace, and wake in joy. (To *Rich.*)
Good Angel guard thee from the boar's annoy;
Live, and beget a happy race of Kings.
Edward's unhappy son do bid thee flourish.

Enter the Ghost of Anne his wife.

Ghost. *Richard*, thy wife, that wretched *Anne* thy wife,
That never slept a quiet hour with thee, (To *K. Rich.*)
Now fills thy sleep with perturbations:
To-morrow in the battel think on me,
And fall thy edgless sword: despair and die.

Thou quiet soul sleep, thou a quiet sleep: (To *Richm.*)
Dream of success and happy victory,
Thy adversary's wife doth pray for thee.

Enter the Ghost of Buckingham.

Ghost. The first was I that help'd thee to the crown:
The last was I that felt thy tyranny. (To *K. Rich.*)
O, in the battel think on *Buckingham*,
And die in terror of thy guiltiness.
Dream on, dream on, of bloody deeds and death,
Fainting despair; despairing yield thy breath.

Vois deux Victimes innocentes
 Que ta faim de regner frappa dans le berceau.
 Puissent nos Ombres gémissantes
 Porter la mort au sein du plus cruel Bourreau !
 Puissions-nous dans tes flancs enfoncer le couteau ,
 Déchirer de nos mains tes entrailles fumantes ,
 Te tourmenter encor dans la nuit du tombeau ,
 A tes yeux effrayés d'un horrible tableau ,
 Toujours nous remontrer plus pâles , plus sanglantes !
 De la mort qui t'attend sans toutes les horreurs !
 Meurs dans le désespoir , meurs dans la rage , meurs !

SIXIEME OMBRE.

*La Princesse Anne , Veuve du fils de Henri VI , qui eut la faiblesse
 ou plutôt la lâcheté d'épouser Richard , tout dégoûtant encore
 du sang de son mari ; elle a des habillements de deuil , le ban-
 deau de Veuve , & elle est couverte d'un voile noir.*

Reconnais-tu , Richard , ta Femme infortunée ,
 Cette Epouse infidelle à son premier Epoux ,
 Qui put joindre sa main à ta main forcenée ,
 Dont le Ciel vengeur par tes coups
 Précipita la dernière journée ,
 Qui près de toi jamais n'a goûté le sommeil ,
 Qui toujours revoyoit son crime à son réveil ?...
 Je viens te rendre tout ce trouble ,
 Dans tes sens consternés répandre la terreur :
 Mon Ombre te poursuit , & s'attache à ton cœur ;
 Que par moi , s'il se peut , ton supplice redouble !
 De la mort qui t'attend sans toutes les horreurs !
 Meurs dans le désespoir , meurs dans la rage , meurs !

SEPTIEME OMBRE.

*Le Duc de Buckingham en habit de Pair , un des complices les
 plus ardents de Richard , & qui cependant au moment de sa
 mort alloit prendre le parti Richemond.*

Vois ton premier Flatteur , ta dernière Victime :
 Ce prix m'étoit bien dû ; je t'ai prêté mon bras ;

I dy d for hope, ere I could lend thee aid; (To Richm.
But cheer thy heart, and be thou not dismay'd:
God and good Angels fight on *Richmond's* side,
And *Richard* fall in height of all his pride.

(The Ghosts vanish.)

(*K. Richard starts out of his dream.*)

K. Rich. Give me another horse — bind up my wounds.
Have mercy, *Jesu* — soft, I did but dream.
O coward conscience! how dost thou afflict me?
The lights burn blue — is it not dead midnight?
Cold fearful drops stand on my trembling flesh.
What? do I fear my self? there's none else by,
Is there a murth'rer here? no; yes, I am. *
My conscience hath a thousand sev'ral tongues,
And ev'ry tongue brings in a sev'ral tale,
And ev'ry tale condemns me for a villain.
Perjury, perjury in high'st degree,
Murther, stem Murther in the dir'st degree
All several sins all us'd in each degree,
Throng to the bar, all crying, guilty, guilty!
I shall despair: there is no creature loves me:
And if I die, no soul will pity me. **
Methought, the souls of all that I had murther'd
Came to my tent, and every one did threat
To-morrow's vengeance on the head of *Richard*.

* — No; yes, I am:

Then fly — what, from my self? great reason; why?
Left I revenge. What? my self on my self?
I love my self. Wherefore? for any good
That I my self have done unto my self?
O no. Alas, I rather hate my self,
For hateful deeds committed by my self,
I am a villain; yet I lie, I am not.
Fool, of thy self speak well — Fool do no flatter.
My conscience hath, &c.

** — no soul will pity me.

Nay, wherefore should they? since that I my self
Find in my self no pity to my self.
Methought, the souls of, &c.

Tyrant, le Complice du crime,
 Du crime seul devoit recevoir le trépas.
 Jusques dans le combat emporte mon image!
 Ne rêve que de mort, que de sang, de carnage!
 Que ton cœur, que ton cœur de larmes enivré,
 Soit par toi-même dévoré!
 Qu'il soit déjà flétri de l'horreur éternelle!
 Qu'il soit déjà plongé dans les feux des enfers!

Sous l'excès des tourments divers,
 Richard, exhale enfin ton ame criminelle!
 De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
 Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

Se tournant vers le camp de Richemond.

Sous tes drapeaux je brûlois de me rendre,
 Richemond : j'accourois te servir, te défendre :
 Le Ciel n'a point permis qu'au rang de tes sujets,
 Je pusse expier mes forfaits.
 Ma voix du sein des morts, l'annonce la victoire;
 Dieu chasse loin de toi tous les traits destructeurs;
 Le glaive en main, ses Anges protecteurs
 A tes côtés combattent pour ta gloire :
 Tandis que le Tyrant sous ton char écrasé,
 Sous cent coups de foudre brisé,
 Du faite des grandeurs, de l'orgueil & des crimes
 Roule précipité dans les profonds abymes.

*Une foule d'OMBRES s'élevant toutes à la fois, de tout âge,
 de tout sexe, toutes habillées différemment : beaucoup ce-
 pendant sont couvertes de linceuls ensanglantés : elles s'é-
 crient ensemble :*

Considere, Tyrant, tout un Peuple à la fois,
 Victime des fureurs d'une guerre éternelle :
 L'Angleterre immolée à ta rage cruelle,

*D'une guerre éternelle. Les Roses rouge & blanche qui ont fait ver-
 ser tant de sang, & qui ont coûté la vie à quatre-vingt Princes des
 deux Maisons de Lancastre & d'York.*

PRELIMINAIRES.

xxxj

A poussé vers les Cieux une plaintive voix ;
L'Appui du malheureux , le Soutien de nos droits
Se leve , il va briser ta tête criminelle :

Le Maître & le Juge des Rois

A prononcé ta sentence mortelle.

De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs !
Meurs dans le désespoir , meurs dans la rage , meurs !

Elles s'enfoncent dans la terre.

Après quelques moments pendant lesquels l'agitation de Richard paraît redoubler , s'élancent de la terre des traits de feu ; ils sont suivis de l'apparition d'un FANTÔME effroyable , qui d'une main tient un poignard ensanglanté , & de l'autre une torche allumée : il approche de Richard :

Enfin , Richard , je tiens ma proie !

Demain , je punis tes forfaits !

Demain , dans les tourments tu tombes pour jamais !
Pour jamais dans tes pleurs , dans ton sang je me noie !

C'est moi , qui le Vengeur des Peuples opprimés ,

C'est moi , qui sours au cri d'un éternel blasphème ,

Sur les Tyrans de rage consumés ,

Attache la douleur , attache l'Enfer même.

Je vais toujours te déchirer !

Je vais toujours te dévorer !

Tu renâtras toujours pour toujours expirer !

De l'Enfer qui t'attend vois tous les précipices ,

Avides d'engloutir un coupable mortel...

Je laisse dans ton cœur le premier des supplices ,

Le premier des Démon , le remords éternel.

Il s'abyme envirommé d'un tourbillon de feu , & après avoir secoué des étincelles de son flambeau sur le cœur de Richard.

RICHARD tout-à-coup levant son bras de dessus la table , s'agitant & s'écriant dans son sommeil & avec rapidité :

Le Théâtre s'éclaire entièrement.

Enfin Richard. La foule d'Ombres , & le Fantôme sont de mon invention ; je souhaite que ces traits étrangers à l'original ne déplaisent pas.

Qu'on arrête mon sang, élané de mes plaies...

Richemond ... il seroit vainqueur!...

A l'instant ... un Courfier... Ciel!...

Il s'élance avec précipitation de son fauteuil, fait quelques pas comme pour fuir, se réveille & s'arrête :

Lâche! tu t'effraies!...

D'un songe, d'un vain songe!... *Il regarde de tous côtés.*

Eh... d'où naît ma terreur?...

Il met la main sur son cœur.

De mon cœur qui, sans cesse empoisonnant ma vie,

M'accuse, me condamne & contre moi s'écrie.

Il fait quelques pas sur la Scène, en remettant la main sur son cœur.

Je n'étoufferais pas cette importune voix!...

Il s'arrête en continuant d'être dans la même attitude.

Que le sceptre me reste, & que je sois coupable.

En se frappant le sein.

Je saurai bien dompter cet ennemi des Rois.

Il leve les yeux au ciel, & fait quelques pas.

Le Ciel ne brille encor que du feu des étoiles,
Sur l'horizon, la Nuit étend ses sombres voiles...

Du frisson de la mort je me sens refroidir...

Eh! qu'ai-je à redouter? .. & qui me fait frémir?..

Je suis seul en ces Lieux... qui me frappe de crainte?..

Moi, moi, qui m'épouvante & qui ne peux me fuir,

M'arracher aux remords dont mon ame est atteinte!..

A la fois soulevés, tous mes Forfaits, ô Ciel,

Jusqu'au fond de mon cœur plongent un trait mortel,

A haute voix m'appellent un perfide,

Un assassin farouche, un monstre parricide!

L'Enfer a dans mon sein versé tous ses poisons!

Déchiré par tous ses Démon,

Je ne vois sous mes pas qu'un abyme effroyable!..

Du Monde entier exécrable Fléau,

Qui me consoleroit d'un destin déplorable,

Quand la main la plus secourable

Ne m'aideroit pas même à descendre au tombeau?

Je finirai mon sort coupable,
 Sans être plaint, heureux encor d'être oublié!..
 Des mortels le plus dur, le plus impitoyable,
 Richard... oses-tu bien réclamer la pitié?..

Quel songe!.. j'ai cru voir les Ombres effrayantes
 De tous les malheureux à ma rage immolés...
 Pâles, couverts de sang, furieux, désolés...
 Sous le même linceul, je les vois rassemblés!..
 J'entends leurs cris de mort... leurs plaintes menaçantes!..
 Tous m'ont paru s'unir dans leur sombre fureur,
 Pour m'accabler demain de leur courroux vengeur.

Si le *sombre* est une partie dramatique que nous ne cultivons point, il y en a encore une autre qui n'est pas moins négligée. La *Pantomime* que les Grecs & les Romains avoient portée au plus haut degré de perfection, & que l'on peut appeller l'éloquence du corps, la langue première des passions, est au nombre de ces ressorts du pathétique, dédaignés de nos Auteurs de Théâtre. Cependant si je ne craignois de me flatter, je citerois pour exemple le personnage d'EUTHIME; son jeu muet a paru sur le papier même attacher & intéresser : que seroit-ce à la représentation? Il y a des attitudes, des gestes, des signes du sentiment, que la précision & la vérité mettent fort au-dessus de toutes les richesses de la poésie. Ce qu'on dit est si faible en raison de ce que l'on sent! Qu'un seul regard, qu'un soupir ont quelquefois d'éloquence! Que cet Orateur connoissoit bien l'empire de la *Pantomime*, lorsqu'il découvrit le sein de cette Courtisane aux yeux des Juges qui l'alloient condamner! Dans une Tragédie de *Balthazar*, cette main imposante qui trace sur la muraille, en caracteres de feu, l'arrêt de mort de ce Prince, ne produiroit-elle pas un effet plus effrayant que tous les discours d'amplification de nos beaux esprits? Les anciens se laissoient bien plus que nous, entraîner par les affections de l'ame; ils re-

La *Pantomime*,
 autre partie
 dramatique.

cherchoient comme un plaisir tout ce qui pouvoit exciter leurs impressions & les entretenir. Ils aimoient l'appareil, la cérémonie; ils étoient persuadés qu'il est un langage pour les yeux comme pour les oreilles. Je ne fais si nous devons trop nous applaudir de cette sécheresse métaphysique qui fait abstraction de tous les signes, & tue en quelque sorte la nature. Malheur à l'Auteur dramatique qui n'est que *raisonneur*! La raison prépare les moyens : mais c'est de l'ame qu'ils tiennent cette vie, cette flamme brûlante qui les rend maîtres du cœur, & rien ne prête plus de force aux paroles que la langue des signes. C'est encore dans cette partie que les Tragédies Grecques sont supérieures aux nôtres. Des enfans, des vieillards prosternés aux pieds d'Œdipe; un Peuple entier portant à la main & sur la tête des rameaux & des bandellettes; Jocaste offrant des guirlandes & de l'encens aux Dieux domestiques; Philoctète se traînant égaré de douleur sur la terre, poussant de longs gémissemens, découvrant même ses blessures; Phedre mourante, presque étendue sur un lit, succombant sous la passion qui la dévore, remettant son voile pour cacher sa rougeur, quand elle confie à sa nourrice son amour incesteux pour Hyppolite; Hécube les cheveux épars, couchée dans la poussière, pleurant ses enfans, son époux, sa fortune anéantie, accablée d'un sombre désespoir; les jeunes fils d'Hercule réfugiés autour d'un Autel : voilà ce qui charmoit la Grece. Répandre sur le Drame le coloris de l'action, c'est l'effet heureux qui naît de la *Pantomime*. Racine s'en est servi dans son *Athalie* avec un succès qui auroit dû engager les autres Ecrivains dramatiques à l'imiter. Les Anglais ont su profiter de cette source de beautés théâtrales. L'épouse de *Macbeth*, & non *Macbeth* lui-même, ainsi que l'a dit un homme d'esprit estimable qui s'est mé-

Un homme d'esprit. L'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets.

pris, est la complice de son mari : après avoir poignardé chez lui Duncan, son Roi & son parent, il s'étoit emparé du Trône d'Ecosse; sa femme, livrée à tout le trouble qui suit le crime, est devenue somnambule : on la voit, dans la nuit, s'avancer sur la Scene, les yeux fermés, dans un profond silence, imitant par ses gestes l'action de se laver les mains, comme si elle eût voulu effacer le sang qui les avoit souillées; quel tableau terrible! & qu'il renferme de sublimes vérités! Dans la même Piece le Spectre de *Banquo*, que *Macbeth* a fait assassiner, vient s'asseoir dans un festin à la place de l'Usurpateur; ce fantôme affreux, tout sanglant, reparait par intervalle, & n'est aperçu que de *Macbeth*, dont l'épouvante nous est représentée d'un pinceau énergique. L'Ombre du pere d'*Hamlet*, avant que de prononcer un seul mot, se contente de faire plusieurs fois un signe du doigt à son fils, & s'élève autant de fois de la terre : c'est par ce geste si expressif, par ce silence ténébreux, que Shakespear a su donner à son tableau toute la teinte tragique dont il étoit susceptible; par-là il irrite la curiosité du Spectateur, il échauffe l'intérêt, prépare l'ame aux transports des passions. La *Pantomime*, employée avec goût, est une des cordes majeures d'où résulte l'accord dramatique, quand elle est revêtue d'une versification mâle & soutenue : car toute Piece qui manque de versification, eut-elle d'ailleurs les autres qualités qu'exige le Théâtre, ne sauroit avoir qu'une réputation éphémère.

Comme mon objet est une espece de développement des idées semées dans mon premier Discours, j'ai imaginé qu'une réponse détaillée aux critiques dont on m'a honoré, acheveroit d'offrir un précis de mes faibles connaissances sur les divers secrets de mon Art. On daignera se souvenir que je consulte mes Maîtres.

Un Journaliste m'avoit reproché de n'avoir pas assez

Réponse
aux diver-
ses Criti-
ques.

Sur le
rôle du P.
Abbé.

Sur celui
de d'Orsi-
gni.

motivé la permission que donne le P. Abbé au Frere Arsene, de voir & d'entretenir un Etranger : j'ai senti la vérité de l'objection. Je crois que la meilleure façon de répondre à la critique, quand on est convaincu de sa justesse, est d'essayer de se corriger : c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant dans la bouche de ce Supérieur des vers qui nécessitent davantage cette permission. Qu'on n'attende pas que je me montre aussi docile sur le personnage de d'ORSIGNI que le même Censeur désapprouve. Il auroit voulu que, moins fidele aux *Mémoires*, je n'eusse point rendu d'ORSIGNI amoureux d'ADÉLAÏDE, que je me fusse contenté de lui faire jouer le simple rôle d'ami. Ne me serois-je pas écarté de mon but, en prêtant à d'ORSIGNI ce caractère étranger à l'intérêt que doit toujours exciter ADÉLAÏDE, l'ame invisible de la Piece? D'ORSIGNI, aimant ADÉLAÏDE, en parle avec plus de chaleur; ces deux amours animent, concentrent le foyer d'intérêt, contribuent beaucoup plus, selon moi, à l'unité d'action. D'ailleurs, il y a de la générosité à ce d'ORSIGNI de consoler son rival, de l'engager à retourner aux pieds d'une femme dont lui-même il est encore épris; la situation de COMMINGE en devient plus cruelle, plus déchirante, plus ouverte à ces combats, à ce choc des passions, d'où s'échappent les grands mouvements dramatiques. J'ai donc eu dessein que tout se rapportât à cette ADÉLAÏDE, le ressort moteur de mon Drame; c'est ce qui m'a empêché d'exécuter un plan qui m'avoit séduit au premier coup d'œil. Je faisois venir à la Trappe le pere de COMMINGE, mourant de douleur & de repentir d'avoir forcé son fils à s'arracher de ses bras, demandant par-tout des nouvelles de ce fils, attiré à cette solitude sur de vagues notions que COMMINGE y étoit renfermé; le pere & le fils, enfin, se voyant, s'embrassant, confondant leurs larmes. Quelle scene brillante à traiter! quel pathétique à déployer! mais que feroit-il arrivé

Premier
plan de la
Piece.

de cette scene dominante ? Elle eût suspendu, affaibli, si elle ne l'eût pas détruit, tout cet intérêt porté & réuni sur ADÉLAÏDE. A quinze ans, que j'eus la témérité de composer deux Pieces de Théâtre, COLIGNI & le MAUVAIS RICHE, j'eussè saisi cette scene si séduisante : aujourd'hui, plus instruit sur le mérite de la nature & de la vérité, je crois avoir acquis quelques connaissances dans mon Art, quand j'ai le courage de rejeter des beautés déplacées, & de leur préférer ce vrai sans faste, sans éclat, cette simplicité si peu apperçue, & cependant si touchante, & qui n'est sentie que du très-petit nombre des bons esprits. Il faut qu'un Auteur de Théâtre ait toujours devant les yeux l'ensemble de sa Piece, qu'il ne sacrifie jamais le fonds aux accessoires. S'il arrivoit par malheur pour le goût, qu'il réussît dans ces innovations contre la vérité de l'Art, il ne doit point s'applaudir de tels succès, ils ne peuvent être que passagers. C'est l'exacte imitation, & l'étude seule de la nature qui ont fait les grands Peintres & les grands Poètes, & qui leur assu-
rent l'estime de tous les temps.

Je suis bien éloigné de chercher à justifier ma Scene d'EUTHIME dans le premier Acte, je la regarde comme très-nécessaire, comme une des sources principales de l'intérêt ; c'est de cette Scene qu'émane celle du second Acte, qui a fait quelque plaisir : la première prépare, enflamme la curiosité, & établit toutes les forces de la seconde.

La Scene
d'EUTHI-
ME dans le
premier
Acte.

Nous voici arrivés à la dernière Scene du dernier Acte, celle qui m'a semblé réunir le plus de suffrages : on me pardonnera d'en faire l'éloge, puisqu'elle ne m'appartient pas, & que je déclare la devoir à l'Auteur des *Mémoires*. C'est sans doute cet esprit d'imitation dont je m'étois peut-être trop pénétré, qui m'avoit entraîné, sans m'en appercevoir, dans des répétitions de faits : je les ai supprimées ; je n'ai conservé que la marche, le pathétique de la Scene ; j'ai donné

plus de feu au rôle de COMMINGE, & c'étoit une entreprise assez difficile que de varier les signes de douleur & d'accablement de ce personnage. Je lui fais terminer la Piece avec la flamme qui l'a dévoré; j'ai ajouté encore quelques coups de pinceau à celui du P. Abbé, caractère, je l'avouerai, qui m'a le plus attaché; j'ai vu avec satisfaction que la plupart de mes Lecteurs ont eu mes sentiments de prédilection pour ce rôle.

Sur les
longueurs.

Je dis que j'ai retranché des détails dont on étoit déjà instruit; c'étoit une faute considérable qui retardoit les mouvements de la Scene: mais je me suis bien gardé de mettre au nombre des *longueurs* qu'il falloit faire disparaître, ces développemens du cœur, ces gradations de la passion d'EUTHIME, dont l'effet est si attendrissant. C'est encore un des torts, selon moi, que je prends la liberté de reprocher au goût moderne. On ne veut plus que des semences de Scenes, des squelettes dramatiques: bientôt on donnera des cannevas tragiques, comme les Italiens en donnent de comiques, ouvrages toujours monstrueux, & nécessairement médiocres. Je demanderois aux gens du monde, qui ne prennent pas la peine de s'initier dans les mystères des Arts, & qui sur-tout crient contre ce qu'ils appellent des *longueurs*, ce qu'ils entendent par ce mot. Si dans une Scene, il y a des maximes, des réflexions toujours froides qui coupent le fil du sentiment, des vers isolés qui n'appartiennent point à la masse de la Scene, & n'entretiennent point le *crescendo*, des faits répétés, la stérile abondance de la déclamation; sans contredit, ce sont là des *longueurs* & des *longueurs* impardonnables; fussent-elles embellies de la plus brillante poésie, il faudroit les extirper sans pitié, comme on émonde les branches parasites d'un arbre, pour ne conserver que celles qui sont utiles, & pour les fortifier. Mais nommera-t-on des *longueurs*, cette ame répandue, l'expression puissante, & si l'on peut le dire, le débordement des grandes pas-

sions, cet embonpoint du sentiment, qui constitue la force, l'énergie, la vie des caractères dramatiques, qui est enfin l'opulence & l'effusion du génie? Une Scene riche, abondante, qui s'élance du sein même du talent, comme on nous représente Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter, doit ressembler à ces fleuves superbes qui dans leur naissance torrents impétueux, couvrent ensuite avec majesté les campagnes, & non à ces eaux épargnées & resserrées dans un bassin factice.

Je reviens toujours à la nature que nous ne devons jamais perdre de vue, ainsi que le modèle doit être sans cesse sous les yeux du Peintre. Écoutons une femme à qui la mort vient d'enlever son mari, une mère, un père qui pleureront leurs enfants : ces personnes répandront leur âme dans leurs larmes ; lorsqu'elles raconteront les circonstances de ces pertes affligantes, elles peseront sur tous les détails, retourneront sur les mêmes images. Il se formera de ce langage diffus un résultat de douleur, qui affectera, qui déchirera l'âme des Auditeurs. La passion s'exprime avec abondance. Le sentiment cherche à s'épancher, il n'y a que le bel esprit qui soit retenu & compassé.

A la dernière reprise d'Armide, le chef-d'œuvre du Théâtre Lyrique, j'ai entendu des amateurs de la précision, ou plutôt de la mutilation moderne, accuser de *longueur* la simple & noble exposition de cette belle Tragédie, ils trouvoient aussi *trop long* le dernier Acte, qui est peut-être le cinquième Acte le plus sublime

D'Armide. Quinault est peut-être de nos Poètes dramatiques celui qui a le plus approché des Grecs pour la simplicité, la vérité du sentiment. Le cinquième Acte d'Armide me paraît autant au-dessus du cinquième Acte de Bérénice, que cette dernière Tragédie est supérieure à la plupart de nos Tragédies modernes. Je pourrais encore citer *Thésée*, *Atys*, comme des modèles inimitables dans l'Art du Théâtre.

pour l'explosion des passions. Aussi avons-nous aujourd'hui peu de *Scenes*, mais en revanche beaucoup d'*allées* & de *venues* sans liaison, sans nécessité. Ce ne sont tout au plus que quelques traits hardis ou ingénieux, des combinaisons calculées de coups de Théâtre, mais point d'ensemble, point de concours judicieux des rapports, des diverses parties, point de corps bien proportionné, formé de ces membres épars. Si Racine, à présent, nous donnoit la fameuse Scene d'Agrippine & de Néron, celle de Mithridate avec ses enfants; Corneille la Scene d'Auguste & de Cinna; Moliere les Scenes étendues & vigoureuses qui sont dans le Tartuffe, dans le Misanthrope : ces grands hommes entendraient un cri général s'élever contre les *longueurs*. Qu'on n'attende donc plus de nos Poètes qu'ils courent sur-tout la carrière du Lyrique; il n'est plus possible de filer les Scenes, de suivre la marche des passions tantôt précipitée, tantôt majestueuse; l'esprit du jour est de sacrifier le récitatif à l'Ariette, c'est-à-dire, de nous présenter un nain de deux pieds, au-lieu de nous offrir une taille élégante & avantageuse : de là tous ces avortons littéraires & dans tous les genres. J'ai toujours pensé qu'il n'y avoit d'inutile, que ce qui étoit ennuyeux, c'est la regle la plus sûre pour juger des *longueurs*. Un homme d'esprit me propoisoit d'élaguer, disoit-il, Clarisse. A Dieu ne plaise, répondis-je, que je commette un pareil acte de barbarie ! Relisez l'immortelle Clarisse, portez-y toute votre attention, & vous sentirez qu'il n'est point de traits indifférents dans ce vaste tableau, que toutes les beautés y sont à leur place, que ce sont ces prétendues *longueurs* qui dans les derniers volumes vous approprient les malheurs de Clarisse, vous plongent dans ses douloureuses situations, vous font en quelque sorte mourir avec elle. On relut en effet cet Ouvrage, & l'on trouva qu'il n'y avoit absolument rien à y retrancher.

L'Auteur de *l'Année Littéraire* me fait d'autres reproches sur quelques Vers négligés, sur des métaphores, selon lui peu naturelles : je ne prétends point dissimuler mes fautes ; on me dispensera de répéter à ce sujet un aveu qui ne coûte point à mon amour-propre, parce qu'assurément j'aime mieux la vérité, que la réputation de faiseur de Vers ; je connais les difficultés de cet Art, toute l'incapacité de mes faibles talents, j'en suis convaincu plus que personne : mais je prierai mes juges de souffrir que je saisisse l'occasion de répandre ici quelques idées nées au hasard sur la versification ; tout le monde en raisonne avec assez de confiance :

„ Dans les Vers tous s'estiment Docteurs,
„ Bourgeois, Pédants, Ecoliers, Colporteurs, &c.

Rousseau, Epître à Clément Marot.

Mon dessein n'est point d'entrer dans le technique de la versification, quoique jusqu'à présent nous n'ayons eu là-dessus que des éléments très-imparfaits, sans la moindre vue, dépouillés de toute discussion ; cette matière demanderoit à être traitée & approfondie par un homme d'un goût exquis, & dans l'esprit à peu près que le célèbre *Dumarsais* nous a présenté les Tropes. Il n'y a point de connaissances humaines sur lesquelles on ne puisse porter les lumières de l'Analyse métaphysique, si l'on veut perfectionner ces connaissances, & les asséoir sur des principes inaltérables. Je me contente en ce moment de parler de la versification en général. Un Poète doit avoir sa versification propre, comme un Peintre a sa *manière* ; Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ont chacun une versification qui les distingue, qui leur appartient ; ils ont leurs beautés, leurs défauts particuliers. Quelquefois Corneille tombe dans l'emphatique & l'ampoulé, Racine dans le mol & l'élégiaque, Cré-

Sur la versification.

billon dans le dur & les constructions louches, M. de Voltaire dans le brillant & l'épique déplacé; conclue-
ra-t-on de là que ces quatre grands Poètes ne sont pas
aussi grands versificateurs? Ce n'est point sur quelques
Vers, c'est sur le ton général de leurs Vers qu'on ju-
gera leur talent pour cet Art. Qui me montrera un
morceau de Vers français où l'on ne remarque pas des
taches? Prenons le premier endroit de Racine, tel
qu'il s'offrira sous la main: l'on sait que Virgile &
Racine sont les deux plus séduisants versificateurs qui
aient existé; arrêtons-nous à ce couplet de Josabet,
tiré de la seconde Scene du premier Acte d'Athalie,
elle répond à Joad:

Et c'est sur tous ces Rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sait si cet enfant par leur crime entraîné
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu le séparant d'une odieuse Race,
En faveur de David, voudra lui faire grace?
Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit:
De Princes égorgés la chambre étoit remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort, frappa soudain ma vue;
Je me figure encor sa Nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et faible le tenoit renversé sur son sein:
Je le pris tout sanglant; en baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage,

Le premier endroit de Racine. Un de nos meilleurs Grammairiens mo-
dernes nous a donné des *Remarques Littéraires & Grammaticales sur la*
Bérénice de Racine; on en trouve beaucoup qui sont très judicieuses,
& qui ne servent qu'à m'affermir dans l'idée que l'Art des Vers est le
plus difficile de tous.

Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
 De ses bras innocents je me sentis presser.
 Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
 Du fidele David c'est le précieux reste;
 Nourri dans ta maison, en l'amour de ta Loi,
 Il ne connaît encor d'autre pere que toi.
 Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
 A l'aspect du péril, si ma foi s'intimide,
 Si la chair & le sang se troublant aujourd'hui,
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui;
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

Ce morceau sans doute est admirablement versifié, il est écrit avec cette élégance, ce charme continu qu'a possédés le seul Racine. Osons pourtant être sacrilege, & employer la chicane de la Critique vétilleuse. Le premier vers est rempli de monosyllabes durs, de sons qui offensent l'harmonie, *c'est sur ces sa ce se*; le troisieme a ces mêmes défauts *sait si cet*; de ce troisieme au quatrieme inclusivement reviennent des hémistiches qui riment ensemble, *enfant, naissant, séparant*; mon malheureux frere, odieuse race, il faut se garder de finir les vers par un monosyllabe, parce que cette chute rend un son muet; la *chambre*, expression familiere, & qui ne doit jamais entrer en poésie; *pour mort*, hémistiche dur & sourd; renversé *sur son sein*, ce n'est plus ici la lyre enchanteresse de Racine; *sanglant en baignant*, autres sons durs & désagréables; *Frayeur encore*, encore a été employé de même dans l'hémistiche, quatre vers plus haut; dans ta *maison*, en l'amour, voici une *n* devant une voyelle, le plus ingrat de tous les sons, le son nasal; il ne connaît *encor*, & pour la troisieme fois après le quatrieme vers où il est répété, &c.

Je ne me suis point attaché à quelques expressions qu'on pourroit taxer de faiblesse, à quelques construc-

tions, qui, regardées avec cet œil difficile de critique, paraîtroient peut-être vicieuses.

On trouve dans l'*Iphigénie* du même Poëte ces vers de fuite, Acte II, Scene I.

Maintenant, tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère *avec* vous est unie ;
Elle vous plaint, vous voit *avec* des yeux de sœur ;
Et vous seriez dans Troye *avec* moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où son pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver *avec* elle.

Mais je n'ai pas besoin de le redire : ce n'est point avec cet esprit de petitesse, avec ce pédantisme de raisonnement qu'il faut lire les Poëtes, c'est avec la flamme qui les a inspirés, & cette flamme sacrée absorbe leurs légères imperfections. J'ai voulu prouver seulement, en puisant mon exemple dans Racine, que la censure minutieuse pouvoit attaquer jusqu'à la perfection même.

Tous les jours on nous dit, qu'il est nécessaire que dans les vers l'harmonie & l'élégance se soutiennent : sans contredire ; mais il faut varier ces tons, & c'est en cela que la versification ressemble à la musique ; cette même musique ne doit pas tout exprimer, comme la Poésie ne doit point tout peindre : tous les vers pour être bons, auront-ils la même cadence, bientôt ils fatigueront. Combien ai-je vu de personnes qui ont trouvé de la monotonie dans cette strophe de la première Ode sacrée du fameux Rousseau !

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire *impénétrable*,
Où tes Saints inclinés d'un œil *respectueux*
Contemplant de ton front l'éclat *majestueux* ?

Les deux derniers vers sur-tout leur ont paru produire les mêmes sons, tomber de la même chute. Il en est des vers ainsi que des couleurs : les teintes s'éteignent, se fondent les unes dans les autres, & par un heureux mélange forment une des belles parties de la peinture, le coloris. Un vers qui semblera lâche, à le juger détaché, placé à côté d'un autre vers, rendra celui-ci plus vigoureux. Un autre qu'on accusera de dureté, appuyera la mollesse du précédent. Il en est quelquefois plusieurs que l'on sacrifiera à la beauté d'un seul. Dans Racine :

Madame, je n'ai point des sentiments si bas,

est relevé par ce vers admirable,

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Ces vers de fer dans Crébillon sont de toute beauté :

La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des soldats;
Son sein tout hérissé n'offre aux desirs de l'homme
Rien, qui puisse tenter l'avarice de Rome.

Des remarques sur cet objet entraîneroient trop loin. Je reviens à des observations générales.

Le défaut de quelques-uns de nos Versificateurs, est de se former un *faire* sur celui de nos Maîtres; on s'aperçoit que ces Copistes serviles & rampants, n'emploieroient pas une expression, un mot qui n'eussent été consacrés par leurs modèles : souvent ce sont les mêmes pensées, les mêmes hémistiches. Que résulte-t-il de cet esprit d'imitation? que les Vers de ces Ecoliers éternels ont toute la froideur de la mauvaise copie; s'ils ont quelque élégance, ils ont le même rythme; je serois tenté de les nommer des *Vers morts*, & de les comparer à ces figures de cire qui rendent, à

faire peur, la ressemblance, & qui cependant n'ont ni chaleur ni vie. Nous avons vu, dans les siècles passés, des pédants superstitieux composer des Poèmes entiers d'après les Vers mis en pièces des Virgile, des Horace, &c. : c'est ce que font aujourd'hui la plupart des Versificateurs.

Je voudrois donc, pour éviter cet inconvénient, que l'on transportât avec choix dans nos Vers, les tours, les hardiesse des autres Langues; qu'on s'étudiât davantage à y jeter des expressions pittoresques, & des beautés d'harmonie imitative, partie de notre versification trop peu cultivée. J'avois mis dans ma première Edition, Scene seconde du premier Acte, *son fugitif éclat*; l'adjectif précédant le substantif me sembloit rendre la rapidité de cet *éclat* qui dure si peu; des gens d'esprit m'ont blâmé : j'ai donc substitué, avec une complaisance que je me reprochois, *son éclat fugitif*; je fais que le son par ce changement est plus doux; mais il n'y a plus d'image; cet adjectif forme alors une marche traînante. On trouvera plusieurs corrections de ce genre que je déclare avoir faites contre mon gré; je me suis cependant obstiné à garder l'hémistiche suivant, *j'ai donc brisé mon cœur*, expression empruntée de l'Anglais, *heart-break*, persuadé encore une fois qu'en appropriant à notre Langue les richesses des autres, sans rien perdre de notre goût, nous ne faisons que l'étendre & le fortifier. Convenons, que si le Français est plus pur, plus élégant, plus correct qu'au temps d'Amyot & de Montagne, il n'a plus la force & le caractère vigoureux que lui avoient donnés ces deux génies, & que Corneille lui conservoit encore; Racine n'eut jamais fait dire au vieil Horace :

Qu'est ceci, mes enfants? Ecoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?

Et dans ces vers, n'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce vieux Romain en cheveux blancs, qui tout

plein du patriotisme, vient le verser dans le sein de son fils & de son gendre? M. de Voltaire a eu tout récemment le courage d'employer cette franchise d'expression dans sa Tragédie des Scythes : *il est mort en brave homme*, ce qui ne peut déplaire qu'aux partisans du jargon affecté & doucereux. C'est cette énergie, cette vérité de la nature que m'offrent ces mêmes Amyot & Montagne, que je desirerois de retrouver dans notre Langue.

Je souhaiterois encore que nous imitassions nos voisins, pour délivrer notre versification de cette malheureuse uniformité qui appesantit ses fers; je parle sur-tout des vers de la Tragédie. Dans Shakespear, ils changent de mètre; le style est toujours celui de la situation; les personnages subalternes ne s'expriment pas comme ceux des premiers rôles. Pourquoi n'aurions-nous pas des Tragédies en vers mêlés, je veux dire des vers d'inégale mesure? Car une continuité de vers alexandrins à rimes croisées, comme dans le Tancrède de M. de Voltaire, devient encore plus fatigante que l'uniformité de nos vers alexandrins à rimes plates. Il est vrai que l'emploi de ces vers mêlés exigeroit une prodigieuse finesse de goût; ce n'est point assurément cette sorte de vers qui fit tomber Agésilas, ce fut le sujet.

Quelques personnes ont désapprouvé dans mon drame, l'usage fréquent des points: elles auroient été moins empressées à me condamner, si elles avoient daigné rechercher la cause de cette ponctuation, dont je leur ai paru abuser. Qu'elles se donnent la peine de juger par elles-mêmes, & elles verront que le COMTE DE COMMINGE est une des Pièces où il y a le moins de réticences & de sens suspendus. Cet Ouvrage ne paraissant point sur le Théâtre de la Nation, & ne pouvant se répandre que par la voie moins imposante de la lecture, il m'a fallu nécessairement accompagner mes vers d'une espece de game poétique.

Sur la
ponctua-
tion.

Pour le malheur de nous autres Versificateurs, il y a peu de gens qui veuillent s'appliquer à savoir lire les vers; c'est une langue nouvelle pour quiconque parcourt rapidement la prose. D'ailleurs j'ai écrit pour tout le monde, pour de jeunes personnes à qui la lecture de la poésie n'est point familière. Si l'on fait à ma Piece l'honneur de la jouer sur quelque Théâtre particulier, on saisira davantage, par le moyen de ces points, le sens de l'Auteur, & la représentation en deviendra plus facile. Combien de disputes n'ai-je pas vu s'élever sur la façon dont se devoient lire nos meilleurs Ouvrages dramatiques! Toutes ces discussions n'auroient jamais eu lieu, si les Corneille, les Racine, les Moliere nous eussent transmis, en quelque sorte, par leur ponctuation, l'esprit dans lequel ils avoient composé. J'ai eu soin dans cette Edition, qu'on ne mît que deux points aux repos ordinaires; les trois points indiquent le repos beaucoup plus marqué, comme,

.... L'imiter... eh le puis-je?

Ils ont aimé sans doute... & leur cœur ne sent plus!

Il y a peu de gens. Voici ce que nous dit l'Auteur distingué de la *Lettre sur les sourds & les muets*: "La lecture des Poètes les „ plus clairs a sa difficulté. Je puis assurer qu'il y a mille fois plus „ de gens en état d'entendre un Géometre qu'un Poète, parce „ qu'il y a mille gens de bon sens contre un homme de goût, „ & mille personnes de goût, contre une d'un goût exquis.

L'honneur de la jouer. Les personnes, qui voudroient représenter le COMTE DE COMMINGE, observeront que cette Piece est dans un genre neuf, qu'il ne faut aucun geste, nulle déclamation; je ne connais qu'une Actrice capable de rendre la dernière Scene dans l'esprit du rôle.

Combien de disputes. J'ai été témoin d'une discussion très-approfondie: les sentiments cependant sont demeurés toujours partagés. Il s'agissoit de savoir, si dans la Scene où Agrippine a un éclaircissement avec Néron, elle devoit faire une pause après

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous regnez.

Où, si elle devoit dire tout de suite, Vous regnez, &c.

Je

Je me suis déjà plaint que nous fussions encore si peu avancés dans la ponctuation. Nous n'avons que deux points: le point d'interrogation, & celui d'exclamation ou d'admiration, qui servent aussi à exprimer le cri de l'indignation, l'élan de la joie, &c. Et pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'ame son point particulier? Quelle vie une telle ponctuation répandroit sur les écrits! Il faut espérer qu'il s'élèvera parmi nous quelque génie, qui créera cette nouveauté, si nécessaire à l'esprit des Langues, & à la fidélité de la tradition.

Il seroit heureux, pour une ame sensible au précieux avantage d'être utile, que ces faibles observations en fissent naître de plus profondes, de plus dignes du sujet. Quand je n'aurois contribué qu'à exciter le talent, qu'à lui ouvrir une nouvelle carrière, où il puisse s'élancer avec succès, je croirois avoir acquis quelque droit sur l'estime de ce Public respectable, le seul protecteur que je reconnaisse, & j'imagine avoir prouvé que je ne sollicite & ne desire point d'autre prix de mes travaux. Un esprit sage ne doit aimer, & cultiver les Arts, que parce qu'ils nous éclairent sur le peu de vérité de tout ce qui nous environne, qu'ils fortifient notre ame contre les dégoûts inséparables de la vie, qu'ils nous aident à supporter la méchanceté ou plutôt la faiblesse maligne des hommes; parce qu'ils nous apprennent enfin à nous suffire à nous-mêmes, la première des connaissances; je n'ai pas attendu la leçon tardive de l'expérience & de l'âge pour prendre avec le Tasse le nom *di Pentito*.

Je me suis déjà plaint. Dans la Lettre au Comte de Frise, à la tête de la Traduction des *Lamentations de Jérémie*.



TROISIEME DISCOURS.

Ce qui a donné lieu à ce nouveau Discours. **L**A malignité de la critique est si avide de saisir le ridicule, que souvent elle le combat même où il n'existe point. Son œil sévère avoit cru, peut-être sans fondement, entrevoir dans les Préfaces de l'ingénieux la Motte, une sorte de finesse cachée qui lui avoit fait établir un système dramatique, dont le but tendoit à déguiser les défauts de ses Tragédies, ou à les rendre plus excusables. Je n'ai point les prétentions de l'Auteur d'Inès, encore moins le droit de m'ériger en Législateur de notre Littérature; c'est un rôle qui appartient à bien peu d'Ecrivains, & qu'on est porté avec raison à soupçonner d'orgueil & de despotisme: mais j'ai demandé qu'on me permit de répandre sur l'Art Théâtral quelques idées conçues au hazard. Je les présente avec la même franchise qui me les a inspirées. Je suppose que la méchanceté m'accusât d'avoir eu le dessein de créer des regles; du moins sera-t-on forcé de convenir que j'entends mal mes intérêts en les publiant: car si l'on vient à examiner l'emploi que j'en ai fait dans mon Drame, on trouvera que, bien-loin de m'être favorables, elles pourront servir à ma condamnation. J'eussè fort souhaité en tirer un meilleur parti: mais on n'ignore point que dans tous les Arts, il y a une distance infinie du talent de l'invention à celui de l'exécution; & personne n'est convaincu plus que moi de l'impuissance de mettre ses pensées en œuvre, lorsqu'on a le malheur de n'être point secondé par le génie. Je ne cherche donc point à dissimuler mes fautes: je voudrois seulement être de quelque utilité dans les Lettres; c'est ce qui me détermine à profiter d'une réimpression du COMTE DE COMMINGE, pour ris-

quer encore un petit nombre d'observations qui viennent assez naturellement à la suite de celles qu'on a déjà lues.

J'ai peut-être indiqué au Théâtre une nouvelle carrière; ce seroit assez pour ma vanité d'y avoir tenté les premiers pas, si je pouvois me flatter d'avoir excité l'enthousiasme de mes rivaux & de mes maîtres, & d'avoir donné lieu aux ailes du génie de se déployer.

Nouvel-
le carrière
ouverte au
Théâtre.

J'ai avancé une vérité sentie du peu de personnes qui pensent d'après elle : Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire se sont frayé chacun une route qu'ils ont parcourue avec un succès qui sera confirmé sans doute par la postérité : mais je le répète; se traîner sur leurs traces, c'est vouloir grossir servilement l'obscur troupeau du Peuple imitateur. Sommes-nous jaloux d'atteindre aujourd'hui à quelque lueur de réputation sur la Scène? Il faut de toute nécessité, en se pénétrant de l'esprit sublime de ces illustres Tragiques, imaginer d'autres ressorts, & arriver au même but par d'autres chemins. Malgré le respect que nos modèles doivent nous inspirer, osons le dire, parce que l'admiration raisonnable exclut le fanatisme superstitieux : la terreur & la compassion, ces deux grands pivots du Théâtre n'ont point été employés parmi nous avec toute l'énergie dont ils sont susceptibles. S. Evremont se plaignoit avant moi " que nos Pièces ne font pas une
,, impression assez forte; que ce qui doit former la
,, pitié, fait tout au plus de la tendresse; que l'émo-
,, tion tient lieu de saisissement, l'étonnement de l'hor-
,, reur; qu'il manque à nos sentiments quelque chose
,, d'assez profond, &c. „ M. de Voltaire, à l'oc-
,, casion de cette remarque, ajoute : " Il faut avouer que
,, S. Evremont a mis le doigt dans la plaie secrète du
,, Théâtre Français, „ & il finit par cette observation
si vraie, qui doit être une leçon éternelle pour qui-
conque aspire au titre d'Auteur dramatique. " Ces dé-

Nécessité
de parcou-
rir cette
nouvelle
carrière.

„ fauts viennent de trop de société, du bel esprit & du
 „ peu de solitude. „ Voilà sans contredit d'où naît
 cette faiblesse de traits répandue dans la plupart de nos

De trop de société. On dit que, de tous les Peuples, le Français est le plus sociable : cela peut être ; mais cet amour de la société qui produit les agréments de la conversation, la fleur de la politesse, l'élégance du style, le brillant du bel esprit, ce même amour de la société n'a-t-il pas aussi ses inconvénients ? En donnant naissance aux fines allusions, aux comparaisons ingénieuses, à ces grâces légères qui sont l'aliment de l'esprit, n'est-il pas nuisible à la vigueur & aux progrès du génie ? De là cette même physionomie, si l'on peut le dire, dans la façon de penser, dans les ouvrages ; de là notre fausse délicatesse, nos ames efféminées : plus de grands traits, plus de profondeur dans les idées, plus de couleurs distinctives ; toutes les nuances se confondent. On quitte son esprit pour prendre celui d'autrui, & l'on est toujours assuré de perdre.

Du bel esprit. J'ai remarqué que ce qu'on nomme aujourd'hui *bel esprit*, n'est que le frivole talent de railler & de tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses ; ce vice afflige non-seulement la plupart de nos Ecrivains, mais il est devenu le ridicule général de la Nation. Depuis qu'on parle du *bon ton*, du *ton de la bonne compagnie*, on s'écarte totalement du ton de la nature qui est le seul qu'on doive employer, & le seul qui assure solidement le mérite d'un Ouvrage.

Du peu de solitude. Il y a près de deux mille ans qu'un Poëte Latin écrivoit :

Carmina secessum scribentis & otia quærunt.

Pétrarque, dont le premier charme peut-être est celui d'une douce mélancolie, disoit aussi :

Cercato hò sempre solitaria vita
 Le rive il fanno, e le campagne, e i boschi
 Per fuggir quest' ingegni fordi, e loschi
 Che le strada del ciel hanno smarrita :

.....
 Le città son nimiche, amiei i boschi
 A miei pensieri, &c.

Il n'y a pas jusqu'au Philosophe sans faste, au Précepteur de l'humanité, qui n'ait dit : " Chacun regarde devant soi ; mais je

Ouvrages modernes. Ce n'est point à la Cour, parmi des femmes, & dans les cercles polis, que le grand Corneille alloit puiser cette force de raisonnement, cette fierté de pinceau, cette ame romaine qui l'élevait si fort au-dessus de ses rivaux. Si Moliere eût cédé aux sollicitations de la fortune, & qu'il eût accepté un emploi qui devoit l'attacher au service d'un Prince, il n'auroit pas eu le loisir de créer & de nourrir dans le silence du Cabinet les Scenes vigoureuses & immortelles du Tartuffe, du Misanthrope, &c. On ne sauroit trop s'arrêter sur ce principe si important pour les Hommes de Lettres : la solitude alimente le feu de l'ame, la fortifie, étend ses facultés; & en la détachant des objets accessoirs, en l'isolant, la rend, si l'on peut le dire, plus elle-même; c'est du sein de la profonde méditation qu'éclôt & s'élève le génie créateur, au lieu que l'esprit a besoin d'emprunter de la société : ce qui lui donne un air de ressemblance avec tout ce qui l'environne, & lui fait contracter la froide timidité de la servitude. Cet amour de la retraite, ce travail obstiné, l'*improbis labor* des Latins, cette ardeur infatigable d'approfondir ses idées, d'en étudier tous les effets, de creuser dans la nature même, est sans doute ce qui a produit chez nos voisins des Scenes détachées que nous admirons, & ce chef-d'œuvre des Romans qui sera toujours le modele & le désespoir des Ecrivains qui suivent cette carrière.

Avantages de la solitude.

C'est donc dans ce champ tout neuf pour nos Poëtes tragiques, que j'invite le génie à s'élancer & à nous

„ regarde dans moi, je n'ai affaire qu'à moi; je me considère sans „ cesse, je me contrôle, je me goûte, je me roule en moi- „ même. „ Pour réussir dans quelque genre de Littérature que ce soit, je dirai plus, pour être homme, il faut descendre en soi, s'interroger, écouter son ame.

Ce chef-d'œuvre des Romans. Est-il nécessaire de nommer Clarisse? C'est peut-être l'Ouvrage où les passions sont le plus développées, & le meilleur Traité de morale pratique.

Le Théâtre une des premières écoles de vertu & d'humanité.

faire goûter de nouveaux plaisirs & de nouvelles instructions : car le Théâtre, malgré la mauvaise humeur & la sévérité féroce & gothique de certaines gens, fera toujours regardé comme une des premières écoles de sagesse & d'humanité.

Réponse aux Censeurs délicats.

Il est des martyrs zélés de l'habitude prêts à se soulever à la moindre nouveauté que l'on veut introduire. Cette classe d'hommes qui ne demande pas mieux que de se garrotter des chaînes de l'usage, n'a pu s'accoutumer à l'*innovation* d'un Drame où l'on représente des Religieux, un tombeau, un des personnages creusant sa fosse ; toutes ces images sombres & pathétiques qui laissent des impressions marquées & durables, leur ont paru *trop fortes, trop affligeantes*, ce sont leurs expressions. Il est vrai que le genre dramatique du COMTE DE COMMINGE, est un peu différent de celui de l'Opéra-comique devenu par l'extravagance

Car le Théâtre. " Je regarde, dit M. de Voltaire, la Tragédie, & la Comédie comme des leçons de vertu, de raison & de bienfaisance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ame, & Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux, appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris.

De l'Opéra comique. S'il arrivoit qu'à la Nation, par une de ces bizarreries qu'on ne peut guère appréhender de son inconstance, persistât à mettre l'Opéra-comique au rang de ses premiers spectacles, il seroit à craindre que le goût, disons plus, les mœurs ne fussent altérés, & bientôt corrompus ! Le Théâtre chez les Grecs, étoit lié au système de législation. Des hommes éclairés qui connoissent le pouvoir du Physique, ne sauroient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent, & des impressions qu'ils reçoivent. Des âmes remuées par des images nobles & attendrissantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, seront assurément plus préparées aux grandes choses, aux bonnes actions, que des esprits nourris de jeux insipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résisterent aux forces du *grand Roi*, ils ne couroient point entendre des Musiciens efféminés, ils alloient enflammer leur courage aux représentations

de la mode un de nos spectacles de prédilection. Je répondrai cependant à ces Critiques *déliçats*, que nos Prédecesseurs ont épuisé l'imposant, ce sentiment si borné du genre admiratif, ainsi que les mouvements doux & agréables du genre tendre. Lorsque Corneille & Racine donnerent leurs chefs-d'œuvres, nous nous ressentions encore de la fermentation des guerres civiles, le sang étoit allumé; tout respiroit l'énergie, la flamme de la passion; tout étoit disposé soit à la fierté de l'héroïsme, soit à l'ingénieuse galanterie de l'amour Espagnol: de légers ébranlements suffisoient pour exciter des sensations dominantes. Aujourd'hui que nos fibres ont perdu leurs tons, & qu'ils sont affaîlés par la mollesse, qui nous réveillera de cette langueur léthargique, si ce n'est une répétition continue de violentes secousses? On peut nous comparer à ces eaux dormantes, à ces lacs morts, que des orages seuls sont capables d'agiter. Ce n'est plus le pinceau, c'est le burin même dont il faut se servir pour tracer & entretenir dans nos âmes éternées quelques sentiments qui s'y impriment & s'y conservent. Quand le COMTE DE COMMINGE n'auroit produit que cet effet si important pour l'humanité, pour la vraie philosophie, de mettre sous les yeux le grand tableau de la mort, de nous familiariser avec la terreur qui accompagne cette image, d'apprendre en un mot aux gens du monde à mourir, je croirois avoir rempli un des premiers objets de l'Art dramatique, qui à la rigueur, ne devoit en avoir d'autre que celui de la morale; d'ailleurs je ne prétends pas faire le procès aux scrupuleux Sectateurs de l'ancienne routine. Qu'on me reproche de n'avoir pas fait ressembler mon Drame à trois ou

Le bnt
moral du
COMTE
DE COM-
MINGE.

des Drames immortels des Sophocles, des Euripides, &c. Au moment que les Romains désertèrent le Théâtre de Térence pour les Atellanes, l'esprit mâle de la République perdit de sa vigueur, & ce fut peut-être la première époque de sa décadence.

Pourquoi
l'Auteur a
essayé de
créer un
nouveau
genre.

quatre mille Pièces composées dans le même esprit; de n'avoir pas voulu me traîner sur les pas d'humbles Copistes, bien inférieurs à leurs modèles; d'avoir négligé la petite adresse d'agencer sans vraisemblance des conversations amoureuses & élégiaques; d'avoir rejeté la stérile abondance des situations romanesques, la multiplicité des incidents, ces rôles de tyran si opposés à la vérité & au naturel, ces beautés étrangères qu'on nomme des *tirades*; enfin d'avoir essayé de faire quelques pas sans m'appuyer sur la faiblesse d'autrui; je citerai pour ma défense, un de nos Législateurs dramatiques. " Si, dit-il, on avoit toujours mis sur le

" Théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on

" s'en seroit rebuté. Si les Héros ne parloient jamais

" que tendresse, on seroit affadi, &c. Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Ainsi il ne

" faut jamais dire : si cette musique n'a pas réussi, si

" ce tableau ne plaît pas, si cette Pièce est tombée,

" c'est que cela étoit d'une espèce nouvelle : il faut

" dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

Apologie
de la
Pièce.

J'aurai donc prononcé ma condamnation, si COMMINGE a eu le malheur d'ennuyer : mais si par hazard j'avois réussi à faire couler quelques larmes, à peindre les orages des passions, à montrer la Religion sous les traits véritables qui la font aimer, s'obstineroit-on à ne me point pardonner une si heureuse témérité ? Il seroit singulier que ceux qui tous les jours ont Athalie entre les mains, eussent l'injuste bizarrerie de taxer de *hardiesse contre les règles*, le sujet du COMTE DE COMMINGE. Le Grand-Prêtre des Juifs valoit bien l'Abbé de la Trappe ; & si je pouvois risquer mon apologie, j'aurois peut-être l'audace d'avancer que la *Fable* du COMTE DE COMMINGE pour le but moral, a quelque supériorité sur celles de Polyeucte & d'Athalie. Que

De Polyeucte & d'Athalie. Qu'on lise M. de Voltaire, on verra que je ne suis point le premier à faire ce reproche à ces Drame, qui d'ailleurs sont des chefs-d'œuvres.

nous présente en effet la premiere de ces Tragédies ? Un Néophyte dominé par un emportement de zele qu'ont désapprouvé même les Peres de l'Eglise, qui brise sans nulle nécessité les statues des Dieux de l'Empire, qui cause la mort de son ami ; & par un enthousiasme déplacé, expose tous les Chrétiens aux horreurs d'une proscription générale. Dans *Athalie* on voit un Prêtre, un Ministre de paix & de vérité échauffer les fureurs d'une conspiration, attirer dans un piege une Reine, sa Souveraine, & ordonner de sang froid qu'elle soit massacrée. Jettons ensuite les yeux sur *COMMINGE* : la Religion y est représentée comme une mere tendre, toujours prête à ouvrir son sein compatissant à des enfants malheureux. J'ose présentement demander à des esprits exempts de prévention, laquelle de ces trois Pieces (qu'on daigne toujours se souvenir que je parle du sujet) a une fin plus morale, plus liée à la saine politique, excite des sentiments plus purs, plus profitables à l'humanité. Aussi je ne désespere point que dans la suite des temps *COMMINGE* & les Drames de cette espece ne soient représentés sur notre Scene. Les Espagnols, dans la semaine sainte, jouent des *Autos Sacramentales*, & pourquoi ne joueroit-on pas *COMMINGE* dans cette semaine de dévotion, où les seuls spectacles soufferts sont la Foire & l'Opéra-comique ? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces singularités de l'esprit humain : mais les Religieux de la Trappe saisis d'un saint respect pour l'Etre suprême, *COMMINGE* se pénétrant de l'image de la mort, formeroient selon moi un spectacle plus convenable à ces jours de recueillement, plus utile à l'amélioration des mœurs, que les marionnettes & la farce des *Racoleurs*.

Pourquoi encore n'aurions-nous point un Théâtre qu'on appelleroit *le Théâtre sacré*, destiné uniquement à des représentations de cette sorte ? Je sais que je vais exciter le rire des *Plaisants agréables*, qui me renverront aux pieuses facéties de nos Peres : mais la plai-

COMMINGE joue un jour sur le Théâtre de la Nation.

Ce qui peut motiver cette espérance.

santerie ne m'empêchera jamais de proposer ce que je croirai raisonnable. Nos Comédiens Français joueroient pendant le Carême sur ce Théâtre ; on n'y donneroit que des Pièces saintes : ce seroit remonter à la véritable institution de la Tragédie ; on sait que chez les Grecs le Théâtre servit d'abord à consacrer l'appareil de la Religion, & la pompe de ses mystères. Un homme de génie ne seroit pas embarrassé d'ennoblir ce que nos aïeux ignorants étoient parvenus, à force de mauvais goût, à rendre absurde & ridicule. Milton dans les plates bouffonneries de la Comédie du *Pêché originel*, entrevit tout le sublime de son Poëme, la majesté d'un Dieu vengeur, la fierté indomptable de l'Ange rebelle terrassé ; & se relevant sans cesse des gouffres infernaux, les grâces chastes & séduisantes d'Eve, la faiblesse intéressante d'Adam, l'impofante perspective de tous les malheurs qui devoient accabler sa postérité. Croiroit-on, par exemple, que la *Passion* traitée par un talent supérieur, ne seroit pas une de

La *Passion*, un des plus beaux sujets dramatiques.

Que la Passion. Castelvetro, Maffei nous apprennent que la *Passion* a été jouée de tous les temps en Italie. Au reste ce que je propose n'est point de mon invention ; je ne parle que d'après un de nos Maîtres. " Les Confreres de la *Passion* en France, dit M. Voltaire, firent paraître vers le seizieme siecle Jesus-Christ sur la scene. Si la Langue française avoit été alors aussi majestueuse qu'elle étoit naïve & grossiere, si parmi tant d'hommes ignorants & lourds il s'étoit trouvé un homme de génie, il est à croire que la mort d'un Juste persécuté par des Prêtres Juifs, & condamné par un Préteur Romain, eût pu fournir un ouvrage sublime : mais il eût fallu un temps éclairé, &c. Et que d'autres sujets encore à traiter dans le genre sacré ! Abraham prêt d'immoler son fils unique aux volontés de Dieu, étouffant l'amour paternel pour se remplir de l'obéissance due à l'Etre suprême ; Nathan annonçant à David avec autant de ménagement que de dignité, la punition qui doit suivre son crime ; l'ombre de Samuel évoquée par Saül, & lui montrant dans toute son horreur le sort qui l'attend ; le Prophete Daniel accablant Balthasar des vengeances de Dieu : ne voilà-t-il pas des Drames qui pourroient produire les plus grands effets, &c ?

nos Tragédies les plus pathétiques ? Quel plus grand intérêt que celui qui résulteroit du spectacle d'un Dieu assez grand pour se soumettre aux ignominies & aux souffrances de la nature humaine , assez bon pour pardonner à ses bourreaux , & pour prier en leur faveur ? Qu'on ajoute à ce vaste & magnifique tableau , ceux d'une Mere en proie à toutes les douleurs ; d'un Disciple chéri & fidele , qui pleure en accompagnant son Maître au supplice ; d'un autre Disciple qui frappé d'un profond repentir , déteste ouvertement sa faute ; que ces situations enfin soient rendues avec tout l'éclat , toute la dignité du sujet , & en vers sublimes , tels que ceux d'Athalie , & je doute qu'il y ait un seul Spectateur dont l'ame ne soit déchirée par tous les traits réunis de la *terreur* & de la *compassion*.

Après m'avoir fait des objections sur le genre de mon Drame , on m'a encore reproché de ne lui avoir donné que l'étendue de trois Actes. Je hazarderai à ce sujet quelques idées , que , suivant ma convention avec mes Lecteurs éclairés , je sou mets à leur jugement.

Sur les
Actes.

La distribution d'une Piece en Actes est une invention des modernes , c'est-à-dire , des Romains , que nous avons adoptée. On a cru par ces nouvelles difficultés de l'Art , appuyer davantage la vraisemblance de l'intrigue , & augmenter l'intérêt : on n'a fait que l'affaiblir. Nos Ecrivains dramatiques ressemblent en cela à nos Orateurs qui partagent leurs discours en plusieurs points : arrangement que l'on peut regarder comme un jeu pueril du mauvais goût. Que diroit-on d'un bâtiment où l'on laisseroit subsister les échafauts qui ont servi à la construction ? Ces divisions dans les Drames étoient absolument ignorées des Grecs ; leurs Intermedes remplis par les chœurs , développoient l'esprit des Scenes. L'Abbé d'Aubignac qui a écrit sans nulle philosophie , sans aucune vue qui lui appartînt , a prétendu que cette division étoit *fondée sur l'expérience* , & que toute Tragédie devoit avoir

une certaine longueur : on pourroit demander à d'Aubignac ce qu'il entend par ces expressions vagues d'une certaine longueur ; on pourroit encore ajouter que cette division, fondée sur l'expérience, est peut-être opposée à la nature, qui cependant est la source & le modele des Arts d'imitation. Qu'est-ce qu'un Drame ? N'est-ce pas la représentation d'une action quelconque ? N'y a-t-il point des actions de plus ou de moins de durée ? Qui doit en fixer l'étendue ? La vivacité de l'intérêt. Au moment que l'intérêt languit, il faut que l'action cesse, ou plutôt qu'elle soit complete. Je dirai plus : est-il vraisemblable que l'on puisse supporter avec des interruptions les grands mouvements de l'amour, de la vengeance, de la fureur ? Or un assemblage de Scenes où l'intérêt croîtroit à chaque instant, où l'ame seroit emportée d'agitations en agitations, comme un navire poussé de flots en flots ; où la tempête des passions seroit d'autant plus violente qu'elle approcheroit de sa fin, un tel ouvrage ne seroit-il pas assuré de réussir ? On se garderoit bien de borner les Scenes, ce seroit la chaleur même de l'action qui en détermineroit la longueur & le nombre. Je suppose qu'un Drame pareil composât un seul Acte

Un seul Acte. De telles Tragédies en un Acte pourroient être jouées à la suite d'une autre Tragédie. L'usage de donner après un Drame touchant une petite Piece comique, & souvent une farce, se ressent encore de notre ancienne barbarie. Rien de plus opposé au sens commun. On nous dit qu'il est bon de rire après avoir pleuré : la joie assurément est une sensation nécessaire à notre nature ; mais le but du Théâtre est que chaque mouvement de l'ame produise son effet, & par ce passage subit des larmes aux ris, on détruit les impressions nobles & profondes qu'a excitées la Tragédie ; on s'oppose totalement à son objet, qui est de conduire par la mélancolie & par l'attendrissement, au développement de la sensibilité, la source des vertus & des bonnes actions. Ce n'est pas que je prétende bannir de notre Scene la Comédie ; je la regarde comme une école de mœurs qui combat le ridicule, le grand objet de l'Art théâtral : mais la Tragédie attaque l'inbu-

de mille à douze cents vers, ne feroit-ce pas un effort du talent, que d'avoir intéressé le Spectateur, & de l'avoir conduit jusqu'à la fin, sans ces entre-Actes qui amènent toujours avec eux des défauts d'in vraisemblance, & le refroidissement, le premier des torts sans contredit pour tout Ecrivain.

Je conviendrai cependant que peu de sujets pourroient être traités de cette manière : mais du moins si l'on veut s'assujettir à cette division d'Actes, que la sévérité pédantesque de la règle n'aille pas jusqu'à nous faire une loi absolue du nombre de cinq Actes ; celui de trois me paraît plus naturel, plus conforme à ce qu'exigent la vérité & la matière de la plupart des actions dramatiques. Il est aisé de juger par les meilleures Pièces de nos Maîtres, que la distribution en cinq Actes leur a été souvent peu avantageuse. Combien de nos excellentes Tragédies dont le premier Acte sur-tout est inutile, & ne sert qu'à répandre de la langueur sur l'économie de la Pièce ? Je ne ferois point étonné qu'un Poète dont le génie justifieroit l'audace, composât des Drame tragiques en deux, en trois, en quatre Actes, & même en six, sept, huit, si la matière le comportoit ; il est vrai que les actions susceptibles de cette dernière étendue, sont en très-petit nombre. En un mot, qu'un sujet théâtral soit soutenu & animé jusqu'au bout par la chaleur, par l'intérêt, & on ne s'apercevra point de sa longueur.

manité même ; ce principe de tous les crimes ; elle exerce les âmes à la pitié, y réveille le sentiment qui nous porte à plaindre dans autrui des malheurs que nous pouvons éprouver. Si ces deux sortes de Drame sont également utiles à notre instruction & à notre amélioration, n'y auroit-il pas moyen de les concilier ? Qu'on divise donc leur domaine : qu'un jour soit consacré à la représentation de la Comédie, & un autre à celle de la Tragédie ; à la faveur de ce partage, les deux spectacles ne se nuiront point, & l'on emportera chez soi des sentiments décidés qui contribueront plus fortement à nous toucher, & à nous corriger.

Qu'on entre dans la célèbre Eglise de Saint-Pierre de Rome, on sera saisi & enchanté du beau résultat de tant de sages proportions, & l'on ne cherchera point à les décomposer. Ces Actes divisés sont le technique du Drame; le secret du talent consiste à cacher les procédés de l'Art.

Sur la
longueur
des Actes.

Que tous les *Manœuvres* de regles nous disent encore, qu'il est nécessaire que ces Actes aient une longueur respective : autre abus de l'esprit d'ordre & de goût qui doit être attaché au génie, comme un ami qui le conseille & qui le guide, & non comme un tyran qui l'enchaîne. N'est-ce point à l'étendue de l'action à décider de celle des Actes, & n'est-il pas absurde qu'un Acte n'ait que trois cents, trois cents quarante vers, parce que l'Acte précédent ou suivant n'en a point davantage? Voilà aussi d'où naissent ces remplissages, ces déclamations, ces vuides affreux qui tuent la plupart des Drames, & qui font dire aux ignorants mêmes : " Cette Piece peut être belle; je ne „ m'y connais pas : mais elle m'a ennuyé. „ Le plus stupide des Spectateurs, *sans s'y connaître*, sera affecté au Théâtre, quand on ira droit à son ame, & qu'on ne s'amusera point à débiter des *tirades*, au-lieu d'exciter l'intérêt par le mouvement & par l'action. " Un „ des plus grands besoins de l'homme, est celui d'a- „ voir l'esprit occupé; „ peu de gens savent raisonner : mais tous les cœurs sont faits pour sentir, & c'est toujours la faute de l'Auteur quand il ne produit point de l'émotion.

Lorsque je parle de mouvement, je n'entends pas des coups de Théâtre entassés les uns sur les autres, sans liaison, sans choix, un composé d'incidents, de surprises, qui ressemble à un jeu d'échecs où la finesse conduit chaque pion : j'entends un rôle animé par la passion. Nous en avons un exemple frappant : rien de si agissant, de si enflammé que le personnage de Phe-dre; on observera en passant que l'on trouve dans Ra-

cine très-peu de ces incidents imprévus, que l'on appelle coups de Théâtre, & qui ne peuvent causer que le froid plaisir de la curiosité.

Quand, à la place de ces *tours de passe-passe tragiques*, aurons-nous des *tableaux* simples & sublimes, tels que les Grecs nous en présentent? Qu'on auroit aimé à voir sur la Scene ces vers en action :

Des tableaux.

Le trouble semble croître en son ame incertaine :

Quelquefois pour flatter ses secretes douleurs,

Elle prend ses enfans, & les baigne de pleurs,

Et soudain renonçant à l'amour maternelle,

Sa main avec horreur les repousse loin d'elle;

Elle porte au hazard ses pas irrésolus;

Son œil tout égaré ne nous reconnaît plus;

Elle a trois fois écrit, & changeant de pensée,

Trois fois elle a rompu sa Lettre commencée.

Quels effets eût produit cette Scene admirable sous le pinceau de l'enchanteur Racine! Et quel coup de Théâtre approcheroit d'images aussi touchantes, aussi vraies?

Lorsque je recommande les *Tableaux* & la *Pantomime*, je suis bien éloigné de pencher pour ce faste théâtral qui surcharge souvent en pure perte pour l'esprit, & sans aucune nécessité, quelques Opera Italiens: je suis très-convaincu qu'un bon vers vaut mieux qu'une décoration. De jeunes gens croiront que pour rendre une Piece intéressante, pour composer dans le genre sombre, il suffira de multiplier des autels, des tombeaux, de tendre un appartement de noir, d'évoquer des spectres. Si la représentation n'est amenée par des motifs bien appuyés, si elle n'est pas embellie par le charme continu des Vers, ce ne sera plus alors que la parade d'une grande action, & il n'y aura nul mérite à ourdir de semblables cannevas: mais qu'un Poëte qui possède son Art, le fortifie des beautés émanées des *Tableaux* & de la *Pantomime*, il donnera une

La beauté de la Versification doit être réunie à l'emploi de la Pantomime.

doubling à son Drame; il aura composé pour les yeux & pour les oreilles, & l'on ne sauroit trop se concilier les sens, pour s'emparer des facultés de l'ame. Encore une fois, il nous faut des signes: c'est la Langue primitive, c'est celle de tous les hommes. Si les cinquiemes Actes d'Iphigenie & de Mérope se passoient en action sur la Scene, que cette Pantomime ajouteroit au mérite de ces deux excellentes Pieces! Nous parlons trop, nous n'agissons point assez.

Sur les
Scenes.

Qu'on n'imagine point cependant que je proscrive ces Scenes étendues que j'appelle des *Scenes pleines*, & qui constituent la richesse du Drame. Assurément nous perdriions beaucoup, si la belle Scene entre Mahomet & Zopire étoit moins longue, & si celle de Pauline & de Severe n'abondoit pas de cette plénitude de sentiment qui assure toute la force des caractères; c'est dans ces morceaux que le génie peut répandre ses trésors, & déployer sa vigueur; ces sortes de Scenes sont l'ame robuste de l'action: mais elles doivent être placées, & il ne faut pas les confondre avec ces chapitres en vers qui ne sont qu'un remplissage de froides maximes & de lieux communs, & qui ne servent précisément qu'à former cette mesure toisée d'Actes qu'il a plu au mauvais goût de mettre au nombre des regles théatrales.

Sur le
Monolo-
gue.

Il me semble encore qu'on doit apporter autant de soin à la composition d'une Scene, qu'à celle du Drame entier, & n'employer sur-tout le Monologue que lorsqu'il est l'effusion même, le cri de la passion; est-il amené par la force du sujet, il prête une nouvelle flamme à l'intérêt. Je ne sais comment la Motte a pu écrire: " Où trouveroit-on dans la nature des hommes raisonnables qui pensassent ainsi tout haut, qui prononçassent distinctement, & avec ordre tout ce qui se passe dans leur cœur? Si quelqu'un étoit surpris à tenir tout seul des discours si passionnés & si continus, ne seroit-il par légitimement suspect de folie?

„ folie ? „ Il falloit que la Motte , pour parler ainfi , connût bien peu la nature. Et combien rencontre-t-on de gens profondément affligés , qui exhalent leurs plaintes en marchant ! qu'il est naturel qu'une ame furchargée de douleurs fe déborde d'elle-même , & qu'on fe plaît à entendre Caton délibérer , s'il s'ôtera la vie ! Sans contredit un monologue , qui n'est pas l'éruption de l'ame , sent le mécanisme de l'art , & alors il est insupportable ; on doit le renvoyer avec ces ridicules *à parte* , le comble de l'absurdité théâtrale.

Le même esprit de vérité , qui permet les monologues , lorsqu'ils nous offrent le ravage des passions , le travail en quelque sorte d'un cœur déchiré par de violents transports , rejette sans complaisance ces morceaux de détails que l'on a nommés des *Tirades* , quoi-
 qu'ils obtiennent presque toujours des battements de mains. Un Auteur dramatique , jaloux de plaire à ce petit nombre de connaisseurs qui portent les écrits à la postérité , se gardera bien d'emprunter le faux éclat de ces ornemens déplacés dont s'offense toujours le vrai goût. Un bel esprit me reprochoit de n'avoir point inféré dans COMMINGE , de ces sortes de morceaux , qui forment autant de *jolis cadres* à part , étrangers au total du tableau : je ne cacherai point que cette critique m'a plus flatté que bien des éloges ; elle m'a prouvé que j'avois suivi la règle fondamentale , que je me suis imposée , de ne jamais perdre la nature de vue , & de ne point rechercher les applaudissemens , lorsqu'ils seront contraires à ce principe essentiel pour tout Ecrivain. Il faut avoir le courage d'aimer son art , indé-

Sur les
Tirades.

Morceaux de détails. „ Celui , dit un Ecrivain connu , qui „ prononcera d'un Drame dont on citera beaucoup de pensées „ détachées , que c'est un ouvrage médiocre , se trompera rare- „ ment. Le Poëme excellent est celui dont l'effet demeure long- „ temps en moi.

pendamment du succès & de la réputation, comme on doit aimer la vertu pour elle-même. Si un Poète étoit pénétré de son sujet, qu'il eût assez de talent pour s'oublier, pour se fondre dans ses personnages, combien aurions-nous au Théâtre de réussites moins éblouissantes, mais plus durables? Je ne vois point que les Grecs, & Racine parmi nous, aient employé de ces beautés artificielles; tout chez eux se rapporte à l'ensemble; tout part des entrailles de l'action; qu'on me pardonne une comparaison triviale, mais fidelle: c'est une toile d'araignée dont tous les fils aboutissent au centre; par ce moyen caché, il n'est point de situations qui ne soient motivées, & qui ne produisent de l'effet; Richardson est un modele en ce genre, que les Auteurs qui se destinent à composer pour la Scene, ne sauroient avoir trop entre les mains; Clarisse est un corps bien organisé, où toutes les parties sont relatives & forment un heureux résultat, d'où sort la perfection même. Pourquoi dans la plupart de nos Drammes ce peu de liaison? Pourquoi ne travaillons-nous pas de masse? Nous n'étudions point assez la nature; nous négligeons cet admirable précepte de Quintilien, *intueri naturam & sequi*; nous composons les uns d'après les autres, comme ces Peintres qui se forment sur la maniere d'autres Peintres, & qui n'ont point recours au modele: ce qui nous éloigne toujours plus du vrai, & amenera insensiblement la décadence & la perte de l'Art dramatique. Jeunes Poëtes, ressouvenez-vous que Moliere ne se contentoit pas de lire Plaute & Terence; il suivoit par-tout la nature, & ne la quittoit point qu'il n'eût rassemblé

Il suivoit par-tout la nature. Moliere avoit trouvé sous sa main un de ces originaux dont les traits sont marqués; il s'attacha à cet homme, se mit avec lui dans le coche, l'accompagna jusqu'à Lyon, & ne le quitta point qu'il ne l'eût étudié dans toutes les nuances de ridicule qui composoient ce personnage.

tous les traits dont il devoit former le personnage qu'il avoit à mettre sur la Scene. De là cette vérité de caractère, un des principaux talents de ce grand homme; on voit qu'il s'étoit fait une étude sérieuse & réfléchie de l'esprit humain, qu'il a poursuivi, si l'on peut le dire, ce Protée, & qu'il l'a saisi sous toutes les métamorphoses qu'il emprunte. Moliere étoit peut-être encore plus grand Philosophe que grand Poète; & sans cette première qualité, il n'eût point acquis cette supériorité de génie qui lui assigne une place séparée par un intervalle immense de tous les autres Ecrivains dans son genre.

Je ne cesserai de me plaindre de ce que nous mettons tout notre esprit à nous éloigner de la nature; pour nous en rapprocher, il faut absolument que nous revenions sur nos pas, & que nous remontions au principe des Arts d'imitation. Je conviendrai que c'est un travail pénible; mais si l'on ne s'efforce point de découvrir le nud sous le nombre des faux ornements qui le défigurent & l'écrasent, notre Poésie est anéantie.

Les Allemands qui jouissent des plus beaux jours de leur Littérature, prouvent par leurs succès qu'ils sont, beaucoup moins que nous, écartés des premières règles du Théâtre. Le *bel esprit* & la *société* n'ont point encore altéré chez eux ce simple, ce beau naturel, la

Etudier la nature, le grand principe des Arts d'imitation. Les Allemands cités comme modèles pour le naturel & le vrai.

Plus grand Philosophe. Il y a des gens qui prétendent que la Philosophie est nuisible à notre Littérature; oui, la Philosophie d'apparat, qui ne fait point se plier à la chaleur, au charme du sentiment, & se fondre avec lui, qui loin de cacher ses ressorts & ses forces, fait parade de son compas & de la morgue de sa doctrine: mais la Philosophie, telle que Moliere l'a employée, est ce seu secret & nécessaire, qui anime tout: elle avoit donné à ce grand homme cette sagacité, ce génie puissant qui l'ont fait entrer en maître dans le mécanisme des passions humaines; il a dû à la Philosophie l'avantage d'avoir créé ce comique, qui est beaucoup moins d'expression que de situation, le vrai comique, & le seul qui mérite d'être appelé *vis comica*; aussi Moliere jusqu'à présent n'a-t-il pas eu de rivaux, ni même d'imitateurs, &c.

source des richesses dramatiques; je ne citerai qu'un exemple tiré d'une Tragédie où éclate sur-tout cette vérité de caractère sans laquelle il ne peut exister d'intérêt. Adam a banni de sa présence Caïn, souillé du meurtre de son frere. Ce malheureux pere touche au moment de sa fin, qui lui a été annoncé par l'Ange de la mort. La Scene représente sa fosse, creusée près de l'Autel qu'avoit élevé Abel, & qui est encore teint de son sang. Adam répand ses craintes, ses larmes dans le sein de Seth, un de ses fils bien aimés. On vient lui dire qu'un homme, dont l'air est menaçant & le regard terrible, s'est montré à la porte de sa cabane : à ces traits effrayants, Adam n'a pas de peine à reconnaître Caïn; il ordonne aussi-tôt à Seth de presser ce fils criminel de fuir sa présence; il ajoute cependant qu'on le laisse entrer, si c'est Dieu qui l'envoie, & par une de ces nuances délicates & sublimes qui n'ont appartenu jusqu'ici qu'au seul pinceau d'Homere, Adam recommande à Seth de couvrir l'Autel, *afin que le sang d'Abel ne blesse point les yeux de son meurtrier*. Caïn paraît, amené par Seth; il a les cheveux hérissés, l'œil sombre & foudroyant, il s'écrie :

Au seul pinceau d'Homere. On ne sauroit trop lire Homere pour avoir une idée de ces finesse de traits qui donnent aux images l'ame & la vie. Combien a-t-il de morceaux remplis de ces beautés qu'un goût délicat peut seul apprécier! Ce Peintre sublime n'a pas dédaigné de placer dans un des coins du grand tableau de l'Odyssée, un animal domestique vieilli dans les foyers du Palais d'Ulysse, & exposé aux mauvais traitements des amants de Penelope; Ulysse, déguisé sous l'air & l'habillement d'un malheureux étranger, arrive chez son serviteur Eumée, dont il est méconnu; le chien, plus éclairé par le sentiment, reconnaît son maître, fait des efforts pour se relever, & va en se traînant lui lécher les pieds. Qui seroit assez insensible pour n'être pas remué jusqu'aux larmes par une peinture aussi naïve & aussi touchante? &c.

PRELIMINAIRES.

lxix

Est-ce Adam que je vois?

A D A M, *d'un ton de surprise, mêlé de douleur.*

Caïn dans ce séjour!

A Seth.

Je le sens trop, voilà mon dernier jour!

A Caïn.

Malheureux!.. fils rebelle aux ordres de ton pere,

Tu me défobéis!.. Tu parais en ces lieux!

C A I N, *d'un air farouche & troublé.*

Adam.. quel est celui qui m'amene à tes yeux?

A D A M.

Seth ne t'est point connu! mon second fils, ton frere!

C A I N.

Mon frere!.. Que dis-tu?. Je n'ai point de parents;

Mes parents.. sont l'enfer, les remords dévorants.

A D A M, *d'un ton attendri.*

Mon fils!

C A I N.

Ah! laisse là ce nom que je déteste;

Bannis toute pitié; n'en attends pas de moi.

Tu veux savoir pourquoi la colere céleste

A rappellé mes pas dans ce séjour funeste?

Adam.. Adam... je viens... pour me venger de toi,

Pour te punir.

S E T H *effrayé, faisant quelques pas vers son frere.*

Son flanc .. sous ta main sanguinaire!.

Ciel!.

C A I N, *à Seth.*

Avant que tu fusses né,

Déjà j'étois infortuné!

Jeune homme, écoute-moi.. sur-tout.. songe à te taire.

Est-ce Adam que je vois? J'ai pris la liberté de traduire à ma façon, c'est-à-dire, autant que ma faiblesse a pu me le permettre, ce morceau de la Tragédie de la mort d'Adam, de M. Klopstock; ce Drame à plusieurs endroits d'une vérité aussi pathétique; Monsieur Hubner nous en a donné une traduction en prose qui suffit pour faire goûter les beautés essentielles de l'original, &c.

E ij

Scene tirée des IV. V. & VI. Scene du II Acte de la Mort d'Adam, Tragedie de M. Klopstock.

A D A M.

Ta vengeance, grand Dieu, le poursuit donc toujours !

C A I N, *à Adam.*

Adam.. ne crains point pour tes jours.

A D A M.

Et tu veux me punir ?

C A I N, *reprenant sa fureur.*

De m'avoir donné l'être.

A D A M, *avec tendresse.*

De t'avoir le premier compté parmi mes fils !

C A I N, *d'une fureur concentrée.*

Tu rassemblas sur moi des malheurs inouis,

Tous les tourments...tu m'as fait naître !

Oui, je veux me venger de la terre, des cieux,

De toi, dont j'ai reçu la fatale existence,

Le présent le plus odieux,

De toi, par qui je vis & je suis malheureux ;

Oui, je veux attacher le trait de la vengeance

Sur moi.. sur moi l'auteur d'un homicide affreux..

Je vois tomber Abel.. son sang crie & s'élance..

A Adam.

De tes fils qui sont nés.. qui naissent, qui naîtront,

Le plus infortuné comme le plus coupable,

Je cede, en blasphémant, à ce Dieu qui m'accable..

L'arrêt de sa justice est gravé sur mon front ;

Par-tout il me poursuit, & par-tout je l'offense ;

Pour augmenter encor l'horreur de ma souffrance,

Qu'il m'offre le passé ; le présent, l'avenir ;

Que ses foudres sur moi viennent se réunir ;

Tous deux enflammez-vous d'une haine immortelle ;

Tourmentez, déchirez mon ame criminelle :

Je vous jure à tous deux une guerre éternelle ;

Ce sont là tes forfaits.. & je veux t'en punir.

S E T H, *allant à Caïn en pleurant.*

Ah ! barbare, où t'emporte une fureur impie ?

Considere ces traits si chers & si puissants,

Ces cheveux qu'ont blanchis les chagrins & le temps..

Songe.. songe, cruel, que tu lui dois la vie.

C A I N, *avec transport.*

C'est ce qui fait son crime, & ce qui fait mes maux,
Ma rage..

A D A M, *d'un ton pénétré, à Seth.*

C'est son Juge & le mien qui l'envoie!.

Dieu, me réservoistu ces châtimens nouveaux?

A Seth.

Laisse-le s'abreuver des pleurs où je me noie.

A Caïn.

Que veux-tu?

C A I N.

Te maudire.

A D A M, *d'un ton pénétré.*

Ah! c'en est trop, mon fils:

Ne maudis point Adam.. mon fils!. je t'en conjure
Par le saint nom de pere, au nom de la nature,
Au nom même d'un Dieu.. qui peut te pardonner.

C A I N, *avec désespoir.*

Sur ma tête proscrite il ne peut que tonner..

Non.. rien n'empêchera Caïn de te maudire.

A D A M, *allant vers sa fosse.*

Avec chaleur.

Eh bien, suis les transports du Démon qui t'inspire;
Viens, fils dénaturé, fléau d'un Dieu vengeur,
Viens, que l'humanité, le sang, rien ne t'arrête:
Viens, je vais te montrer la place où ta fureur,
Ta malédiction doit tomber sur ma tête..
Vois-tu bien cette fosse ouverte par mes mains?.

C A I N, *avec étonnement.*

Une fosse!..

A D A M, *avec la même vivacité.*

Elle attend la cendre de ton pere.

C'est là que pour jamais le premier des humains

Déposera neuf cents ans de misère;

C'est là qu'enfin je trouve un terme à ta colere;

Neuf cents ans. Lisez la Genèse: Et factum est omne tempus quod vixit Adam, anni nongenti triginta, & mortuus est, &c.

Là, tu dois me maudire .. aujourd'hui, malheureux,
De son dernier soleil Adam voit la lumière!
Une éternelle nuit s'étend sur ma paupière!
Cette fosse engloutit mes craintes & mes vœux!

Caïn a les yeux attachés sur cette fosse.

Oui, mon arrêt, l'arrêt de la nature entière
Frappoit en ce moment ton pere infortuné!
Frémis, le même sort, Caïn, t'est destiné.
L'homme au travail, aux pleurs, à la mort condamné,
L'homme aujourd'hui rentre dans la poussière..

C'est peu pour tes regards de ces affreux objets,
Adam découvre l'Autel qu'il avoit fait voiler par Seth.
Repais ton cœur barbare, & vois tous tes forfaits.

C A I N, épouvanté.

Cet Autel!

S E T H, avec emportement à Caïn.

Tremble encore effrayé de ton crime.

Tu vois l'Autel d'Abel, l'Autel où la victime
Fut ton malheureux frere assassiné par toi;
Son sang.. t'accuse encore..

Caïn recule d'effroi, & Adam est penché sur l'Autel, & pleure.

C A I N, troublé.

Il rejaillit encore sur moi!

Abel des profondeurs du ténébreux abyme,
Monte.. s'élève.. il touche à la voûte des cieux!
Le feu de la vengeance éclate dans ses yeux!
Où me cacher?. mon frere!. ô mon frere!. il m'entraîne!
Contre moi.. contre moi tout l'enfer se déchaîne!
Mon frere, vois mes pleurs.. mon frere, entends mes cris..
Courons!. *Il va vers l'Autel.*

Dieu! cet Autel me repousse!. Il s'agite..

Un rocher menaçant roule.. se précipite..

Et m'écrase de ses débris!.

Après une longue pause.

Où suis-je?.. (*A Adam.*) Auteur d'une affreuse existence,
Auteur de tous les coups qu'en ce jour je reçois,
Adam, prête l'oreille; écoute ta sentence;
Je foule aux pieds la nature & ses loix:

La malédiction t'accable par ma voix ,
Et ton supplice enfin commence !

Avec fureur.

Rassemble dans ta mort tous les traits assassins ,
Qui doivent moissonner les malheureux humains !

Que de toutes les agonies

Les horreurs sur Adam s'attachent réunies !

Que ses yeux expirants , fixés sur le tableau

Des malheurs dont ses fils redoutent la menace ,

Mesurent le vaste tombeau

Où doit courir en foule & s'engloutir sa race !

Sens le frisson mortel parvenir à ton cœur !.

Sens la destruction s'emparer de ton être !.

Avant que d'expirer , meurs cent fois de terreur !

Songe .. que tu vas cesser d'être.

Vois le fatal linceul , au gré de mes souhaits ,

Déjà développé , t'enfermer pour jamais !.

Vois ton cercueil rouler dans la fosse profonde ..

Ta mémoire en horreur au monde ,

Par le dernier de tes neveux

Ton nom maudit .. ton nom toujours plus odieux !.

A D A M , *accablé de douleur.*

Arrête , fils cruel .. tu fais mourir ton pere !

*Adam tombe sans connaissance au pied de l'Autel sur les
bords de la fosse ; Seth accourt le soutenir dans ses bras.*

C A I N , *tout-à-coup troublé , & croyant avoir tué son pere.*

J'ai porté le trépas dans le sein paternel !

Il court vers Adam , Seth le repousse.

Démons , à vos fureurs que reste-t-il à faire ?

Peut-on être plus criminel ?

Cet attentat manquoit au meurtrier d'Abel !

Enfer , que j'embrasse avec joie ,

Enfer , où je voudrois être à jamais entré ,

Peut-on de tes serpents être plus déchiré ,

De tes flammes plus dévoré ? .

A ta rage je suis en proie ! .

Je marche dans le sang ! , le sang rougit mes mains !.

Avec un cri.

C'est le sang de mon pere!.. acheve mes destins,
Dieu vengeur, qui me fais la guerre,
Frappe.. anéantis-moi sous cent coups de tonnerre.

Il sort égaré de terreur.

A D A M, toujours étendu sur la terre au pied
de l'Autel, & soutenu par Seth.

A Seth.

Mon cœur plein de la mort s'est r'ouvert à ses cris.

D'un ton attendri.

Seth.. suis ses pas.. Il est aussi mon fils!

Dans cet égarement du crime

Qui toujours poursuivra le malheureux Caïn,

Il croit avoir, hélas! immolé sa victime,

Il croit m'avoir percé le sein!

Jusqu'à ce trouble affreux sa raison l'abandonne!.

Non.. il n'est point mon assassin..

Dis-lui... qu'il est mon fils, dis.. que je lui pardonne.

Va, cours..

Seth fait quelques pas, Adam le rappelle,

Sur-tout, ne lui rappelle pas

Que ce jour.. est le jour marqué pour mon trépas..

Quel tableau! quelle vigueur de coloris dans ce rôle de Caïn! Le Poète avoit à nous représenter le premier des scélérats : il nous le fait voir livré aux fureurs du crime, & déchiré par tous les remords qui le suivent. La bonté paternelle est déployée toute entière dans le personnage d'Adam; ce qu'il dit à Seth au sujet de Caïn, qu'il aime encore, tout coupable qu'il est, doit être mis au nombre de ces beautés de sentiment qu'on ne trouve que chez les Grecs.

On a vu les effets du plus grand pathétique, la marche impétueuse de la passion, tous les orages du cœur humain. Je vais essayer à présent de donner une idée de cette simplicité attendrissante qui excite sans effort la pitié, qui fait goûter le plaisir de laisser couler ces douces larmes, plus chères peut-être pour la

sensibilité, que celles qu'arrachent la violence des transports, & la force des situations; j'emprunte encore cet exemple de la même source où je viens de puiser. Adam est appuyé sur l'Autel d'Abel; à quelques pas est la fosse que ce malheureux vieillard vient de creuser; il est avec Seth, son fils bien-aimé.

A D A M, *appuyé sur l'Autel, au-devant de sa fosse.*

Qu'à mes tristes regards cette terre est changée!

Dieu! quels objets pour mon ame affligée!

Ce ne sont plus, mon fils, ces champs délicieux,

Asyle du printemps, berceau de la nature,

Où des tapis de fleurs sourioient à mes yeux,

Où des fruits abondants prévenoient la culture :

C'est un séjour de mort, haï, proscriit des Cieux,

Et le lieu de ma sépulture!

Il quitte l'Autel & marche avec effort.

O Seth, ici je dois dans la poudre rentrer!

Moi, l'ouvrage forti de la main éternelle,

Moi, qui ne suis point né d'une femme mortelle,

Ici, tu me verras, ô mon fils, expirer!

Je le sens trop! Je touche à ce moment terrible

Qui rappelle à la terre un limon corruptible,

Et m'endors pour jamais dans la nuit des tombeaux..

Ah! cache-moi tes pleurs : ils augmentent mes maux.

Tous ces vers sont récités d'une voix tombante.

S E T H, *baissant la main de son pere.*

Mon pere!

A D A M.

Sur mes yeux des ombres s'épaississent!

Mon bras s'appesantit! mes genoux s'affaiblissent!

Soutiens-moi.. *Seth le soutient, il fait encore quelques pas.*

Je respire avec peine, mon fils!

Imitation
de la pre-
miere Sce-
ne du II
Acte de la
même Tra-
gédie.

Asyle du printemps. On ne sera point étonné de trouver dans ce morceau des images pastorales; toute la nature étant en quelque sorte dans sa riche simplicité, sous les yeux d'Adam, il est assez dans la vraisemblance qu'il empruntoit ses expressions des objets champêtres qui l'entouroient, &c.

Frappés d'un froid subit, mes membres se roidissent !

Jusqu'en ses plus profonds replis

Mon cœur est oppressé d'une sombre tristesse !

En vain je la combats ... elle revient sans cesse

M'accabler.. me plonger dans un sommeil pesant.

Bien différent, hélas ! du sommeil bienfaisant,

Qui consolait ma vie, & réparait mon être !.

N'en doutons point .. tout me le fait connaître !

C'est l'affreux sommeil du néant !

Je ne puis plus marcher .. Seth .. assieds-moi..

Son fils l'assied sur un banc de gazon.

Peut-être

N'est-ce pas ce moment .. ce moment que je crains !.

L'espoir .. l'espoir dans mon cœur vient renaître..

Ce Dieu, mon auteur & mon maître

Pourroit me rendre encor des jours purs & sereins !..

Avec un long soupir.

Ah !. le sceau de la mort a marqué mes destins...

O mon fils .. mon cher fils .. dérobe-moi tes larmes,

Je te l'ai dit, tes pleurs irritent mes allarmes,

Et me portent de nouveaux coups !

S E T H, *dans les bras de son pere.*

Mon pere.. Je ne puis mourir cent fois pour vous !

A D A M, *le tenant contre son sein.*

De l'amour paternel je goûte encor les charmes !.

En montrant sa fosse.

De cet affreux tableau je voudrois fuir les traits !

Seth, avant que mes yeux se ferment pour jamais,

De mes derniers regards je veux jouir encore,

Les tourner vers ces champs où le Ciel fait éclore

La richesse de ses bienfaits !

Que je puisse admirer ces superbes forêts,

D'où j'ai vu tant de fois naître & monter l'aurore !

L'espoir, &c. On a tâché de rendre la nature dans toute sa vérité. L'espoir est peut-être le seul consolateur, le seul soutien de l'homme ; on peut dire qu'il s'attache à nous au premier moment que nous entrons dans la vie, & qu'il ne nous abandonne que lorsqu'on a jeté sur nous le drap mortuaire.

Mon fils, guide mes pas tremblants,
Vers ces objets, pour mon cœur si touchants.
Seth conduit Adam, qui dit en marchant :

Que ma paupière appesantie,
Par un suprême effort, se leve sur ces lieux,
Sur ces bords enchanteurs, le plaisir de mes yeux !.

Eden, Eden, séjour délicieux,
Attache encor ma vue, & mon âme attendrie..
Qu'Adam contemple encor ces campagnes, ces bois,
Ces vallons où s'étend la nature embellie !.

Qu'il respire encore une fois
Le doux parfum des fleurs, & l'air pur de la vie !.

Seth l'a assis sur un autre banc de gazon, qui est en face d'Eden.
Aide mes faibles yeux..

S E T H.

Vous voyez ce jardin
Qui domine la plaine entière;
Plus loin, les montagnes d'Eden
Vous présentent leur cime altière..

A D A M.

Les montagnes d'Eden, dis-tu !. Ciel !. ma paupière..

En gémissant.

Seth... je ne les vois plus !. peut-être, en cet instant
Le soleil moins visible est couvert d'un nuage ?.

S E T H.

Un nuage, il est vrai, précurseur de l'orage,
Affaiblit la splendeur de cet astre brillant.

A D A M.

Eh ! quand il montreroit son front éblouissant,
Quand sa lumière encor seroit plus éclatante..

C'en est fait ! idée accablante

Qui frappe mes sens éperdus !

Le malheureux Adam.. ne le reverra plus !..

Un nuage, il est vrai. Je crois qu'on trouvera l'expression de la nature dans ce ménagement de Seth pour la malheureuse situation de son père. Adam, qui aime à se flatter comme la plupart des mourants, croit qu'un nuage lui cache le soleil ; & son fils, par un ingénieux artifice qu'inspire la délicatesse du sentiment, entretient son père dans son erreur.

Avec des larmes.

Il faut donc vous quitter, campagnes fortunées,
De l'aimable verdure en tout temps couronnées,
Où j'ai vu mes enfans s'élever sous mes yeux,
Accourir dans mes bras, m'amuser par leurs jeux,
Où toute la nature attentive à me plaire,
Sembloit après le Ciel aimer en moi son pere!
Il faut donc vous quitter! Eden, divin séjour,
De mes regards la volupté, l'amour!
Ah! je ne puis, sans répandre des larmes,
Me rappeler tes délices, tes charmes,
Ces prés, ces bois, ces ombrages si frais,
Ces cèdres élevés, fiers enfans des forêts,
Ces fertiles côteaux, ces ondes jaillissantes,
Qui toujours plus brillantes,
Retombent en ruisseaux, coulent parmi les fleurs..
C'est trop vous profaner, lieux sacrés, par mes pleurs!
Dans ce jour.. de mes jours le terme déplorable,
O cher Eden... reçois mon éternel adieu!
Hélas! des vengeances d'un Dieu,
Tu portes à jamais l'empreinte ineffaçable!
Il a puni sur toi l'homme faible & coupable!..
Il regarde encore quelque temps.

Seth, arrache-moi de ce lieu;
Remene-moi, mon fils.. vers mon dernier asyle:
De cet unique objet mon cœur doit se remplir;
Retourmons vers ma fosse; elle attend mon argile,
Et.. ne songeons plus qu'à mourir!
Seth entraîne Adam vers sa fosse.

C'est bien à propos d'un tel morceau, qu'on peut
s'écrier, avec l'Auteur de la nouvelle Héloïse: "ô
,, sentiment, sentiment, douce vie de l'ame! quel est
,, le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel
,, est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de
,, larmes?

Je ne rapporte ces exemples empruntés de la Litté-
rature étrangère, que pour exciter nos Ecrivains dra-

matiques à étendre une carrière qui n'est déjà que trop limitée par notre goût minutieux & notre *bel-esprit*, la mort du sentiment & de la vérité. Quand goûterai-je le plaisir d'assister à la représentation d'un Drame, qui, dès les premiers Actes, fera fondre en larmes, déchirera les cœurs, y portera le ravage des passions, arrachera à l'assemblée entière le cri de la nature même? Quand verrai-je tous les Spectateurs, emportés à la fois par le même mouvement, applaudir comme le Peuple Romain, lorsqu'il répéta avec enthousiasme ce vers de Térence :

Le but de
l'Auteur
d'étendre
la carrière
dramati-
que.

Homo sum, humani nihil à me alienum puto?

Que le génie se dégage des entraves de l'imitation; qu'il se pénètre de son sujet; qu'il associe la pantomime & la décoration au discours; qu'il rejette les

Moyens
d'avoir un
Drame qui
mérite un
succès dé-
cidé.

Ce vers de Térence, &c. Tout le Peuple Romain se leva à la fois, & répéta ce vers. On se rappellera que les Théâtres anciens contenoient environ quatre-vingt mille hommes assis. Qu'il est beau, qu'il est glorieux de s'emparer en quelque sorte de l'ame d'une Nation entière! Et que de tels succès font au-dessus du faible avantage d'amuser l'oisiveté de deux ou trois mille Sybarites, qui ne sont amenés au Spectacle que par le seul besoin de varier leur ennui, & pour qui des vers ne sont que du bruit, & le sentiment qu'un faste d'expressions théâtrales! &c.

La pantomime, &c. On ne sauroit trop le redire : la pantomime est l'ame du discours. Que de Scènes nous paroissent moins longues, moins froides, si le récit étoit soutenu par la pantomime! Philoctète, Hercule mourant, Hecube sont des modèles en ce genre que nous ne saurions avoir trop sous les yeux; un seul geste quelquefois est plus éloquent qu'une vingtaine de vers, quelque beaux qu'ils puissent être. Il est vrai que les Grecs & les Romains avoient les organes plus flexibles que les nôtres, que leurs sensations étoient plus marquées, leurs fibres plus délicates : *Et documenta damus quâ finis origine nati*; nous sortons des glaces du Nord : nos membres roides & sans souplesse, ont de la peine à se plier à l'expression du sentiment. A l'égard de la décoration, ne perdons jamais de vue que le Théâtre doit être une représentation successive de tableaux, & qu'un seul tableau

pastiches, & qu'il étudie l'Art théâtral d'après l'expérience & la connaissance de l'humanité; qu'il ne se montre jamais & s'identifie avec le personnage qu'il nous représente; qu'en un mot le grand Poète ne soit que le plus sensible des hommes; & alors la Nation verra paraître ce chef-d'œuvre qui manque absolument à notre Théâtre. Qu'on ne vienne point me dire que les Arts d'imitation sont arrivés au degré de supériorité où ils pouvoient atteindre: on n'a peut-être fait que les premiers pas dans ce champ immense. Il n'y a que l'ignorance ou l'imbécillité d'un amour-propre grossier, qui prétendent que ces Arts sont dans l'état de perfection. J'ai le courage de publier hautement ce que bien des gens pensent tout bas, & ce qu'ils ont la faiblesse de ne point écrire: le Théâtre Français est susceptible de changement & d'amélioration.

Le Théâtre Français susceptible de correction.

est préférable à une multitude d'incidents qui ne sont presque jamais que des jeux puérils de l'Art. Jeunes Poètes, lorsque vous composez des Drames, remplissez-vous bien de ce principe d'Horace:

*Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator, &c.*

C'est au goût à déterminer les situations qu'il faut exposer sur la Scene, & celles qu'on en doit tenir éloignées, parce qu'en effet il y a des actions qui acquièrent plus d'intérêt par le récit, que si elles étoient présentées à nos regards, &c.

Que le plus sensible des hommes. On pourroit, dans la culture des Arts d'imitation, calculer les degrés de génie par le plus ou le moins de sensibilité; ce qui a mis une distance si prodigieuse entre Racine & Pradon, n'est autre chose que le plus ou moins de chœur d'âme. Les Poètes les plus sensibles seront toujours ceux qui réussiront davantage. Quel est ce charme indéfinissable qui nous ramène sans cesse à la Fontaine, si ce n'est cette magie de sentiment, le premier des talents que possédoit cet homme unique dans son genre? &c.

ration. Qu'on ne m'oppose pas que les situations & les caractères sont épuisés : la nature est une mine qui se reproduit sans cesse ; les modifications varient à l'infini ; elles sont différentes à Pekin & à Paris, & ce sont ces différences dont nous devons enrichir notre Scene. Tching-ing, dans *l'Orphelin de la Maison de Tchao*, Tragédie Chinoise, veut sauver cet enfant précieux à la Nation, & le garantir des fureurs de son ennemi : il vient confier son secret à Kong-sune, vieux Ministre d'Etat, retiré, attaché à la Maison de Tchao, & l'engager à cacher l'Orphelin dans sa solitude.

Je suis dans ma quarante-cinquième année, (lui dit Tching-ing,) j'ai un fils de l'âge de notre cher Orphelin ; je le ferai passer pour le petit Tchao ; vous irez en donner avis à Tou-ngan-cou, (l'assassin de cette famille de Tchao) & vous m'accuserez d'avoir chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses parents. Que dites-vous de ce dessein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

K O N G - S U N E.

Quel âge dites-vous que vous avez ?

T C H I N G - I N G.

Quarante-cinq ans.

K O N G - S U N E.

Il faut pour le moins vingt ans pour que cet Orphelin puisse venger sa famille ; vous aurez alors soixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix : comment à cet âge-là pourrais-je l'aider ? O Tching-ing, puisque vous voulez bien sacrifier votre enfant, apportez-le moi ici, & allez dire à Tou-ngan-cou que je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir. Tou-ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce Village ; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'Orphelin de Tchao, jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa Maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre : qu'en dites-vous ?

Ce sang froid de Kong-fune, caractère inconnu à nos climats, ce calcul réfléchi de vengeance, cette espece en un mot de nouvelle nature, ne charmeroient-ils point nos Spectateurs? Tching-ing a sauvé enfin l'Orphelin, qui est parvenu à l'âge où il peut se venger; & il veut éprouver le courage du jeune homme; il laisse, comme par oubli, dans son appartement, un rouleau où sont représentés tous les malheurs de la Maison de Tchao. L'Orphelin seul jette les yeux sur ce rouleau, est frappé de ce qu'il voit; il ignore cependant ce que signifient ces peintures; il tombe dans la rêverie: c'est dans ce moment que Tching-ing revient; il examine d'un œil observateur les impressions diverses qu'a excitées ce tableau dans l'ame de l'Orphelin; il prend la peine de lui en expliquer le sujet; enfin, quand il a bien approfondi les sensations de son pupille, & qu'il s'est assuré de son caractère, il s'écrie :

Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel, habillé de rouge, c'est Tou-ngan-cou. Tchao-tune, c'est votre grand-pere. Tchao-so, c'est votre pere. La Princesse, c'est votre mere. Je suis le vieux Médecin Thing-ing, & vous êtes l'Orphelin de Tchao.

L'ORPHELIN.

Quoi? Je suis l'Orphelin de la Maison de Tchao! Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, &c.

Cette Scene n'est-elle pas comparable pour le sublime & la situation, à celle d'Oreste & de Palamede, dans l'Electre de Crébilon? Ce tableau produit un effet singulier & rapide, bien au-dessus des froideurs du simple récit. Voilà les beautés mâles & énergiques que le goût Français devrait s'approprier; ce sont là les richesses dont nous pourrions grossir nos trésors, au-lieu de recourir à cet esprit servile d'imitation &

de plagiat, qui ne sert qu'à déceler la faiblesse de nos ressources & notre malheureuse indigence.

On ne manquera point de m'opposer nos Maîtres : qui les admire plus que moi ? Mais je demande qui les a créés ? On sera forcé de répondre : la nature. C'est donc à la source où ils ont puisé, que je propose de remonter ; c'est par l'étude de cette nature, le principe de tous les Arts, que nos Prédécesseurs ont mérité de nous servir de modèles, efforçons-nous de l'être à notre tour. " Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, a été autrefois sans exemple ; & ce que nous faisons sans exemple, en pourra servir un jour. " Le grand Corneille, assurément je ne puis citer un nom plus imposant, pensoit qu'il devoit le mauvais succès de *Pertharite* à l'emploi de l'amour conjugal ; bien des gens de mérite l'avoient cru sur sa parole, & n'auroient pas imaginé d'appeler de cette décision. Au bout d'une cinquantaine d'années, *Inès* paraît, & l'on est tout étonné d'être convaincu que le grand Corneille s'étoit trompé, & qu'il falloit attribuer la chute de *Pertharite* non à l'amour conjugal, mais à la façon dont l'Auteur l'avoit traité. On a fait des brochures, des volumes, pour décider si l'on pouvoit donner le nom de Comédie aux Pièces de la *Chaussée* : on devoit bien plutôt examiner s'il avoit su tirer tout l'avantage d'un genre entrevu par *Térence*, & sans perdre le temps à disputer sur des mots, se plaindre de ce que le Poète Français n'avoit pas tout

Le grand
Corneille
a pu se
tromper.

La Chaussée &c. Il est étonnant que l'Auteur de *Mélanide* n'ait pas senti combien le pathétique étoit au-dessus de ce comique déplacé dont il a défiguré la plupart de ses autres Drames ; il est encore plus étonnant que le Public ne lui ait fait la guerre que sur le nom de Comédie, que portoient ses Pièces de Théâtre. Comment n'avoit-on point été révolté de cet assemblage bizarre de l'attendrissant & du plaisant ? D'ailleurs la *Chaussée* entendoit la Scene ; peut-être doit-il être placé à la tête de la seconde classe de nos Auteurs dramatiques, &c.

Le pathétique de l'Enfant prodigue au-dessus de tout ce qu'a fait la Chaufée en ce genre.

le génie nécessaire pour mettre en œuvre ce genre si intéressant. On devoit ajouter que le pathétique de l'Enfant prodigue, c'est-à-dire, les Scenes d'Euphémon fils, avec son valet, sa maîtresse & son pere, étoient au-dessus de la sensibilité monotone de la Chaufée, qui d'ailleurs mérite des éloges à bien des égards. On a cru encore pendant plus d'un siècle, que notre Scene ne pouvoit subsister sans amour: Mérope nous a prouvé que la tendresse maternelle étoit supérieure à celle d'un amant ou d'une amante. M. de Voltaire risque une Ombre dans Eryphile, une de ses premières Tragédies; cette hardiesse ne réussit point; trente ans après il fait la même tentative dans Sémiramis, & il est applaudi. Cependant l'Ombre d'Amphiaraus produisoit un effet encore plus frappant que celle de Ninus. Amphiaraus s'élevoit du tombeau, en criant à Alcmeon, „ *Venge-moi. De qui?* lui demandoit Alcmeon. *De ta* „ *mere*, répondoit l'Ombre, & en même temps elle remettoit une épée entre les mains du jeune homme. Quelques connoisseurs dont je tiens cette anecdote, m'ont rapporté que la situation présentoit un grand tableau: mais il falloit des yeux *désaccoutumés* de la petitesse des objets admis sur notre Scene, pour soutenir toute la majesté de ce Spectacle digne du cothurne grec, & ce n'est que peu à peu & après bien des efforts souvent infructueux, qu'on parvient à agrandir la sphere étroite des idées & des plaisirs. On a beaucoup de peine à faire quitter aux hommes le joug de l'habitude; ils ne demandent pas mieux que de s'y soumettre. Le premier des despotes, qu'on appelle *coutume*, est peut-être le plus cruel ennemi de la nature, & nous avons presque toujours la mal-adresse de les confondre & de leur prêter le même pouvoir.

L'objet de ces Remarques.

Le but de ces remarques, que n'a point dictées la prétention, est de reculer les bornes de l'Art dramatique, trop resserrées peut-être par nos Prédécesseurs. Ce n'est pas que je me déclare contre l'autorité des

regles : j'en reconnais la nécessité & l'heureux emploi ; leur observation constitue plus ou moins le mérite d'un Ouvrage : je voudrois seulement qu'on ne s'affujettit qu'à celles qu'on peut regarder comme les *regles primitives*, & qui nous sont prescrites par la nature ; elles ont formé les Homere, les Sophocle, les Euripide ; loin de nuire à l'effort du génie, elles l'affermissent & l'élevent. Quand je me permets quelques réflexions critiques sur notre Théâtre, je ne prétends point blâmer le corps de l'édifice, je ne m'arrête qu'à quelques défauts de la construction. Je demande enfin aux Poètes comme aux Peintres, qu'ils ne se contentent point d'avoir les yeux fixés sur les tableaux de nos grands Maîtres, & qu'ils consultent davantage le modele.

Il est aisé de juger de mon désintéressement dans un Art que je cultive depuis la plus tendre enfance, & que j'aime avec fureur. Je n'ignore point que les succès du Théâtre sont les seuls qui en imposent, & qui assurent, pour parler poétiquement, la palme brillante de la réputation, & je me borne à briguer les honneurs moins fastueux de la lecture ; c'est me montrer avec tous mes désavantages. Que droit-on d'un homme faible & nud, qui se mesureroit avec un géant armé de pied en cap ? Voilà à peu près ma position, comparé à mes rivaux qui se disputent la Scène française, & qui sont appuyés du prestige de la représentation & du jeu des Acteurs. Il est vrai, car depuis le Philosophe jusqu'au dernier Versificateur, qui n'a pas de l'amour-propre ? Il est vrai que ma gloire sera un

Depuis la plus tendre enfance. L'Auteur, avant l'âge de quinze ans, avoit déjà composé plusieurs Pièces de Théâtre, dont il n'a conservé que COLIGNI & le MAUVAIS RICHE. La premiere reparaitra avec des corrections, qui la rendront plus digne encore de l'indulgence que le Public semble lui avoir accordée, & l'autre ne tardera pas à être imprimée, &c.

peu plus à moi, si j'ai le bonheur de soutenir l'épreuve du cabinet; m'est-elle défavorable? ma chute fera moins de bruit, & il y a une sorte de consolation à ne point attacher de l'éclat à ses disgraces. Que l'on écoute la raison, & non cette malheureuse vanité qui nous égare presque toujours: l'homme sensible doit rechercher l'obscurité, & le plus heureux est celui dont on parle le moins.





PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA TRAPPE.

L'ABBAYE DE LA TRAPPE est située dans le Diocèse de Séez, au milieu d'un vallon assez étendu, sur les confins du Perche & de la Normandie. On diroit que la nature avoit elle-même désigné ce lieu pour être la retraite de la pénitence; il est entouré de bois, de collines & d'étangs qui le rendent presqu'inaccessible; l'air en est mal sain, & obscurci d'un brouillard continuel; ce vallon d'ailleurs renferme des terres labourables, des arbres fruitiers, des pâturages. Un silence sombre & imposant paraît avoir régné depuis la naissance des siècles dans cette solitude; on ne sauroit guere exprimer la tristesse morne, l'espece de terreur dont l'ame se sent pénétrée à son approche; c'est la frayeur religieuse que Lucain nous montre répandue sur la forêt de Marseille. En effet, quels riches tableaux pour l'imagination mélancolique d'un Peintre ou d'un Poëte? De vieux arbres qui ont tout le funebre des ciprès, leur feuillage agité par les vents, aux-

Précis de l'Histoire. Quelques personnes ayant désiré, pour l'intelligence du Drame, avoir sur la Trappe des notions moins vagues que celles qui sont insérées dans les Discours Préliminaires & dans les Notes, on en présente ici une idée, que l'on pourra regarder comme une instruction suffisante.

lxxxviii PRECIS DE L'HISTOIRE

quels la prévention prête un bruit sinistre, le long murmure de quelques eaux qui s'écoulent à travers des cailloux; voilà ce qui annonce l'Abbaye de la Trappe: il est difficile de s'y rendre sans le secours d'un guide. Enfin après avoir descendu une montagne, traversé des bruyeres, & marché quelque temps entre des haies, & par des chemins tortueux & profonds, on croit découvrir tout-à-coup un Pays inconnu, une nouvelle nature; & ce séjour se montre dans toute sa majestueuse austérité. On arrive à la premiere cour, séparée de celle des Religieux. Au-dessus de la porte est la statue de S. Bernard, qui tient une bêche de la main droite; sur la gauche il porte une Eglise, espece d'hieroglyphe assez ingénieux, qui semble faire entendre que, dans tout établissement émané d'une sage législation, on doit associer le travail à la piété. La seconde cour est plantée d'arbres fruitiers; à côté est une basse-cour où sont les greniers, les celliers, les écuries, une brasserie, une boulangerie, & autres bâtimens nécessaires pour la commodité d'un Couvent. A quelques pas, se voit un moulin; l'eau qui le fait tourner prend sa source dans les étangs.

L'Abbaye de la Maison-Dieu, Notre-Dame de la Trappe, c'est son premier nom, fut fondée par Rotrou II, Comte du Perche, l'an 1140, du vivant de S. Bernard, sous le pontificat d'Innocent II, & sous le regne de Louis VII, Roi de France, quarante-deux ans après la fondation de Cîteaux, & vingt-cinq après celle de Clairvaux; elle est l'accomplissement d'un vœu qu'avoit fait ce Comte de Rotrou, qui dans le péril d'un naufrage, & plein de l'esprit de son siecle, avoit promis de bâtir un Monastere; de retour dans sa

Un Pays inconnu. Il y a près de cette Abbaye des Villages où ces Solitaires sont si peu connus, qu'un homme de qualité ayant fait un voyage de cinq cents lieues pour voir la Trappe, eut beaucoup de peine à savoir dans les environs où elle étoit située.

Patrie, il s'étoit hâté d'acquitter sa promesse. Pour laisser à la postérité un monument mémorable du sujet de cette fondation, il voulut que la charpente & le toit de l'Eglise représentassent au-dehors la forme d'une quille de vaisseau renversé, construction que cet édifice a conservée jusqu'à présent; il fut consacré sous le nom de la Vierge, en 1214, par Robert, Archevêque de Rouen, Raoul Evêque d'Evreux, & Sylvestre Evêque de Séz. Erbert étoit son quatrième Abbé régulier. Le nom de Notre-Dame de la Trappe répond à celui de Notre-Dame des Degrés; pour y entrer, il falloit descendre dix ou douze marches; *Trappe* en langage du Pays, signifie *degré*.

Cette Abbaye fut durant plusieurs siècles renommée par la vie austère & irréprochable de ses Abbés & de ses Religieux. Les fureurs des guerres civiles, les irruptions des Anglais, le temps enfin qui détruit tout, jusqu'à la vertu la plus affermie, amenèrent à leur suite dans les Corps ecclésiastiques mêmes, le relâchement & bientôt le dérèglement; le désordre s'empara de ce Monastère, au point qu'il devint pour le Pays un monument de mauvaises mœurs & de scandale. La ruine du spirituel avoit entraîné celle du temporel; les Religieux n'en avoient plus que le nom; la chasse & des amusements plus profanes encore étoient leur seule occupation: c'étoit le tableau de la vie la plus licentieuse; elle étoit portée à l'excès dans cette Abbaye, lorsque le célèbre Rancé vint s'y retirer.

Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé Régulier, Réformateur de la Maison-Dieu, Notre-Dame de la Trappe, de l'étroite Observance de Cî-

Le relâchement. L'esprit de relâchement est sans doute un des vices attachés à la nature humaine. Comment la constitution d'un établissement religieux ne s'altérerait-elle pas, quand les Grecs, les Romains, les plus sages Républiques ont essuyé une pareille révolution?

reaux, naquit à Paris le 9 Janvier 1626. Il sortoit d'une ancienne Maison, originaire de Bretagne; ses ancêtres y avoient exercé la charge d'Echanfon auprès des Ducs de cette Province, d'où leur est venu le nom de Bourhillier. Il eut pour parrein le Cardinal de Richelieu; son berceau fut entouré des prestiges de la fortune & de la grandeur; Marie de Médicis l'honora d'une protection particuliere. Chevalier de Malthe dans son enfance, il étoit destiné à la profession des armes; devenu, dès l'âge de dix ans, l'aîné de sa famille, par la mort de son frere, il fut engagé dans l'état ecclésiastique, & réunit sur sa tête tous les bénéfices que ce frere possédoit. Ses premieres années annoncerent un mérite supérieur. Il fit sa licence avec distinction, prit le bonnet de Docteur le 10 Février 1654, fut Aumônier du Duc d'Orléans, & parut avec éclat dans l'Assemblée du Clergé de 1655, en qualité de Député du second Ordre. Il passa quelques mois au Séminaire de S. Lazare, sous la conduite de Vincent de Paul, qui jeta dans cette ame naissante des semences de vertu, développées depuis par l'Evêque d'Alençon. Il refusa la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours; & ce qui est encore au-dessus de l'indifférence pour les honneurs, il ne craignit point de se brouiller avec le Cardinal Mazarin, pour demeurer attaché au Cardinal de Retz, dans ces temps d'épreuve auxquels ne résistent guere les amitiés du monde. L'Abbé de Rancé étoit né avec cette éloquence, ce pathétique, le caractère des ames sensibles; il savoit sur-tout exhorter les mourants, & ce n'est pas le talent le moins digne d'éloges que celui de consoler les hommes sur le bord de la tombe, & de les aider à quitter le songe de la vie: il en est si peu qui sachent mourir! L'Abbé de Rancé, après la mort de son pere, & à l'âge de vingt-six ans, se trouvoit maître de trente ou quarante mille livres de rente, revenu considérable pour ce temps. Jeune, riche, il réunissoit au charme de l'ex-

térieur & à la naissance, de l'esprit, des graces, le ton de la Cour, cet agrément que l'on peut appeller la fleur de la société, cette finesse de raillerie que posséderent si bien les Grammont, les Saint-Evremond; il est difficile qu'avec de tels avantages, on conserve cette intégrité de mœurs, qui semble être le fruit du malheur & de l'obscurité. L'Abbé de Rancé se livra donc à tous les mensonges flatteurs qui l'environnoient; l'esprit de son état l'animoit peu: il aimoit le jeu, la chasse, la dissipation, le luxe. Quelques Mémoires du temps veulent que son intimité avec une Dame du premier rang, liaison que l'on nous a peinte sous les couleurs d'une amitié pure, fut établie sur des sentimens plus vifs & moins désintéressés. Ce que l'on peut assurer, c'est qu'après la mort de cette femme, célèbre par sa beauté & par la réunion de tous les talens de plaire, l'Abbé de Rancé fit éclater une douleur dont il y a peu d'exemples: il alloit s'enfoncer dans les bois les plus solitaires, y versoit des torrents de larmes, nommoit cette Dame à haute voix, lui adressoit ses regrets, ses pleurs, comme si elle eût pu l'entendre; son désespoir le conduisit à la faiblesse d'imaginer qu'il existoit des moyens d'évoquer les morts: il essaya ces prétendus secrets, dont il reconnut bientôt la chimere. Cette situation ne tarda pas à le plonger dans une maladie qui le réduisit à toute extrémité. Revenu à la vie, son chagrin reprit de nouvelles forces; le temps, qui presque toujours apporte la consolation, ne fit qu'approfondir son affreuse mélancolie. Les malheurs du Cardinal de Retz, jouet des caprices de la fortune; Gaston frappé d'une mort imprévue dans le sein des grandeurs, toutes ces images l'avoient préparé à se convaincre de la frivolité des illusions humaines; désabusé de même sur une passion qui a peut-être le plus d'empire, il eut le courage de ne point céder aux séductions de quelques femmes aimables, qui vouloient le ramener au plaisir; enfin l'Abbé de

Rancé, dégoûté du monde, ne vit plus autour de lui qu'un vaste tombeau; il sentit cette vérité importante, qu'il n'y a point d'autre objet d'attachement, d'autre ami, d'autre consolateur que Dieu; son ame s'abyma toute entiere dans cette grande idée. Dès ce moment, il se dépouilla de tous ses biens, dont il fit présent à l'Hôtel-Dieu & à l'Hôpital, & il résigna trois Abbayes & deux Prieurés qu'il possédoit en *commande*; en renonçant à ses bénéfices, il s'étoit réservé l'Abbaye de la Trappe, mais avec le dessein de la posséder en *Regle*. Il se retira à Perseigne, où il prit l'habit monastique, pour lequel il avoit eu jusqu'alors une répugnance insurmontable; il fit profession le 6 Juin 1664. De Perseigne, il courut s'enfouir tout vivant dans la solitude de la Trappe, où semblent en quelque sorte s'être éternisés sa sombre douleur & son désespoir religieux; il y établit la réforme qu'il projettoit, c'est à-dire, l'observance de la Regle de S. Benoit dans sa pureté primitive. Parmi toutes les réformes de Cîteaux, il n'y en a point de plus austere que celle de la Trappe. On ne s'arrêtera point sur le détail des soins & des peines que coûta cette institution à l'Abbé de Rancé, sur la foule d'ennemis qu'il eut à combattre. Cet illustre Solitaire finit avec le siecle: il mourut le 20 Octobre 1700; il avoit soixante-quatorze ans neuf mois & dix-sept jours, trente-six ans & quatre mois de profession. Nous avons de lui quelques Ouvrages, dont la plupart ont pour objet les devoirs de la vie monastique; ses lectures de prédilection étoient l'Imitation, l'Art de bien mourir du Cardinal Bellarmine, & les Vies des Peres des Déserts: ce dernier Li-

Quelques Ouvrages. Voici les principaux: La Sainteté des devoirs monastiques. Les Eclaircissements. Explication sur la Regle de S. Benoit. Traité abrégé des obligations des Chrétiens. Réflexions morales sur les quatre Evangiles. Les Instructions & les Maximes, &c.

vre n'avoit pas sans doute peu contribué à enflammer la sombre imagination de ce rigoureux Réformateur. On s'est ressouvenu que, dans son enfance, il parloit avec transport de la Thébaïde & de ses Solitaires, qui sembloient fouler le monde à leurs pieds; on s'est encore rappelé que, dans les voyages qu'il avoit faits à Rome pour la réforme de Cîteaux, il avoit pris plaisir à s'enfoncer dans l'obscurité des Catacombes, & à y nourrir cette mélancolie profonde, où se forment en silence, & d'où s'échappent les grandes pensées & les grandes actions. Il jouit de son vivant de tous les respects que l'admiration humaine est forcée de rendre à la vertu, sur-tout lorsqu'elle prend les traits de la singularité & de l'extraordinaire. En effet, l'état qu'avoit embrassé l'Abbé de Rancé, tient du surnaturel. Jacques II, Roi d'Angleterre; la Reine, son épouse; Monsieur, frere du Roi; Mademoiselle de Guise, &c. pénétrés pour lui de la plus haute vénération, alloient souvent le visiter & l'admirer dans sa retraite, & ils en revenoient éclairés par ses conseils, & fortifiés par ses consolations. Ménage disoit de lui: *Æsurire docet & discipulos invenit.*

Le nombre des Religieux de la Trappe est considérable: on comptoit, en 1765, soixante-neuf Religieux de chœur, cinquante-six freres convers & neuf freres donnés. Un silence éternel est le premier des réglemens de cette Maison; il est l'esprit des statuts, & plus observé encore durant la nuit: il étoit si important aux yeux du Fondateur, qu'il disoit à ces pieux Solitaires, que rompre le silence & proférer des blasphêmes, étoit pour eux le même crime; il s'appuyoit de ces paroles de l'Ecclésiastique: *Sedebit solitarius & tacebit.* Le langage de la Trappe consiste donc moins en des paroles qu'en des signes; c'est là qu'on peut dire que l'on parle aux yeux bien plus qu'aux oreilles. Si quelque Religieux est forcé de violer cette loi rigide, il ne s'exprime que d'une voix

basse, & ne dit absolument que ce qui est nécessaire : on en a vu à l'agonie porter l'observation de la Regle au point d'expirer, plutôt que de parler, pour demander des secours qui auroient pu les rendre à la vie. Ils n'ont entr'eux aucune communication ni de bouche ni par écrit. Pour éviter même toute occasion de s'entretenir, jamais deux Religieux ne se trouvent seuls, l'un près de l'autre; quelquefois ils vont tenir la conférence dans les bois; ils sortent du Chapitre au son de la cloche, un Livre à la main, tous accablés de ce silence terrible, & ayant leur Supérieur à la tête; ils emploient une heure & demie, que dure cette promenade, à méditer sur les sujets les plus sublimes de la Religion, & s'en retournent dans le même ordre au Monastere. En quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils se saluent en s'inclinant, & ne se prosternent que devant le P. Abbé & les étrangers; ils vivent dans une mortification générale des sens. Leurs mets sont apprêtés au sel & à l'eau; ce sont des légumes, des racines, du laitage : ils n'ont à leur repas pour toute boisson, que du cidre ou de la biere très-médiocres; on ne leur donne jamais de vin au Réfectoire, & très-rarement à l'Infirmerie; leur pain approche du pain bis. Ils se couchent en été à huit heures, & en hiver à sept. Ils se levent la nuit, à deux heures, pour aller à Matines, qui finissent ordinairement à quatre heures & un quart. C'est un spectacle bien imposant que ce-

Jamais deux Religieux ne se trouvent seuls. On lit l'anecdote suivante dans le Curé de Nonancourt, premier Auteur d'une Vie de l'Abbé de Rancé. " Deux freres avoient vécu dix à douze
 „ ans à la Trappe sans se connaître; le plus âgé étant à l'article
 „ de la mort, témoigna au P. Abbé, qu'il n'avoit en expirant
 „ qu'un regret, c'étoit d'avoir laissé dans le monde un frere qui
 „ couroit des risques pour son salut. L'Abbé, touché de son in-
 „ quiétude, fit venir ce frere devant lui, & lui permit de l'em-
 „ brasser.

C'est un spectacle bien imposant. Qu'on se transporte dans l'hor-

lui de cinquante ou soixante Religieux rassemblés dans les ténèbres, au milieu d'une Eglise éclairée d'une lampe lugubre, tantôt prosternés contre terre, tantôt debout, sans être appuyés, dans un profond recueillement, & ne formant qu'une seule voix, pour publier les louanges de l'Etre Suprême ! Leur chant est le chant grégorien. Ils travaillent tous les jours l'espace de trois heures, une heure & demie le matin, & autant l'après-dinée ; ces travaux sont le labourage, les lessives, le soin des écuries, le balayement des Cloîtres ; ils s'occupent aussi à écrire des Livres d'Eglise, à en relier, à des Ouvrages de menuiserie, à tourner ; ils font des cuillers de buis, des corbeilles & des paniers d'osier. A sept heures, on sonne la retraite ; chacun va se mettre au lit, c'est-à-dire, se coucher tout vêtu, sur des ais couverts d'une paillassé piquée, d'un oreiller rempli de paille, & d'une couverture sans draps, car jamais ils ne se déshabillent. L'ameublement des cellules consiste en une petite table, une chaise de paille, un petit coffre de bois sans serrure, & deux treteaux qui soutiennent l'espece de lit dont nous venons de parler.

Les Médecins sont pour toujours bannis de la Trappe. Les malades, qui ne sont jamais alités, se levent tous les jours à trois heures & demie, & se couchent à la même heure que la Communauté ; ils assistent à tous les Offices dans le Chœur de l'Infirmerie. Le reste de la journée est employé à lire, à prier, & à des travaux proportionnés à leurs forces ; il ne leur est pas même permis de s'appuyer sur leur chaise. Toujours soumis à ce silence rigoureux, plus effrayant

reur des ténèbres, combattue par une lueur sombre, & qu'on s'imagine entendre tous ces Religieux à la fois, accablés de la frayeur des jugements éternels, proférer, dans le cri de leur cœur, ce verset terrible : *Exterminabitur de populo anima ejus qui non fecit Deo sacrificium in tempore suo.*

encore la nuit, ils ne se parlent jamais, & portent la réserve jusqu'à ne pas jeter les yeux sur ce qui se passe dans l'Infirmierie. L'usage des bouillons à la viande ne s'accorde qu'après quatre ou cinq accès de fièvre, ou plutôt lorsqu'ils sont prêts d'expirer : encore la plupart regardent-ils comme une faiblesse & comme une lâcheté d'accepter ce soulagement. Ils gardent jusqu'au dernier soupir le jeûne & l'abstinence, vont à l'Eglise, appuyés sur les bras de l'Infirmier, recevoir les derniers Sacrements, & en reviennent dans la même situation, pour être étendus sur la cendre & la paille, où ils attendent la mort, entourés de la Communauté.

C'est dans ces moments que l'on a vu des prodiges d'héroïsme ; ce sont les mourants qui font des exhortations, au-lieu d'en recevoir : il faut avouer qu'on ne meurt pas ainsi dans le monde. On appelle parmi eux se proclamer, ou dire ses coupes, une accusation volontaire & à haute voix qu'ils font de leurs fautes. Ils se proclament aussi les uns les autres réciproquement ; on ne doit point s'excuser, quand même on seroit innocent.

Le but de cet acte de sévérité, où le premier coup d'œil n'appercevra qu'une singularité révoltante, est d'entretenir la profonde humilité, qui est en quelque sorte l'ame de ces Religieux. Ils saisissent toutes les occasions de pratiquer cette vertu ; morts à leur propre volonté, ils obéissent non-seulement aux Supérieurs, mais au dernier même de la Communauté, dès qu'il fait quelque signe ; ils sont si avides de souffrances, qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la Règle ; & , ce qui paraîtra plus étonnant, une douce sérénité, le plaisir de l'ame, respirent sur leurs visages : on diroit que leur joie croît en proportion de leurs austérités. Lorsqu'un Religieux est sur le point de faire profession, il écrit à sa famille pour renoncer à tous ses biens ; sa profession faite, il rompt

rompt commerce avec ses amis & même avec ses proches, & il perd entièrement le souvenir du monde. On ne reçoit rien dans ce Monastere, qui, sans être riche, trouve encore, par une espece de récompense attachée à la vertu, le moyen de faire des aumônes immenses : il vient quelquefois aux portes du Couvent jusqu'à quinze cents pauvres, à qui l'on distribue des portions, du pain & même de l'argent. Quand l'Abbé apprend la mort d'un parent de quelque Religieux, il le recommande aux prieres de la Communauté, mais sans le désigner, & en disant en général, que le pere, la mere, &c. d'un des Freres est mort.

A l'égard des Hôtes, voici à peu près de quelle façon ils sont reçus : le Portier, qui est un des Religieux, ouvre la porte, après avoir dit *Deo gratias*, se met à genoux, en s'inclinant profondément, comme nous l'avons déjà observé, fait ensuite entrer dans une Salle, & va avertir le P. Abbé; celui-ci donne ordre au Religieux chargé de la réception des Hôtes, d'aller au-devant d'eux; il arrive, se prosterne, les conduit à l'Eglise, où il leur présente de l'eau-bénite, les mene à l'appartement qui leur est destiné, & leur fait quelque lecture de piété, après avoir dit *benedicite*, par forme de salutation. La table des Hôtes est servie de même que celle de ces Solitaires : la seule portion extraordinaire est un plat d'œufs; on ne leur fait jamais

Rrompt commerce avec ses amis & même avec ses proches. Le Comte de Rosenberg refusa de voir sa mere. Le Chevalier d'Albergotti eut une pareille inflexibilité à l'égard d'un de ses amis. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet ami ne pouvant parvenir à jouir de la présence du Chevalier, prit le parti d'augmenter le nombre des Solitaires de la Trappe. Malgré ce prodige d'amitié, il n'eut pas le succès dont il s'étoit flatté : d'Albergotti s'obstina toujours à ne point le voir, & même ne leva jamais les yeux sur lui. Voilà bien le comble du parfait détachement de soi-même ! Est-il décidé que la Religion ordonne ces sacrifices de la nature & du sentiment ?

manger de poisson, quoique les étangs en soient remplis; quelquefois on donne du vin aux personnes incommodées; on lit pendant le repas l'Imitation, ou quelqu'autre Livre de ce genre. Rarement les Hôtes sont-ils admis au Réfectoire: on craindrait qu'ils ne causassent des distractions aux Religieux, & qu'ils ne vinssent souffler l'esprit mondain, si opposé à celui qui anime cette assemblée de Philosophes Chrétiens.

J'oubliais de dire, qu'en divers endroits du Cloître sont placées des sentences en vers. On seroit tenté de croire que ces bons Religieux ont poussé la modestie & le mépris des Arts d'agrément, jusqu'à choisir les plus mauvais vers pour ces inscriptions. On en jugera par celle-ci, qui est sur la porte du Réfectoire:

Quelqu'herbe cuite au sel, avec un peu de pain,
Est le seul mets qu'on sert, en tout temps, sur la table;
C'est bien peu: mais le corps ne sent pas qu'il a faim,
Quand le cœur vit & se sent plein
De l'amour d'un objet infiniment aimable.

La Réforme de Sept-Fons, à deux lieues de Bourbon-Lanci, est, à peu de chose près, la même que celle de la Trappe; elle fut établie, dans le dernier siècle, par Eustache de Beaufort, &c.

Quelques personnes, qui n'approfondissent point leurs jugements, s'élèveront avec chaleur contre une institution, où la nature humaine paraît toujours en guerre avec elle-même, où elle est étouffée & anéantie sous les rigueurs excessives d'une mortification

Quelques personnes. L'Abbé de Rancé eut en effet beaucoup de censeurs à combattre; les murmures augmentèrent en 1664. L'Abbé fit assembler ses Religieux, & leur ordonna de parler avec franchise sur cette réforme. Ils s'écrièrent tous d'une voix unanime, qu'ils chérissent leur état, & qu'ils étoient dans la disposition de s'affujettir à de nouvelles austérités.

inouïe : je prendrai la liberté d'examiner ces plaintes. Sans contredit, la Trappe feroit trop austere, si l'on n'y admettoit, comme dans les autres Ordres religieux, que des jeunes gens, qui, par goût ou par oïveté, embrassent la vie monastique : mais c'est ici, en quelque sorte, un lieu de repos ouvert à des hommes; qui souvent ont vécu dans le désordre, & que poursuit leur conscience effrayée. Envisagée sous ce point de vue, cette fondation sera donc regardée comme une des plus sages & des plus utiles qu'ait créées l'esprit de législation. Ecartons même la piété, & ne nous arrêtons qu'aux lumieres naturelles; il y a eu de tout temps, chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains, chez tous les Peuples & dans toutes les Religions, des asyles expiatoires. Un établissement, où le crime agité de remords peut se jeter dans le sein d'un Dieu consolateur, où l'excès de la pénitence s'efforce d'effacer l'énormité de la faute, où, en un mot, il reste encore au repentir l'espoir de partager un jour la récompense de la vertu, un tel établissement doit attirer la considération & les respects de l'humanité. Il va m'échapper une vérité affreuse. Quel homme sur la terre auroit le front d'affirmer qu'il pourra ne point devenir coupable, & n'avoir pas besoin de recourir à ce séjour d'expiation?

Ouvert à des hommes. Lisez les Vies de D. Muce, D. Moïse &c. dans les Mémoires de quelques Religieux de la Trappe, en cinq volumes.

Chez les Egyptiens. Les Initiés parmi les Egyptiens, les Grecs, &c. Les Poètes de ces derniers ont consacré les expiations : voyez la Piece, intitulée les *Euménides d'Eschyle*; on connaît aussi la *Fête des Expiations* chez les Juifs, &c.

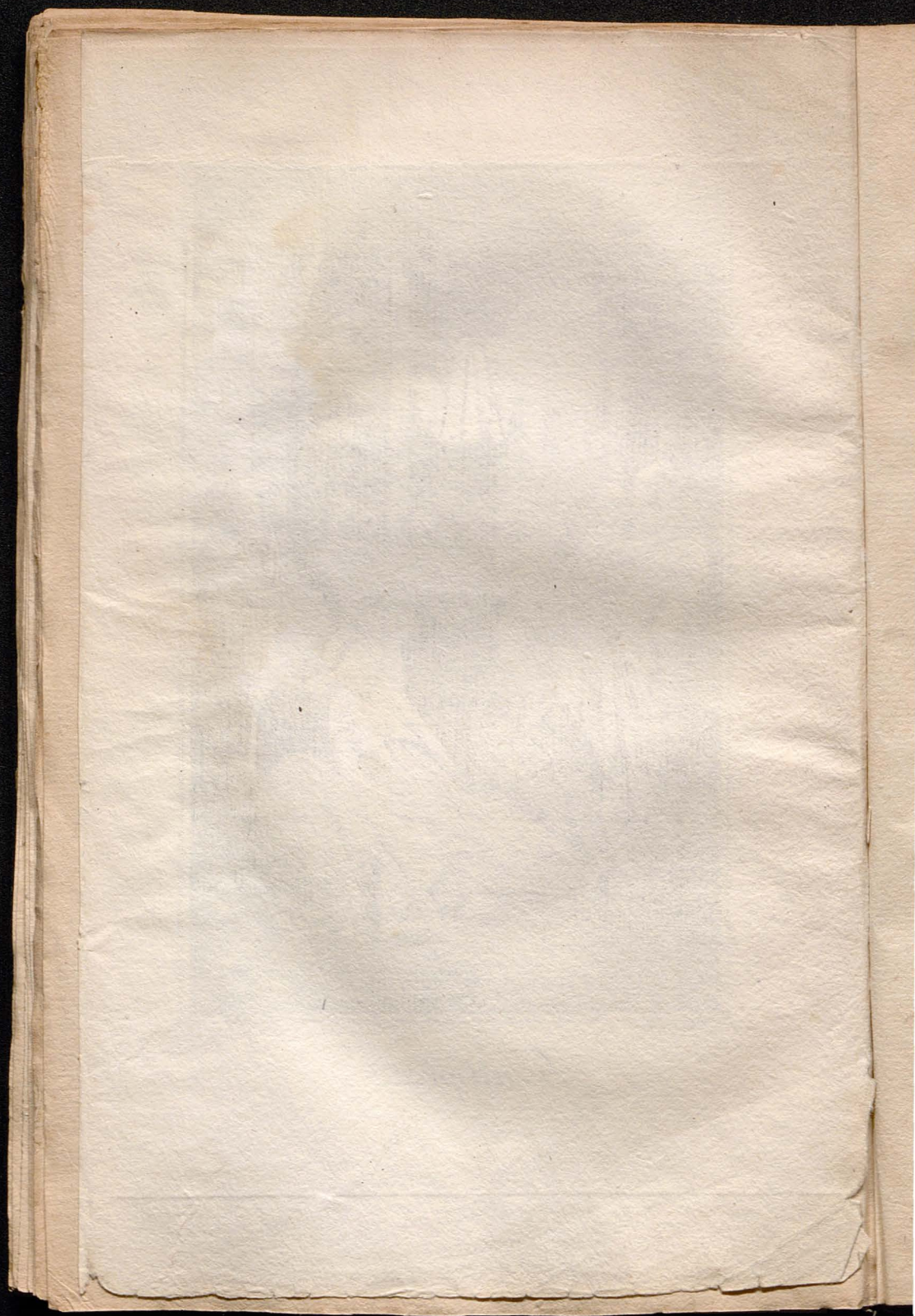




CP. Marlier inv.

D. G. Basompierre sculpteur 767.

Frontispice.



LES
AMANTS MALHEUREUX,
OU

LE COMTE DE COMMINGE.

D R A M E.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, *Religieux de
la Trappe, sous le nom du FRERE ARSENE.*

LE FRERE EUTHIME.

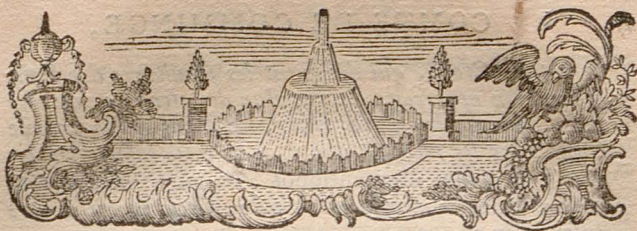
LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

LE P. ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La Scene est dans l'Abbaye de la Trappe.

Menault



LES
AMANTS MALHEUREUX,
OU
LE COMTE DE COMMINGE.

D R A M E.

ACTE PREMIER.

La toile se leve, & laisse voir un souterrain vaste & profond, consacré aux sépultures des Religieux de la Trappe; deux ailes du Cloître, fort longues & à perte de vue, y viennent aboutir; on y descend par deux escaliers de pierres grossièrement taillées & d'une vingtaine de degrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond s'élève une grande Croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle est adossé un sépulchre peu élevé, & formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la Croix; c'est le tombeau du célèbre Abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, est une fosse qui paraît nouvellement creusée, sur les bords de laquelle sont une pioche, une pelle, &c. Au devant de la Scène, dans un des côtés à main droite, est une autre fosse. Sur les deux ailes de ce souterrain se distinguent de distance en distance, & à peu de hauteur de terre, une infinité

LE COMTE DE COMMINGE,

de petites Croix, qui désignent les sépultures des Religieux. On aperçoit au haut d'un des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande Croix, sur les têtes de morts, se lit cette inscription latine : Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. Au-dessus de la même Croix est cette autre inscription :

C'est ici que la Mort & que la Vérité
 Élevent leur flambeau terrible :
 C'est de cette Demeure, au Monde inaccessible,
 Que l'on passe à l'Éternité.



On peut lire encore, des deux côtés du souterrain, ces quatre nouvelles inscriptions.

Mortel, entends cette Voix qui te crie :
 DANS L'EXISTENCE EN VAIN TON ORGUEIL SE CONFIE;
 PEUT-ÊTRE, FRÉMIS DE TON SORT,
 LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE,
 QUE TA CENDRE INSENSIBLE, À CES CENDRES UNIE,
 DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.



Qu'après de vaines connaissances
 Les Esclaves du Siècle empressés de courir,
 Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences :
 Ici l'on apprend à mourir.



Homme aveugle, dont l'ame, au mensonge asservie,
 Des souvenirs du Monde est encor poursuivie;
 Que l'aspect de ces Lieux dissipe ton Sommeil;
 C'est où finit le Songe de la Vie,
 Où de la Mort commence le Réveil.



Homme, qui crains de te connaître,
 Qui repousses de toi les horreurs du Tombeau,
 A la lueur de ce pâle flambeau,
 Lis ton arrêt : MOURIR POUR NE JAMAIS RENAITRE.



SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *seul, sous le nom du FRERE ARSENE, nom qu'il garde pendant toute la Piece, est prosterné aux pieds de la Croix, & penché sur le tombeau de Rancé. Il se releve, tourne ses regards vers le Ciel, & après les avoir jetés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet asyle sombre, à la mort consacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Jusqu'à tes pieds, grand Dieu, je trainerai ma chaîne!
Comminge existe encore, & brûle au cœur d'Arse!
Rebelle sous la haire, indocile apostat,
L'homme plus que jamais s'élève & me combat!

Maître des passions, toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon sein étouffer cette flamme,
Me vaincre, anéantir ces traits persécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs,
Reviennent de mes sens égarer la faiblesse?

De cercueils entouré, je parle de tendresse!
D'une sainte frayeur mon sang n'est point glacé,
A l'aspect de la tombe où repose Rancé!
Rancé... qui comme moi... Que dis-tu, téméraire?
Termine comme lui ta vie & ta misère;
Laisse-là ses erreurs; ose avoir sa vertu;
Ose imiter Rancé, mais quand il a vaincu...

L'imiter... eh! le puis-je! un austère cilice,
Les larmes, la prière, un éternel supplice,
Rien ne sauroit détruire un souvenir vainqueur:
A Dieu même il dispute, il enlève mon cœur...
Au milieu de ces morts, sur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu! pourras-tu bien m'entendre?
Quel nom va prononcer une mourante voix?
Adélaïde, seule... est tout ce que je vois!
Ah! j'offense encor plus ta majesté suprême,
Dieu vengeur, tonne, frappe, elle est tout ce que j'aime.

Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir brise un cœur révolté!

6 LE COMTE DE COMMINGE,

Je révèle à ces murs une ardeur si funeste,
Sans exhaler ici le soupir qui me reste !
Eh ! comment le remords suivroit-il cet aveu ?
J'entretiens ma blessure , & je nourris mon feu.
Il vit de mes soupirs ; il brûle de mes larmes . .
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes . .
Et j'ai causé ses maux ! J'ai fait couler ses pleurs !
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs !
Et je dois . . l'oublier ! repousser son image !
Je l'ai promis à Dieu , que mon parjure outrage :
Et cet amour . . m'enflamme encor plus que jamais.
Ah ! malheureux Comminge ! après tant de forfaits ,
Tu n'as plus . . qu'à mourir. De tes pleurs arrosée ,
Ouvrte sous tes pas , & par tes mains creusée ,
Ta fosse . . te demande . . Accoutume tes yeux ,
Accoutume ton ame à ce spectacle affreux ,
La voilà . . qui t'attend : hâte-toi d'y descendre ,
Cours y cacher un cœur trop sensible . . trop tendre !
Tous les morts , rassemblés dans ces funebres lieux ,
Se levent de la terre , & m'appellent près d'eux !
Je vous suis . . je l'éprouve ! un Dieu juste se venge :
J'ai mérité ses coups !

*Il se rejette aux pieds de la Croix , & retombe
dans l'accablement.*

SCENE II.

LE P. ABBÉ, COMMINGE.

LE P. ABBÉ *descendant avec un grand recueillement , les bras croisés sur la poitrine , & allant à Comminge toujours aux pieds de la Croix , & dans la même situation.*

F RERE Arsene ?

COMMINGE, *se relevant.*

Qu'entends-je ?

Par tes mains creusée. Rancé lui-même avoit creusé sa fosse.

D R A M E.

*Il aperçoit l'Abbé & va, selon la coutume, se prosterner
avec précipitation devant lui.*

Mon Pere.

L E P. A B B É.

Levez-vous.

Il l'amène au devant du Théâtre.

Je viens ouvrir mon cœur

A ces larmes qu'en vain cache votre douleur.
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,
Peut-être avec raison notre Regle s'offense;
Je pourrais réclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix:
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévère:
N'envifagez en moi que l'ami, que le pere,
Que l'homme... qui saura sur vos maux s'attendrir,
Et sensible, avec vous pleurer, & vous servir.
Dieu moins compatissant seroit moins adorable.

Il fait encore quelques pas.

Non, la Religion n'est point impitoyable;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle est prête à verser ses secours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, séjour d'injustice & de crime,
Où sans cesse combat un Génie inhumain,
C'est la Religion, qui nous prête sa main
Pour soutenir nos pas, pour essuyer nos larmes.
O mon fils! dans mon sein déposez vos allarmes.
Cinq ans sont écoulés, depuis que vos destins...
Ou plutôt Dieu lui-même... (il traçoit les chemins,)
Vous offrit comme un port cette enceinte sacrée,
Que du monde le Ciel semble avoir séparée,
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus;
Vous n'en jouissez point! vos chagrins vous trahissent;
Vous soupirez! vos yeux de larmes se remplissent!
Laissez-les s'épancher dans un cœur paternel;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.
Adoucissant pour vous des réglemens austeres,

Séparée. La situation seule de l'Abbaye de la Trappe suffit pour inspirer l'amour de la solitude; les bois, les étangs, les collines, dont elle est environnée, semblent la dérober au reste du monde, &c.

Mon choix vous a reçu parmi nos Solitaires,
 Lorsqu'à peine je fais votre rang, votre nom.
 Est-il quelques secrets pour la Religion?
 Je vous l'ai déjà dit : la piété sincère
 A tous les malheureux ouvre le sanctuaire;
 L'humanité s'affied aux marches de l'Autel.

COMMINGE.

Ah! mon Pere.. j'y traîne un supplice éternel!

LE P. ABBÉ.

Quelque crime éclatant souilleroit votre vie?
 Aux yeux d'un Dieu Sauveur votre remords l'expie;
 Pour éteindre sa foudre une larme suffit.
 S'il est des attentats que la terre punit,
 Et qu'au glaive des loix sa justice abandonne,
 Mon Frere, il n'en est point que le Ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
 Qui portent la bassesse, ou l'horreur avec eux;
 De semblables excès mon ame est incapable;
 Je n'ai fait qu'une faute.. elle est irréparable.
 A de cheres erreurs je me suis trop livré;
 D'un perfide poison je me suis enivré:
 Enfin, quel mot m'échappe?. & que vais-je vous dire?
 Dans quel lieu?. De l'amour j'ai senti tout l'empire,
 Et je le sens encore.. il me brûle.. à l'instant
 Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémissant..
 Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles;
 Oui, je vais vous montrer mes blessures cruelles;
 Vous lirez dans ce cœur.. puissiez-vous le guérir,
 Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir!

LE P. ABBÉ, *l'embrassant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embrasse:
 Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace;
 Dieu ne laissera point son ouvrage imparfait:
 Sa main de votre cœur arrachera ce trait;
 Vos larmes éteindront cette funeste flamme.

COMMINGE, *avec attendrissement.*

C'est donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame!

Dans ces murs où se plaît la simple vérité,
 S'il est encor permis à mon humilité

De se représenter le monde & ses chimères,
Son éclat fugitif, ses grandeurs mensongères;
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau:
Sachez que son prestige entoura mon berceau.
La maison de Comminge où j'ai puisé la vie,
Arrête au Trône seul sa tige enorgueillie;
Des songes de la terre, & de faux biens épris,
Mes Ancêtres, des Rois furent les favoris;
Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire,
Teignirent de leur sang le char de la victoire,
Mériterent des Cours ces dons empoisonneurs,
Que dans le siècle aveugle on nomme les honneurs.
Mon pere, le soutien, l'amour de sa famille,
De son frere avec moi voyoit croître la fille;
Un sentiment secret se mêla dans nos jeux:
Adélaïde enfin... réunit tous mes vœux;
Sa main avec son cœur m'alloit être donnée;
Déjà nous couronnoient les fleurs de l'hyménée;
L'Autel nous attendoit, ou plutôt le tombeau:
Sur nos parents la haine agite son flambeau;
L'intérêt, que l'enfer forma dans sa vengeance,
De deux freres détruit l'heureuse intelligence;
Le sang oppose en vain la force de ses nœuds:
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux,
Ils ne consultent plus que leur courroux barbare;
La main, qui nous joignoit, pour jamais nous sépare.
Nous tombons, nous pleurons, nous mourons à leurs pieds:
Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.
On n'entend point les cris de ma mere éperdue;
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hazard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits assurés,
De mon pere servoient la fortune & la haine,
De son frere entraînoient la ruine certaine;
Je ne balance point. La générosité,
Que dis-je? l'amour parle: il est seul écouté.
Ces titres odieux, que ma tendresse abhorre,
Je les anéantis: la flamme les dévore.
Mon pere en est instruit; le fils est oublié;
A ses ressentiments je suis sacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante,
Malgré le désespoir de ma mere expirante,

Je me vois , sans pitié , conduit dans une tour ,
 Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
 On veut qu'un autre objet dispose de ma vie ;
 Qu'infidèle & parjure , un autre hymen me lie ;
 J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
 Mon pere inexorable en fut plus offensé ;
 Il épuise sur moi les flots de sa colere ,
 Rend ma prison plus dure , empêche qu'une mere ,
 La mere la plus tendre , & mon unique appui ,
 Vienne embrasser son fils , & pleurer avec lui.
 Mes maux affermissent un penchant invincible :
 De mes fers délivré , je cherche un cœur sensible ;
 Je vole dans les bras de ma mere .. ses pleurs..
 M'annoncent d'autres coups , & de nouveaux malheurs.
 Vit-elle , m'écriai-je ? .. Et puis-je me promettre ?
 Ma mere , en frémissant , me remet une Lettre..
 Ah ! mon Pere , quels traits ! malgré la voix d'un Dieu ,
 Qui veut que mes efforts soient vainqueurs de ce feu :
 Cette Lettre à la fois & terrible , & touchante..
 A mes yeux .. à mon ame .. elle est toujours présente.
 Je lis : Quand cet écrit tombera dans vos mains ,
 Il ne fera plus temps de changer nos destins :
 Des nœuds , des nœuds cruels me tiendront asservie.
 La liberté , par d'indignes moyens ,
 A jamais vous étoit ravie.
 Il falloit rompre vos liens ;
 Il s'agissoit de vous , de votre vie ;
 C'est vous nommer des jours bien plus chers que les miens.
 J'ai donc brisé mon cœur , & j'ai trouvé des charmes
 A m'imposer un joug , le plus affreux de tous ,
 Dont mon amant ne pût être jaloux.
 J'ai , pour me déchirer , uni toutes les armes ;
 Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous ,
 Car le trépas finiroit mes allarmes ;
 Le Comte d'Ermanfay .. cher Comminge .. quels coups !
 Je vous trace ces mots dans des torrents de larmes..
 Dès demain , devient mon époux !
 Ajouterai-je , hélas ! que dans les bras d'un autre..
 Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir ?
 Ne me revoir jamais .. m'oublier .. est le vôtre ,
 Et le mien .. sera de mourir.

L E P. A B B É.

Quelle chaîne de maux ! que la vie a d'orages !
 Que ce monde est semé d'écueils & de naufrages !

Suprême providence ! ô Dieu ! par quels chemins
 Amenez-vous au port les malheureux humains ?
 Vous marchiez, ô mon fils, à l'ombre de ses ailes.

C O M M I N G E.

Ce Dieu me réservait des épreuves nouvelles.
 A l'amour, à la rage, au désespoir livré,
 Du feu des passions embrasé, dévoré,
 Plein du démon cruel qui me pousse & me guide,
 J'accours, j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde ;
 Je la vois : à ses pieds je me jette, & soudain
 Présentant mon épée : " Enfoncez dans mon sein
 „ Ce fer .. oui, c'est à vous de m'arracher la vie. „
 D'Ermanfay vient, sur moi s'élance avec furie ;
 Un semblable transport tous deux nous animoit ;
 La soif de nous venger tous deux nous enflammoit.
 Son épouse s'écrie, & vole entre nos armes :
 Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes ;
 Nous nous portons des coups ; il fait couler mon sang ;
 Je m'irrite, le presse, & lui perce le flanc :
 Il tombe.. Adélaïde.. " Eh ! c'est là ton ouvrage !
 Me dit-elle ; " Vas, fuis.. „ des sens je perds l'usage ;
 On m'arrête sanglant, mourant, inanimé ;
 Dans un cachot obscur je me trouve enfermé.
 J'attendois que la mort achevât mon supplice :
 Je présentois ma tête au fer de la justice.
 La nuit avoit rempli la moitié de son cours ;
 On ouvre la prison : " Accepte mon secours,
 „ Le temps est cher, me dit une voix inconnue,
 „ Sors, c'est par ton rival que ta chaîne est rompue. „
 Un rival !. Il a fui déjà loin de mes yeux.
 Il manquoit le soupçon à mes tourments affreux !
 J'emporte dans mon sein cette noire furie,
 Tout l'enfer à la fois, l'horrible jalousie.

L E P. A B B É.

De combien de périls l'homme est environné !
 C'est un roseau fragile aux vents abandonné.
 Vous l'éprouvez, mon fils ! eh quoi ! si jeune encore..

C O M M I N G E.

Le malheur me poursuit dès ma première aurore.
 C'est peu de ces assauts ! Un bruit inattendu
 M'apprend qu'à la lumière un barbare est rendu..

Qu'à des pleurs éternels sa femme est condamnée;
Aux marches du tombeau, c'est moi qui l'ai traînée!
Privé d'un bien si cher, égaré, furieux,
Ne connaissant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triste douceur, dans le silence & l'ombre
De nourrir le poison du chagrin le plus sombre,
Je renonce à l'espoir des richesses, des rangs;
Je quitte mes amis, je quitte mes parents;
J'abandonne.. une mere; inconnu, loin du monde,
Je cours ensevelir ma tristesse profonde.
Je cherchois un rocher, quelque désert affreux;
Il n'étoit point pour moi d'autre assez ténébreux,
Où je pusse, à mon gré, farouche solitaire,
M'enfoncer, me remplir d'une image trop chère;
Je me rappelle enfin, par le Ciel inspiré,
Qu'il est dans l'univers un séjour révééré,
Qu'habitent la terreur, la sombre pénitence,
Où dans l'austérité, le jeûne & le silence,
Chaque jour entouré des horreurs du tombeau,
Ramene de la mort le lugubre tableau;
C'étoit là mon asyle.. Aussi-tôt je m'écrie:
Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie;
Oui, voilà le sépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal souvenir;
Ma chere Adélaïde y recevra sans cesse
Mon hommage secret, le vœu de ma tendresse:
Elle y fera le Dieu dans mon cœur adoré..
J'étois à cet excès par le crime égaré.
Je viens; vous m'écoutez; cette ardeur, immortelle,
Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zèle;
Je m'enchaîne à vos loix; j'appelle à mon secours
Cette fausse raison, fantôme de nos jours,
Cette philosophie impuissante & stérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un remede inutile;
J'éprouve sa faiblesse; & ses sophismes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins;
Mes jours dans la douleur commencent & s'achèvent;
Vers la Religion mes tristes yeux se lèvent:
Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport;
Elle a fait dans mon cœur descendre le remord,
L'amour d'un Dieu clément, la crainte salutaire:
Elle m'a pénétré du repentir sincere..

Mais,

Mais, mon Pere, ce cœur n'est point encor soumis ;
 J'y sens se relever de puissants ennemis ;
 J'y sens ressusciter une flamme coupable :
 Cet objet séducteur, ce tyran indomptable ,
 Me combat, me poursuit, s'attache à tous mes pas ,
 Jusques sur cette fosse, où j'attends le trépas ;
 Ses traits, ses traits toujours armés de nouveaux charmes
 Arrachent mes soupirs, triomphent de mes larmes..
 Je penche vers la terre.. ô mon consolateur !
 Ne me refusez point votre bras protecteur ;
 Daignez me secourir..

L E P. A B B É.

Ce n'est pas moi, mon Frere.

C'est Dieu qui domptera ce jaloux adversaire.
 Il ne souffrira point que, par lui défendu ,
 Sous un joug criminel vous soyez abattu :
 Dans vos sens désolés il versera le calme.
 C'est après le combat que l'on cueille la palme :
 Elle attend vos efforts, priez, pressez, pleurez ;
 Obstinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
 L'aveu de vos erreurs & de votre faiblesse
 Vous rend encor plus cher, mon Frere, à ma tendresse.
 Vous n'êtes pas le seul qui gémissiez ici.
 Dans l'ombre, dans la mort toujours enseveli ,
 Le Frere Euthime, hélas ! ressent le même trouble ;
 Cette nuit de tristesse & s'accroît, & redouble.
 Aux pieds des saints Autels, on l'entend soupirer ;
 Le temps de son épreuve étoit près d'expirer ;
 Ma main lui préparoit notre chaîne sacrée :
 Il meurt, & de ses maux la cause est ignorée..
 Souvent il suit vos pas..

C O M M I N G E.

Dans ce séjour d'effroi,

Il nourrit sa douleur.. il gémit.. près de moi ;
 Son ame est du chagrin profondément frappée ;
 Sa fosse est quelquefois de ses larmes trempée.
 Un mouvement secret me presse de savoir
 D'où naissent ses ennuis, ce sombre désespoir..

Le temps de son épreuve. Le Noviciat.

Notre chaîne sacrée. La Profession où l'on fait des vœux qui engagent.

H

Que d'un vif intérêt je ressens la puissance !
Mais... soumis à la Loi, je m'enchaîne au silence.

L E P. A B B É.

Le silence entretient l'esprit religieux :
Rancé nous l'a prescrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en secret & le voie & l'entende.
Au ministère saint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché :
Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi, dans ce dédale immense,
Vous devez posséder les moyens bienfaisants,
De consoler le cœur, de combattre les sens ;
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous contemple ;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre exemple.
Exposez les dangers, le trouble, le tourment
Qui suit les passions & leur égarement ;
De ces tyrans de l'ame éternelle victime,
Vous pouvez mieux qu'un autre, écarter de l'abyme
Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs,
Et courent à la mort par des chemins de fleurs.
Obliger, être utile, est notre Loi première :
Je romps le frein sacré qui nous force à nous taire :
Dans ses épanchements prévenir l'affligé,
Vouloir que de ses maux le poids soit partagé,
Qu'au fond de notre cœur son chagrin se dépose,
Sont les premiers devoirs que le Ciel nous impose.
Parlez à l'inconnu, tandis qu'à nos Autels
Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge se prosterne.

Je m'enchaîne au silence. Qu'on n'oublie pas que le silence est le premier des Statuts de la Trappe.

Je romps le frein sacré. Il n'y a que le P. Abbé qui puisse donner la permission de parler.



S C E N E III.

C O M M I N G E *seul.*

U N étranger.. le voir.. quelle vue importune!
 Hélas! si comme moi courbé sous l'infortune,
 Ce mortel.. En est-il, dans ce triste Univers,
 Qui ne se plaigne point, & qui n'ait ses revers?
 Si, du sort ennemi victime gémissante,
 Il attend qu'une main tendre & compatissante
 Répande dans son sein ces touchantes douceurs
 Dont la pitié soulage & charme les douleurs..
 De semblables secours dépendent-ils d'Arfène?
 Malheureux!. est-ce à moi d'adoucir votre peine?.

S C E N E IV.

C O M M I N G E , L E C H E V A L I E R D' O R S I G N I .

Pendant que Comminge récite les derniers vers, il sort de l'aile droite du Cloître un étranger, conduit par un Religieux, qui, selon l'usage de la Trappe, lui fait des signes pour lui montrer Comminge; ce Religieux le laisse au haut de l'escalier, après s'être prosterné devant lui. Comminge ne voit pas d'Orsigni qui descend, porte ses regards par-tout, s'arrête de temps en temps sur les degrés, & paraît saisi d'une espece de terreur.

D'ORSIGNI, toujours sur les degrés, & s'arrêtant par intervalle en considérant ce souterrain.

J E demeure interdit, accablé, confondu..
 Que la Religion surpasse la vertu!
 Pour les profanes yeux, Ciel! quel tableau terrible!
 L'homme ici se détruit, & tente l'impossible;
 Quels objets!

Il lit tout haut les derniers mots d'une des Inscriptions.

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ..
 Effrayante leçon! dans ce lieu redouté,

H ij

Impérieux effet d'un prodige suprême,
La nature s'élève au-dessus d'elle-même!

Il descend à ce dernier vers, s'avance sur le Théâtre; Comminge l'apercevant, court pour se prosterner devant lui; d'Orsigni l'en empêche avec vivacité, & lui-même s'incline.

Que faites-vous, mon Pere? Arrêtez : c'est à nous
De nous humilier, de tomber devant vous!
O nouvel héroïsme! ô sublime spectacle..
Non, l'humaine vertu ne fait point ce miracle.
La céleste sagesse habite ces tombeaux;
Puisse-je lui devoir des sentiments nouveaux!
Esclave, vainement échappé de sa chaîne,
Le besoin d'un appui dans ce séjour m'amène;
Depuis près de deux ans, dans un Château voisin
Renfermant, loin du monde, un malheureux destin,
Là, j'espérois du temps & de la solitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triste inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raison vainqueur,
Du trait qui m'a percé guérir enfin mon cœur;
Plus déchiré, je viens parmi des ames pures,
Chercher quelque remède à mes vives blessures,
Contre les sens trompeurs, & leur sédition,
Implorer le secours de la Religion.

COMMINGE, à ce dernier vers, ayant observé d'Orsigni avec une attention qui croît toujours, dit à part:

C'est lui.. c'est d'Orsigni.. De cet époux perfide
Le Frere vertueux..

S'adressant à lui avec transport.

Que fait Adélaïde?..

Vit-elle?. Songe-t-elle?. *à part.* Où m'égare-je?. Cieux!.

D'ORSIGNI, à son tour examinant Comminge, dit vivement:

Vous connaissez.. Ses traits.. le Comte!.

COMMINGE troublé.

Dans ces lieux

Que faites-vous, mon Pere? Il n'y a que le P. Abbé que les Religieux appellent Pere. Ils se nomment tous Freres : mais la bienfaisance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de Pere.

On dépouille l'orgueil de la faiblesse humaine,
Ces noms.. vous ne voyez que l'humble Frere Arsene,
Le dernier des mortels.. & le plus malheureux.

D' O R S I G N I, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux..
J'ai peine à revenir de ma surprise extrême..
Ici.. sous cet habit.. lui.. Comminge!

C O M M I N G E.

Lui-même;

Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,
Venant vivre & mourir dans cet obscur séjour,
Eût voulu se cacher à la nature entière;
Lui, qui dans les remords, les larmes, la priere,
Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu;
Lui, qui, dans cet instant, parjure envers son Dieu..
Hâtez-vous, s'il se peut, d'ajouter à mes crimes;
Réveillez, attifez des feux illégitimes;
Enfin.. d'Adélaïde osez m'entretenir..
Ah! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir.
Non.. ne m'en parlez point: je ne veux rien entendre;
Dites-moi.. seulement.. ne pourriez-vous m'apprendre
Si ses jours plus sereins coulent dans le bonheur?
Ses attraits.. *à part*, où m'engage une honteuse ardeur?

D' O R S I G N I, *rapidement.*

Ses attraits ont, hélas! conservé leur empire:
Vous avez un rival.

C O M M I N G E.

Que venez-vous de dire?

Ah! c'est là cette main dont le fatal secours
M'a laissé les tourments attachés à mes jours;
Nommez-moi le cruel.

D' O R S I G N I.

Vous allez le connaître;
Vous lui rendrez justice, & le plaindrez peut-être.
L'espoir avec l'amour, de concert m'aveugloit;
Je touchois à l'Autel où l'hymen m'appelloit;
Quand d'avares parents les mains me repoussèrent,
Que, prêts à se former, mes liens se brisèrent;
En ces moments, mon frere au comble de ses vœux,
Peu fait pour posséder un bien si précieux,

Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde :
 Je la vois ; sa beauté , son air noble & timide ,
 Sa tristesse touchante & sa douce langueur ,
 Tout présente à mes yeux un objet enchanteur .
 Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée ,
 A recevoir ses traits étoit trop préparée .
 Sans vouloir m'éclairer sur des troubles nouveaux ,
 Je cédois au plaisir de parler de mes maux ;
 Adélaïde apprend & plaint ma destinée ;
 Sur ce récit sans cesse elle étoit ramenée .
 Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux ,
 L'avoient , sourds à ses cris , lié par d'autres nœuds :
 „ A d'autres nœuds soumise ! elle est donc bien à plaindre ,
 „ S'écrie Adélaïde ; eh ! qu'il est dur de feindre ,
 „ De cacher ses combats , son infidélité !
 „ Quel horrible tourment que la nécessité
 „ D'aller porter un cœur , dont un autre a l'hommage ,
 „ Dans les bras d'un époux , que sans doute on outrage ! .
 A ces mots , quelques pleurs qu'elle cachoit en vain ,
 Pour l'embellir encor s'échappoient dans son sein ;
 Enfin , je m'apperçois qu'une flamme adultère
 Me brûle .. que j'aimois la femme de mon frere .
 A moi-même en horreur , mes remords m'étoient chers ;
 La fureur vous amène ; on vous met dans les fers :
 Adélaïde alors , les yeux noyés de larmes ,
 Et dans tout l'appareil du pouvoir de ses charmes ,
 Embrasse mes genoux : “ A vous seul j'ai recours ;
 „ Du malheureux Comminge allez sauver les jours ;
 „ Je vous estime assez , pour vous montrer mon âme ,
 „ Sachez quel sentiment .. c'est l'amour qui l'enflâme ;
 „ Je ne vous cache point mon crime , mes malheurs , „
 Poursuit-elle , au milieu des sanglots & des pleurs :
 „ Mais ma funeste erreur ne m'a point aveuglée ,
 „ Et .. c'est à la vertu que je l'ai révélée ;
 „ Qu'il soit libre , m'oublie .. & me laisse gémir .
 „ Mon devoir vous répond que je saurai mourir . „
 Aussi-tôt j'interromps : “ Vous serez obéie ,
 „ Madame .. d'un rival je cours sauver la vie . „
 Je fais taire des sens la lâche trahison ;
 J'écoute l'honneur seul ; j'ouvre votre prison :
 Vous en sortez , conduit par d'Orsigni lui-même .
 Quel plaisir je goûtois à cet effort suprême !

Que la vertu nous touche , & qu'elle a de douceurs !
 Je reviens. " J'ai fermé la source de vos pleurs ,
 „ Madame , il est sauvé ; pour toute récompense ,
 „ C'est moi qui vous demande un éternel silence.
 „ J'ai pu vous offenser : mais un pur sentiment
 „ M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment. „
 De ce feu criminel mon ame étoit remplie ;
 Je retombois toujours ; ma raison affaiblie
 Me livroit à regret de pénibles combats
 Qui lassoient mon courage , & ne me domptotent pas ;
 Cependant j'ai su fuir ; hélas ! fuite inutile !
 Mon amour me suivoit dans mon nouvel asyle.
 Il faut en triompher , & c'est de mon rival
 Que j'attends le succès d'un combat inégal.
 Que la Religion , de mes sens souveraine ,
 Me console par lui , m'éclaire & me soutienne.

C O M M I N G E.

Généreux d'Orsigni. . Que m'avez-vous appris ?
 Ah ! de tant de vertu vous me voyez surpris.
 C'est moi , dont vous devez appuyer la faiblesse ;
 C'est à moi d'immoler. . ma coupable tendresse.
 Oui , la Religion nous prête des secours.
 Mais à la voix du Ciel je résiste toujours ;
 Mon bras paraît s'armer contre le bras suprême ;
 Je le fais , je l'offense , & trahis Dieu lui-même ,
 Lorsque dans ce moment , d'Adélaïde enfin. .
 Je n'en parlerai plus. Tout me perce le sein ;
 Tout blesse un cœur sensible , & fait saigner sa plaie !
 Il est dans ce séjour un mortel qui s'essaie
 A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux ;
 Peut-être , comme nous , c'est quelque malheureux
 Qui , d'un fatal penchant victime infortunée ,
 Vient cacher en ces murs sa triste destinée !
 Je ne fais. . ses soupirs. . ses longs gémissements
 Excitent ma pitié , redoublent mes tourments ;
 Il semble me chercher , & fuit pourtant ma vue !
 Mon ame en sa faveur n'est pas moins prévenue.
 Je voudrois m'éclairer sur ce sombre chagrin :
 Mais un desir pressant me sollicite en vain :
 Un silence éternel doit nous fermer la bouche ,
 Et jamais. .

Un Mortel qui s'essaie, Le Noviciat.

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI,
LE FRERE EUTHIME.

Ce dernier, sur la fin de la Scene précédente, descend de l'escalier au côté gauche; il semble marcher avec peine; il aperçoit Comminge, leve ses deux mains vers le ciel, les laisse retomber en les joignant; en met ensuite une contre son cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à descendre & fait quelques pas sur la Scene. On ne peut voir le visage de ce Religieux, sa tête étant ensevelie dans son habillement.

COMMINGE l'apercevant.

LE voici. Que son aspect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! percé de nouveaux coups?
Euthime traine ses pas vers la fosse destinée à Comminge.

D'ORSIGNI, jettant les yeux sur lui.
Où va-t-il?

COMMINGE.
Vers ma fosse.

D'ORSIGNI.
O Ciel! que dites-vous?
C'est..

COMMINGE, en montrant sa fosse.
Oui, voilà le terme où les malheurs finissent,
Où des songes trop vains, hélas! s'évanouissent;
C'est là, qu'en peu de jours, peut-être en cet instant..
(La vie est pour Comminge un fardeau si pesant!)
Je vais ensevelir vingt-fix ans de miseres..

Euthime considere la fosse de Comminge avec une attention qui semble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette fosse, & les rejoignant ensuite, tourne ses regards vers Comminge.

Ainsi la Loi l'ordonne à tous nos Solitaires;
D'une main courageuse ils doivent se former
Cet asyle.. *Avec attendrissement.*
Où le cœur ne pourra plus aimer!

Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime,

*Il montre la fosse d'Euthime, qui est au côté droit ;
au-devant du Théâtre.*

De cet infortuné..

*Comminge l'observe toujours, il le voit prenant
la pioche sur les bords de la fosse.*

Quel sentiment l'anime ?

Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux ?

D' O R S I G N I, *le regardant aussi.*

Il ressent votre peine ! il partage vos maux !

C O M M I N G E.

Cet instrument de mort..

*Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument,
autant de fois il lui est échappé des mains.*

A ses efforts échappé !

E U T H I M E, *l'a laissé enfin tomber en poussant
un profond gémissement.*

Ah !

C O M M I N G E.

Quel gémissement !

D' O R S I G N I, *avec transport.*

Que cet accent me frappe !.

Ne pourriez-vous savoir ?

C O M M I N G E.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient !.

*Comminge va au-devant de lui : mais Euthime après s'être
tourné du côté de Comminge, jette un long soupir, & se
retire. Comminge lui dit avec douleur :*

Vous me quittez !.

Ciel ! je trahis mes vœux.. le silence..

A d'Orsigni, qui veut suivre Euthime.

Restez.

*Euthime monte lentement par le même escalier ; lorsqu'il est
près de l'aile en face de cet escalier, il se retourne encore
pour regarder Comminge, leve les mains au ciel, & sort.*



SCENE VI.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

COMMINGE, *arrétant toujours d'Orsigni
qui veut suivre Eutime.*

NON.. ne le suivez point ; nos Loix nous le défendent ,
Et.. *Il revient au-devant du Théâtre.*

Que mes derniers pleurs devant vous se répandent.
Toujours plus attendri pour cet infortuné ,
A pénétrer son sort , toujours plus entraîné ,
Un mouvement confus m'inquiete.. m'agite ;
Le malheur qui me suit , & s'accroît , & s'irrite.
D'Orsigni.. laissez-moi.. puis-je vous secourir ?
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D'ORSIGNI.

Connaissez d'Orsigni : c'est peu qu'il se combatte ,
Qu'il s'obstine à soumettre un penchant qui le flatte ;
A de plus grands efforts je saurai m'affervir :
Malgré vous .. malgré moi , je saurai vous servir ;
Je dompte ma faiblesse , & l'honneur seul me guide..
Par un fidele Ecrit , je veux qu'Adélaïde
Sache..

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D'ORSIGNI, *aussi vivement.*

Que vous l'aimez..

COMMINGE.

O Dieu !

Qu'avez-vous dit ? qui ? moi ? j'entretiendrois ce feu !
Et vous l'exciteriez , quand vous devez l'éteindre !
Est-ce vous , d'Orsigni , que ma vertu doit craindre ?
Et j'ose encor l'entendre , & ne le quitte pas !
Ote-moi de ses yeux , Dieu , viens guider mes pas.

Il fait quelques pas pour se retirer de la Scene.

D'ORSIGNI.

Eh ! le trahiriez-vous , lorsqu'au près d'une mere..

C O M M I N G E, *revenant, & avec transport.*

Elle vous est connue ! Elle voit la lumière !

D' O R S I G N I.

Elle n'a point encor dans la tombe suivi
Votre pere..

C O M M I N G E.

Ta main, ô Ciel ! me l'a ravi..

D' O R S I G N I.

Dépouillé de sa haine & d'un courroux sévere ;
Le repentir tardif a fermé sa carrière :
Ce Pere , alors sensible , ignorant votre sort ,
En regrettant un fils , s'accusoit de sa mort ;
De votre mere enfin qui gémit dans les larmes ,
La seule Adélaïde adoucit les allarmes.

C O M M I N G E.

Ma mere.. Adélaïde..

D' O R S I G N I.

Unissent leurs douleurs.

Qui peut vous retenir ? Allez sécher leurs pleurs :

C'est à moi de chérir ce séjour de tristesse ;

Sans doute Adélaïde écoutant la tendresse..

C O M M I N G E.

Vous voulez m'égarer , appesantir mes fers !

D' O R S I G N I.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers ,
Cet objet d'une flamme à tous les deux si chere ,
A vu rompre ses nœuds ; que la mort de mon frere..

C O M M I N G E, *avec transport.*

Adélaïde..

D' O R S I G N I.

Est libre.

C O M M I N G E, *avec désespoir.*

Et je suis enchaîné !

Après une longue pause.

Grand Dieu ! suis-je à tes yeux assez infortuné ?

Je pourrois à ses pieds lui dire que je l'aime ;

Qu'elle est de mes destins la maîtresse suprême ;

Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur ;

Que jamais mon amour ne sortit de mon cœur !

24 LE COMTE DE COMMINGE,

A d'Orsigni avec fureur.

Retirez-vous, cruel; fuyez de ma présence;
Que ne me laissiez-vous mon heureuse ignorance?
Vous venez redoubler mon supplice infernal;
De semblables bienfaits sont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi! ces liens sacrés..

COMMINGE, *toujours avec fureur.*

Ma chaîne est éternelle!

Chaque instant la resserre & la rend plus cruelle;
Contraint dans mon tourment, à cacher mes douleurs,
A repousser ma plainte, à dévorer mes pleurs,
Ne pouvant espérer que la fin d'une vie
De crimes, de remords trop long-temps poursuivie,
Et plus coupable encore à mon dernier soupir:
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir!
Dans ce gouffre effrayant tout mon esprit s'abyme!
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe la victime!

A d'Orsigni.

Barbare!. Quelle mort va déchirer mon sein!
Depuis quatre ans entiers combattant mon destin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug insupportable,
Où l'amour.. où l'espoir.. où l'espoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur consumé de regrets;
Enfin, depuis un an, la colere céleste
M'a fait ferrer ces nœuds.. ces nœuds que je déteste;
Et quand je succombois sous ce pesant fardeau,
Mes pas sont retenus aux portes du tombeau..
Et j'y vais retomber plus malheureux encore!
Elle est libre, elle m'aime.. ô Ciel!. & je l'adore.
Oui, tous mes sens sont pleins de ce fatal amour:
Je le dis à la nuit, je le redis au jour;
Oui, ce feu me dévore, il embrase mon âme;
En vain l'honneur, le Ciel s'opposent à ma flamme:
Les Loix, l'honneur, le Ciel, rien ne peut m'arrêter;
Je me livre aux transports, qui viennent m'agiter;
Je me livre à l'amour, qui m'a brûlé sans cesse;
Toutes les passions échauffent mon ivresse..
Ah! que votre pitié pardonne au désespoir;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir..

Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orsigni décide
Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.

D'ORSIGNI, *en se retirant.*

Que je le plains, hélas !

SCENE VII.

COMMINGE *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur..
Je ne me connais plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre;
Ce n'est pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *seul, descend dans une situation qui annonce sa douleur; il s'avance sur la Scène, reste quelque temps dans un profond accablement, & dit :*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi ?
 Sais-je ce que je veux ? Sais-je ce que je doi ?
 En ces murs d'Orsigni revient & va m'entendre :
 Eh ! quel est mon espoir ? Et que dois-je prétendre ?
 Rejeter mes liens ! rompre des fers sacrés !
 Violent des serments à l'Autel consacrés !
 Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
 Ce serment solennel d'une tendresse pure,
 N'ont-ils pas précédé ces serments odieux ?
 L'homme est-il un esclave enchaîné par les Cieux ?
 Pour sa faiblesse est-il quelque joug volontaire ?
 Des humains malheureux le bienfaiteur, le pere,
 Ce Dieu qui nous créa, que nous devons chérir,
 Comme un sombre tyran verroit avec plaisir
 Le trait de la douleur déchirer son image,
 Une éternelle mort détruire son ouvrage !
 Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur,
 Et mes tourments feroient sa gloire & sa grandeur !
 Ce seroit le servir, lui rendre un digne hommage,
 Que d'épuiser mes jours dans un long esclavage !
 Non. Je reprends mes droits : l'aveugle humanité
 Ne doit former de vœux que pour la liberté ;
 N'avons-nous pas assez d'entraves & de chaînes ?
 Est-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines ?
 Lié par des serments... ils sont tous oubliés :
 J'adore Adélaïde, & je vole à ses pieds ;
 Qu'un moment je la voie, & tous mes maux s'effacent,
 Ses charmes, si puissants, dans mon cœur se retracent ;

Si le Ciel s'offensoit du retour de mes feux,
Il sauroit les éteindre, & triompheroit d'eux...
Poursuis, lâche Comminge : outrage un Dieu suprême ;
A l'audace , au parjure ajoute le blasphème.
Apostat sacrilège , où vient de t'emporter
Un amour insensé , que tu ne peux dompter ;
Tu parles de briser les nœuds qui t'asservissent !
Tes sens à la bassesse , au crime t'enhardissent !
Si ce phantôme vain , qui fascine les yeux ,
Qui n'a de la vertu que l'éclat spécieux ,
Si l'honneur t'arrachoit ta promesse frivole ,
Réponds , oserois-tu manquer à ta parole ?
Et la Religion , tous les Peuples des Cieux ,
Un Dieu même aux Autels , un Dieu reçut tes vœux ,
Et tu les trahirois !. Ce Dieu prêt à t'absoudre ,
S'il ne peut te toucher , ne crains-tu pas sa foudre ?
Sur ta tête coupable entend-tu ces éclats ?
Vois sortir , vois monter des gouffres du trépas.
Ces spectres ténébreux .. Toutes ces pâles Ombres
Me lancent .. Quels regards & menaçants & sombres !
Du fond de ce sépulchre , une lugubre voix ..
Il s'ouvre .. Quel objet ! C'est Rancé que je vois !
Lui .. qui vient me couvrir du feu de sa colere !
Il s'élève .. arrêtez , arrêtez , ô mon Pere !
Il parle !. " Malheureux , où vas-tu t'égarer ?
" D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer ?
" Tu veux rompre ces nœuds qu'il a ferrés lui-même !
" Penses-tu détourner le mortel anathème ?
" A ton oreille en vain ton arrêt retentit !
" Le Ciel t'a rejeté ; tremble ; l'enfer rugit :
" Il demande sa proie , & déjà la dévore.
Que faut-il ? Repousser l'image que j'adore !
Arracher de mon cœur un penchant immortel !
Oublier un objet .. qui vient avec le Ciel
Partager mon hommage , & disputer mon ame !
Que dis-je ? Adélaïde .. elle seule m'enflame ;
Tu tonnes , Dieu jaloux ! eh bien : j'obéirai ..
A tes Loix asservi , j'oublierai .. je mourrai ..



SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la dernière Scene, on voit d'Orsigni descendre de l'escalier au côté droit avec une Lettre à la main; il leve quelquefois les yeux au ciel, les laisse retomber sur cet Ecrit, annonce la plus profonde douleur, & vient sur la Scene.

COMMINGE, *apercevant d'Orsigni, fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orsigni. . Mais d'où vient ce trouble. . ces allarmes. .

D'Orsigni a toujours les yeux attachés sur la Lettre, & avance sur le Théâtre.

Ses yeux sur un Ecrit. . qu'il trempe de ses larmes!

Avec transport.

Ah! parlez, d'Orsigni. . Tous mes sens déchirés. .

Parlez. . Adélaïde. . à ce nom vous pleurez!

D'ORSIGNI, *le regardant avec attendrissement.*
A part.

Comminge. . Ah! malheureux!. le Ciel. . fuyons sa vue.

COMMINGE, *avec transport.*

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue. .

Vous ne répondez point!. je vous entends gémir!

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge, qu'à mourir. .

A part.

Mais quel est mon dessein? Mon amitié fidelle

Doit plutôt lui cacher cette affreuse nouvelle.

Avec trouble.

Laisse-moi dans les pleurs; ces chagrins. . sont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguisements redoublent mon effroi.

Tout ce que j'aime. . ô Dieu! donnez-moi cette Lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre. .

Je t'épargne des maux. .

COM-

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORSIGNI.

C'est à moi de souffrir.

COMMINGE.

C'est à moi d'expirer.

D'ORSIGNI, à part.

Qu'ai-je fait ? Et j'irois.. je ne puis m'y résoudre ;
Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre!..

A Comminge.

N'abaisse plus les yeux sur ce triste Univers :
Tu n'y verrois, hélas ! que d'effrayants revers..

Faisant quelques pas pour se retirer.

Adieu, Comminge.. adieu.

COMMINGE, furieux de douleur,
& s'opposant à la sortie de d'Orsigni.

Non, cruel, non, barbare..

Je lirai cet Ecrit..

D'ORSIGNI, s'arrêtant.

Le désespoir l'égare !

Si tu m'aimes, permets..

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur !

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

*D'Orsigni veut se retirer. Comminge
embrasse ses genoux.*

Donne-moi.. me quitter !. A tes pieds je me jette.

D'ORSIGNI, le relevant avec vivacité
& l'embrassant.

Tu vois trop ma douleur.. elle n'est point muette.

Avec une douleur animée.

Que me demandes-tu ?

COMMINGE, avec impétuosité.

La fin de mes malheurs,

Le trépas, cette Lettre.

LE COMTE DE COMMINGE,

D'ORSIGNI *la lui donnant avec
la même vivacité.*

Eh bien ! prends, lis, & meurs.

COMMINGE *lit.*

Grace à notre recherche, à la fin moins stérile,
Nous avons découvert votre nouvel asyle.

Hélas ! puissiez-vous y goûter,
Vainqueur des passions, un destin plus tranquille !
Quels coups nous allons vous porter !

Depuis un an, sachez que du fort pourfuivie..
Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit..
De son amant l'ame toujours remplit..

Victime du chagrin qui la persécutoit..

Adélaïde.. a terminé.. sa vie..

*Comminge tombe évanoui sur une des sépultures des Religieux :
on se rappellera qu'elles sont un peu élevées de terre.*

D'ORSIGNI, *voulant le relever.*

Comminge !. ô mon ami !. comment le soulager ?
Dans ce séjour..

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ, *descendu de l'escalier
au côté droit, & arrivé sur la Scène.*

Sachons pourquoi cet étranger..

D'ORSIGNI, *soutenant Comminge,
& appercevant le P. Abbé.*

Ah ! mon Pere ! accourez .. daignez .. Comminge expire..
Cette Lettre..

Elle est à terre, aux pieds de Comminge.

L'amour.. que puis-je, hélas ! vous dire ?

COMMINGE, *se relevant en quelque sorte
du sein de la mort, voyant le P. Abbé, s'écrie :*

Elle est morte, mon Pere ! & il retombe.

LE P. ABBÉ *allant l'embrasser, & le soutenir.*

Ecoutez un ami,

Qui de votre infortune avec vous a gémi;
La pitié console, & n'est que la nature
Ardente à secourir, plus sensible, plus pure;
Contre l'adversité je viens vous appuyer;
De vos pleurs attendri, je viens les essuyer.

D'ORSIGNI, *au-devant du Théâtre.*

Quoi! la Religion est si compatissante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante!
On la redoute ailleurs, prompte à nous allarmer..
Ah! mortels, c'est ici qu'on apprend à l'aimer.

LE P. ABBÉ.

Des humaines erreurs que la suite est cruelle!

A Comminge, qu'il tient embrassé.

Ne vous refusez pas à mes soins, à mon zele;
Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE *se relevant un peu.*

Je l'ai perdue! Enfer, as-tu d'autre tourment?

Et il retombe encore.

LE P. ABBÉ, *à d'Orsigni.*

Permettez qu'en secret un moment..

D'Orsigni veut se retirer.

COMMINGE, *se relevant avec fureur.*

Qu'il demeure;

Mon Pere, qu'à ses yeux je gémissé, je meure;
Tous mes crimes encor ne lui sont pas connus:
Il m'avoit supposé quelque ombre de vertus;
Il pourroit m'estimer: de son erreur extrême
Qu'il soit désabusé.. que d'Orsigni.. vous-même..
Que l'Enfer, que le Ciel, que l'Univers entier
Apprennent des forfaits, qu'on ne peut expier;
Qu'une ame sans remords devant vous se déploie:
Oui, dans ce même instant, où le Ciel me foudroie,
Je formois le projet.. tous mes liens rompus..
J'allois porter mon cœur aux pieds.. elle n'est plus!
Et ce Dieu m'en punit.

D'Orsigni sort.

Vous me quittez?.

Au P. Abbé. Mon Pere,

Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupière?

SCENE IV.

COMMINGE, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ.

C'EST à mes seuls regards que vous devez offrir
Les blessures d'un cœur.

COMMINGE, *toujours sur cette sépulture, & avec une espèce de fureur.*

Que rien ne peut guérir.
Mon Pere, c'en est fait. Qu'il me réduise en poudre,
Ce Dieu, qui s'est vengé : j'attends ici sa foudre.

Il embrasse la terre avec transport.

LE P. ABBÉ.

Ah ! malheureux Arsene ! ah ! mon fils, connaissez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offensez :
Sans doute, contre vous s'armant de son tonnerre,
Il peut de sa justice épouvanter la terre,
Exposer à nos yeux dans votre châtement,
Du céleste courroux l'éternel monument ;
Il peut vous accabler de sa grandeur terrible :
Mais ce Dieu.. C'est un Pere indulgent & sensible ;
Et vous en abusez, enfant dénaturé !

COMMINGE, *dans la même situation.*

Mon Pere !. Ah ! loin de moi, ce Dieu s'est retiré ;
Il m'ôte Adélaïde.

Il dit ces mots en pleurant.

LE P. ABBÉ.

Et vous osez, mon Frere,
Elever jusqu'à lui votre voix téméraire !
Dans vos impiétés vous accusez le Ciel !
Rendez grace plutôt à son bras paternel ;
Que dis-je ? Vous pleurez l'objet qu'il vous enleve ;
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive ?
Qui l'immole ? homme aveugle, ouvre les yeux : c'est toi,
C'est toi, qui trahissant ta promesse, ta foi,
Transfuge des Autels, pour marcher vers l'abyme,
Courois te rendre au monde, à la fange du crime ;

Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immenfité,
 Les profondeurs du temps & de l'éternité,
 Il a lu dans ton cœur, dans ses plis infideles,
 En a développé les trames criminelles;
 Il t'a vu prêt enfin à rompre tes serments:
 Il te ravit l'auteur de tes égarements;
 Sa clémence lassée à l'homme t'abandonne.
 S'il t'échappe des pleurs, que le Ciel te pardonne,
 Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet..
 Par la voix du devoir je vous parle à regret;
 Donnez-moi votre bras..

*Il relève Comminge, qui fait des efforts, & s'appuie
 sur le bras du P. Abbé.*

C O M M I N G E.

Qu'exigez-vous, mon Pere?

J'allois sur cette tombe achever ma misère;
 Pourquoi me rappeler à ce jour que je suis?
 Nommez-moi criminel: je fais que je le suis;
 Mais cet objet, mon Pere.. il n'étoit point coupable;
 J'ai fait tous ses malheurs: le Ciel inexorable
 Auroit dû sur moi seul appesantir ses coups,
 Et sur Adélaïde il les réunit tous!

L E P. A B B É.

Respectez ses décrets; adorez ses vengeances,
 Et souffrez.

C O M M I N G E.

Il a mis le comble à mes souffrances.
 Je ne le cache point: irois-je vous tromper?
 Son bras du coup mortel est venu me frapper.
 Je crains peu le trépas: je le vois d'un œil ferme,
 Comme de mes malheurs le remède & le terme.
 Mais ce que je redoute, est un Dieu courroucé.
 Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé;
 Je frémis de le dire, Adélaïde est morte,
 Et sur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte;
 Voilà le seul objet qui me suit au tombeau.
 A la pâle clarté de ce triste flambeau,
 C'est elle que je vois, plus séduisante encore;
 Aux Autels prosterné, c'est elle que j'adore:
 D'autant plus accablé de ma funeste erreur,
 Que même le remords n'entre plus dans mon cœur.

I iij

L E P. A B B É.

Qu'un espoir courageux vous flatte & vous anime;
 Criez à votre Dieu du profond de l'abyme:
 D'un honteux esclavage il brisera les fers.
 Le Créateur des cieux, le Souverain des mers,
 Qui fait taire d'un mot les bruyantes tempêtes,
 Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,
 Saura rendre le calme à vos sens agités:
 Mais le zele constant obtient seul ses bontés.
 Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante
 Ces sublimes élans, cette flamme agissante,
 Qui nous porte à l'amour de la Divinité?
 Qu'en toute son horreur à vos yeux présenté
 Le trépas vous inspire un effroi salutaire;
 Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire;
 Plus docile à nos Loix, achevez de creuser
 Cette fosse, où l'argile ira se déposer.
 Tremblez que cet esprit, qui survit à nous-même,
 Dans ses destins nouveaux n'emporte l'anathème;
 Frémissez: contemplez l'arbitre souverain,
 Sur cette fosse assis, la balance à la main;
 Le Pere a disparu: vous voyez votre Juge;
 Il prononce.. Où sera, mortel, votre refuge?

En lui montrant sa fosse.

C'est donc là que penché sous le glaive d'un Dieu,
 C'est là que vous devez ensevelir ce feu,
 Qu'il faut que votre cœur se soumette, se brise,
 Sur vos devoirs cruels, que la mort vous instruisse..
 Avec ce maître affreux je vous laisse..

Il fait quelques pas pour se retirer.

C O M M I N G E, l'arrêtant, & vivement.

Un moment,

Mon Pere.. cet Euthime irrite mon tourment;
 Tantôt je l'ai revu.. je résiste avec peine
 Au desir de savoir quel sujet le ramene,
 Ici.. sur mes pas même.. il semble partager
 Mes chagrins, mes travaux.. il veut les soulager;
 Sur ma fosse il levoit une main défaillante,
 Et sa main retomboit toujours plus languissante;

Qui fait taire d'un mot. Imperavit ventis & mari, & facta est tranquillitas magna

Lui serois-je connu? . pourquoi ces pleurs? . sachez
 Dans quelle sombre nuit ses destins sont cachés.
 De moi-même étonné . . quel sentiment me guide?
 Qui peut m'intéresser après Adélaïde?

L E P. A B B É.

Eh quoi ! toujours ce nom ? je remplirai vos vœux ;
 Je vais enfin lever ce voile ténébreux ;
 Euthime m'apprendra quelle raison puissante
 Rappelle à vos côtés sa douleur gémissante ;
 Je vous en instruirai. Son état est touchant !
 Au matin de ses jours il penche à son couchant !
 On craint que le poison de la mélancolie
 N'ait bientôt consumé le reste de sa vie.

C O M M I N G E, *avec emportement.*

Ah ! ce revers manquoit à mon malheureux sort !

L E P. A B B É.

Dans ces tombeaux, mon Frere, étudiez la mort ;
 Je vous l'ai dit : Cherchez son horreur ténébreuse . .
 C'est l'école de l'homme.

Il fait encore quelques pas pour sortir.

C O M M I N G E *allant à lui.*

Ame si généreuse,
 Où regne la nature avec la pitié,
 Où Dieu se fait sentir dans toute sa bonté,
 Puisqu'il n'est point permis d'entretenir l'idée . .
 D'un si cher souvenir mon ame est possédée !
 Que du moins (je n'implore, hélas ! que la pitié)
 Mes pleurs puissent couler au sein de l'amitié !
 Faut-il que tout entier le sentiment s'immole ?
 Et le Ciel défend-t-il qu'un ami me console ?
 Mon Pere . . d'Orsigni soulageoit ma douleur . .
 Qu'il revienne . .

L E P. A B B É *le serrant contre son sein.*

Est-ce à vous à douter de mon cœur ?
 Me suis-je à votre égard montré dur, inflexible ?
 Et pour être Chrétien, doit-on être insensible ?
 Ne connaissez-vous point, exempt de passion,
 Le véritable esprit de la Religion ?
 Le tendre sentiment compose son essence ;
 Le tendre sentiment établit sa puissance ;

Si Dieu n'eût point aimé, suivrions-nous sa Loi ?
C'est l'amour qui soumet la raison à la Foi..
Vous verrez votre ami.

Comminge se prosterne devant le P. Abbé.

SCENE V.

COMMINGE *seul, & revenant au-devant du Théâtre.*

QUE mes maux sont horribles !
Eh ! qu'il est de tourments pour les âmes sensibles !
Combien de fois on meurt avant que d'expirer !
Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer !
Cet Euthime.. Ah ! Comminge, écarte les allarmes ;
Dans tes yeux presque éteints est-il encor des larmes ?
Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
Ton cœur au sentiment pourroit-il se r'ouvrir ?
J'ai tout perdu !.. C'est moi que le tombeau dévore !
C'est moi.. qui ne suis plus ! ô mon Dieu que j'implore,
Tu veux.. que je l'oublie ! ô comble de douleurs !
Tu prétends lui ravir jusqu'à mes derniers pleurs !
Et ce suprême effort.. n'est point en ma puissance.
Pardonne, Dieu vengeur, je sais que je t'offense ;
Je voudrois.. t'obéir..

Il court au tombeau de Rancé, l'embrasse avec vivacité, & y répand des larmes.

Ah ! donne-moi ton cœur,
Toi, qui des passions pus te rendre vainqueur,
Rancé.. tu fus aimer ; tu connus la tendresse ;
Tu sauras.. comme il faut surmonter sa faiblesse.
Ta vertu, que le Ciel prit soin de soutenir,
De l'objet le plus cher dompta le souvenir ;
Du pied de son cercueil, sur sa cendre fumante,
Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante :
Je n'ai point ton courage.. Ah ! viens à mon secours ;
Viens, subjugué un tyran.. qui l'emporte toujours.
Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes ;
D'Adélaïde en moi combats, détruits les charmes ;

L'ai-je pu dire, hélas!.. je retombe à ce nom;
 Prête-moi.. tout l'appui de la Religion.
 Mes larmes vainement inonderoient ta tombe!
 Aimas-tu comme moi?. Sous mes maux je succombe.

*Il est penché sur le tombeau, aux pieds de la Croix,
 & dans un profond accablement.*

SCENE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

Euthime descend de l'escalier au côté droit; c'est de ce même côté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées sur le tombeau; il est donc assez naturel qu'il ne voie pas Euthime, qui n'apperçoit point aussi Comminge. Euthime se traîne jusqu'à sa fosse; on se souviendra qu'elle est sur le devant du Théâtre, à droite; ce Religieux, qui a toujours la tête enfoncée dans son habillement, examine long-temps son dernier asyle; il gémit, il y tend les deux mains, qu'il leve ensuite au ciel; il quitte ce lieu de la Scene, fait quelques pas pour se retirer, apperçoit Comminge, paraît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin; Comminge qui ne l'a pas vu, se leve, & passe au côté gauche du Théâtre, près de sa fosse; Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échapper des pleurs sur le tombeau: il y demeure dans la même situation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE se levant, comme on vient de le dire, & allant vers sa fosse.

ALLONS nous acquitter d'un barbare devoir.
 Qu'ai-je dit? Le trépas n'est-il point mon espoir?

Il prend la pioche.

Terre, mon seul asyle, à ton sein qui m'appelle,
 Puis-je rendre assez tôt ma substance mortelle?
 Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,
 Pourroit-il assez tôt être au néant livré?

38 LE COMTE DE COMMINGE,

Il enfonce la pioche, creuse la terre, & trouve de la résistance. Pendant ce temps Euthime donne des baisers au tombeau; on dirait qu'il veut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.

Tu m'opposes, ô terre, un rocher inflexible!
Ouvre-toi sous mes coups... à mes pleurs fois sensible..

En pleurant.

De tes flancs amollis... je ne veux qu'un tombeau.

Il arrache des pierres, qu'il jette sur le bord de la fosse; il s'arrête appuyé sur la pioche, & continue.

Epruvé, chaque jour, par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretter une vie importune?

Hélas! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
Les maux les plus cruels, les supplices du cœur:
L'existence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuse encore la terre, laisse la pioche, prend entre ses mains un crâne, le considère avec une attention ténébreuse.

De cet être animé par un rayon céleste,
De l'homme malheureux voilà donc ce qui reste!
Ils ont aimé sans doute... & leur cœur ne sent plus!

Il laisse, avec un signe d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge a son front appuyé sur les deux mains: il reste quelque temps dans ce sombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aspect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, poursuit:

Ciel! soutiens mes esprits, de douleur abattus.

Euthime se relève, tourne les yeux vers le ciel, met la main sur son cœur, & retombe dans la même situation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans sa fosse, la considère avec cette mélancolie profonde, le caractère de l'âme pénétrée.

Que j'ose de ma cendre envisager la place..
Là... je ne serai plus... C'est dans ce court espace
Que tout s'anéantit... tout... jusques à l'espoir;
C'est ici... que l'amour n'aura plus de pouvoir,
Qu'Adélaïde enfin... je vis... je brûle encore;
Je sens... qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

Il laisse tomber la pelle, tombe lui-même dans une attitude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau: par-là il peut être vu du spectateur; Euthime, qui continue

à n'être pas aperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.

Pardonne-moi, grand Dieu, c'est mon dernier soupir;
Pour la dernière fois laisse-moi me remplir
De cet objet.. qu'il faut que je te sacrifie!
Pardonne, si malgré le serment qui me lie,
J'ai gardé, dans un sein qui nourrit son ardeur,

Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge, & met son mouchoir à ses yeux; il écoute Comminge avec intérêt.

Cette image si chère.. attachée à mon cœur:
Eut-on pu l'en ôter, sans m'arracher la vie?

Il attache les yeux sur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie!
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux si présents..
Sur la Religion.. sur le Ciel si puissants!
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée,
Tu m'enflames encore, ô femme idolâtre.
Du cœur le plus épris, & le plus malheureux..

Il couvre le portrait de baisers & de larmes.

Ma chère Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

Euthime les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.

Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime.

E U T H I M E, avec un cri.

Ah! Comte de Comminge!

Il se retire avec une espece de précipitation.

C O M M I N G E, remettant avec vivacité le portrait dans son sein, & frappé d'étonnement.

A ces accents! Il se retourne.

Euthime!.

Il m'a nommé!.

Euthime se retire vers l'escalier de l'aile droite.

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez!.

Il va à lui.

Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos pieds.

Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.

Quoi! vous me repoussez!

Il demeure interdit.

Son empire m'étonne!

Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.

Il pleure!.

Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.

Je saurai..

EUTHIME *se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Restez.. Le Ciel l'ordonne.

Euthime achève de monter avec peine, tournant souvent la tête.

COMMINGE *demeurant interdit sur le degré.*

Dieu lui-même commande! il enchaîne mes pas!.

Quel silence obstiné, que je ne comprends pas!

Il se retourne vers Euthime, qui est au haut de l'escalier; ce dernier joint les mains, semble s'adresser au Ciel, regarde encore Comminge, pousse un profond gémissement, est prêt de quitter la Scene.

Euthime.. cher Euthime.. il gémit! & m'évite..

Comminge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes:

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un seul mot...

Il suit long-temps des yeux Euthime, qui disparaît enfin, après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge en levant les mains au ciel, & mettant la main sur son cœur.

Il me quitte!.

SCENE VII.

COMMINGE *seul, descendant.*

Ces sons.. ces sons touchans.. dans mon ame ont porté..
Trop chere illusion!.. frappé de tout côté..

Ma douleur, mon tourment, mon désespoir redouble!
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble.

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offense toujours,
Précipite la fin de mes malheureux jours;
O Dieu... soulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée sur le tombeau.

SCENE VIII.

COMMINGE, D'ORSIGNI *avec précipitation, descendant par l'escalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

COMMINGE *allant au-devant de d'Orsigni, avec transport.*

IL me connaît!

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime, en ce moment peut-être,
A son terme arrivé..

COMMINGE, *effrayé.*

Vous dites?

D'ORSIGNI.

A l'instant,
J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux, où la pitié d'une main bienfaisante
S'empresse à soulager la nature souffrante.

COMMINGE, *avec douleur, & faisant quelques pas.*

Je te perdrois! Euthime!

D'ORSIGNI.

A travers sa pâleur,
J'ai saisi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur;
Comminge.. il faut le voir.

Aux lieux, où la pitié. L'Infirmier.

42 LE COMTE DE COMMINGE,

COMMINGE.

Je le verrai sans doute.
Courons .. ce cœur, hélas ! n'a plus rien qu'il redoute.

Il sort.

D'ORSIGNI.

Je suis vos pas.

SCENE IX.

D'ORSIGNI, *seul.*

O Ciel ! prends pitié de ses maux !
S'il n'est point en ces lieux, où donc est le repos ?

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE descendant avec précipitation, &
D'ORSIGNI le suivant avec le même empressement.

COMMINGE encore sur les degrés.

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la Scène.

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funebres,

Que venez-vous chercher?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres.

S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache;
A me persécuter tout conspire & s'attache;
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
Je ne puis m'arracher à la fatalité!
Que je reconnais bien cet infernal Génie,
Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie,
Et qui, dès mon berceau, s'abreuvant de mes pleurs,
Emporte mes destins de malheurs en malheurs!
Acharné sur sa proie avec persévérance..
Jouis cruel : ta rage a comblé ma souffrance!

D'ORSIGNI.

Quoi ! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
Loin de les adoucir, vous irritez vos maux !
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
Vous-même entretenez l'ennui qui vous consume !

COMMINGE.

Euthime.. vous savez quel trouble en sa faveur,
Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur,

Qu'après Adélaïde, il est le seul, peut-être,
 Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître;
 Cet Euthime.. que j'aime, & je ne fais pourquoi..
 Refuse de me voir.. Il s'éloigne de moi!
 Malgré mon désespoir, ma priere, mes larmes,
 Il veut à mes regards dérober ses allarmes!
 On dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin,
 Que ses jours languissants approchent de leur fin:
 S'il m'étoit enlevé.. que m'importe sa vie?
 Que dis-je, ô Ciel? La mienne à son sort est unie.
 Mais, d'Orsigni, d'où vient cet intérêt puissant,
 Serait-ce du malheur le suprême ascendant,
 Et des infortunés le cœur facile & tendre,
 Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre?
 Goûterions-nous enfin de secretes douceurs
 A confier nos maux, à déposer nos pleurs?
 La peine partagée est-elle plus légère?
 Ou ce Ciel, de qui l'homme éprouve la colere,
 Que les plus malheureux souvent touchent le moins,
 Met-il le sentiment au rang de nos besoins?
 Euthime.. à mes côtés je le revois sans cesse;
 Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laisse!

D'ORSIGNI.

Comme vous j'ai senti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impression.
 Qu'est-ce que le secours de la raison humaine!
 Qu'on doit peu nous vanter sa lueur incertaine!
 Ce débile flambeau, qu'allume un souffle saint,
 Le moindre événement l'obscurcit, ou l'éteint;
 Avec nos sens flétris nos esprits s'affaiblissent.
 A mes propres regards mes frayeurs m'avilissent:
 J'eusse autrefois d'un songe écarté les erreurs,
 J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs;
 Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,
 Que l'orgueil a nommé l'image de son Maître!
 Lorsque l'astre du jour brille au plus haut des cieux,
 La Regle nous permet d'appeller sur nos yeux

D'un

La Regle nous permet. On se rappellera que les Religieux de la Trappe ont permission de se reposer quelques moments l'après-dîner.

D'un sommeil passer les douceurs consolantes ;
 La mort même abaissoit mes paupières pesantes ;
 Dans le sein du repos j'essayais d'assoupir
 Les tortures d'un cœur fatigué de gémir :
 Quel songe m'a frappé de tristesse & de crainte !
 J'errois dans les détours d'une lugubre enceinte ,
 Qu'à fillons redoublés le tonnerre éclairait ;
 Sous mes pas chancelants la terre s'entr'ouvrait :
 Je m'avance , égaré , dans des plaines désertes ;
 De la destruction elles étoient couvertes ;
 Du fond de noirs tombeaux , antiques monuments ,
 J'entendois s'échapper de longs gémissements ;
 Dans les débris épars de ces vieux mausolées ,
 Je voyois se traîner des Ombres désolées ;
 D'un lamentable écho ces champs retentissoient ;
 Des monceaux de cercueils jusqu'aux cieux s'entassoient :
 On eut dit que ces bords , haïs de la nature ,
 Étoient du monde entier la vaste sépulture .
 Tout à l'oreille , aux yeux , au cœur , à tous les sens
 Portoit l'affreuse mort , & ses traits déchirants .
 A la sombre lueur d'une torche sanglante ,
 J'aperçois une femme éperdue & tremblante ,
 En vêtement de deuil , les bras levés au ciel ,
 Dans les pleurs , succombant sous un trouble mortel .
 Aussi-tôt la pitié m'attendrit & me guide :
 J'accours , je vois . . je vole aux pieds d'Adélaïde ,
 Et n'embrasse , effrayé , qu'un tombeau gémissant .
 Sous les habits d'Euthime , un spectre menaçant
 S'élève , se découvre , à mes regards présente .
 Quelle image ! la mort cause moins d'épouvante :
 D'un tourbillon de feu il étoit entouré ;
 On pouvoit voir son cœur , de flammes dévoré .
 „ Arrête , m'a-t-il dit d'une voix douloureuse ,
 „ Cruel ! ma destinée est assez malheureuse .
 „ Puissé-je dans ces feux , qui s'éteindront un jour ,
 „ Expier les erreurs d'un criminel amour ,
 „ Et bientôt apaiser les célestes vengeances !
 „ Pleure , il est encor temps , répare tes offenses .
 „ Tu vois Adélaïde . „ A ces mots expirants ,
 Il lance dans mon sein un de ses traits brûlants ;
 „ Je t'attends , poursuit-il . „ Je m'écrie : il retombe ,
 Et rentre , en murmurant , dans la nuit de la tombe ,
 La foudre y suit le spectre , & l'enfer a mugi .

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI, QUATRE
RELIGIEUX.

Ces quatre Religieux paraissent au sortir de l'aile droite du Cloître, au côté de l'escalier; ils prennent successivement une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un devant l'autre, & en disant :

PREMIER RELIGIEUX, *d'une voix
sourde & lugubre,*

Mourir.

D'ORSIGNI, *entendant les sons funèbres de cette
cloche, qui sonne depuis ce moment jusqu'à la fin de
la Piece.*

Quels sons! qu'entends-je?

COMMINGE *effrayé & regardant ces Religieux.*

Il se meurt! d'Orsigni.

SECOND RELIGIEUX, *en obser-
vant ce que nous venons de dire.*

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.

*Ces quatre Religieux se retirent; la cloche est censée avoir d'au-
tres cordes, que tirent dans le Cloître d'autres Religieux
qu'on ne voit pas.*

D'ORSIGNI.

Quels accents! quelle image!

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre usage,
Lorsqu'un de nous expire.



S C E N E III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ
*suivi de deux Religieux, dont l'un a son mouchoir sur
les yeux, l'autre paraît pénétré de tristesse.*

LE P. ABBÉ.

EPARGNEZ ces regrets;
Allez du lit funebre ordonner les apprêts.

Les deux Religieux sortent, & remontent tristement.

COMMINGE *l'apercevant, court à lui,
emporté par la douleur, & oubliant de se proster
suivant l'usage.*

Euthime..

LE P. ABBÉ, *d'un ton attendri.*
Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah! mon Pere!

LE P. ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triste ministère!

COMMINGE, *du ton de la plus vive douleur.*

O mon Pere! avec lui que ne puis-je expirer!

Eh! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer.

A part.

Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même
Quel mouvement.. je cede à ma douleur extrême.

Au P. Abbé.

Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus!

D'ORSIGNI.

Qu'il a su me toucher! que mes sens sont émus!

LE P. ABBÉ.

Dans cette enceinte sombre il doit bientôt descendre,
Rempli de notre esprit, pour mourir sur la cendre.

*Du lit funebre. Qu'on n'oublie point que ces Religieux, lorsqu'ils
sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre & la paille.*

48 LE COMTE DE COMMINGE,

COMMINGE, *au P. Abbé.*

Vous savez..

LE P. ABBÉ.

Ses chagrins doivent se dévoiler.

COMMINGE, *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon Pere..

LE P. ABBÉ.

Euthime va parler:

Je le fais de lui-même, & pour grace dernière,
Il demande, affranchi de notre Loi sévère,
Qu'un grand secret, dit-il, dans son cœur retenu,
Echappe à sa douleur, & soit enfin connu.

COMMINGE.

A part.

Un grand secret! mon trouble à chaque instant augmente.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports... quels soupçons que ma faiblesse enfante!

SCENE IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ,
DES RELIGIEUX.

Deux rangs de Religieux descendent les bras croisés sur la poitrine, & dans un grand accablement, par les deux escaliers. Chacun fait une genuflexion devant la Croix, & une autre devant l'Abbé; ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la Scene; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre, le P. Abbé est au milieu; sur un des côtés du Théâtre sont Comminge & d'Orsigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paraissant inquiets sur ce que doit révéler Euthime. La cloche sonne toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE P. ABBÉ, *aux Religieux.*

QUE chacun prenne place & m'écoute.

Les Religieux se rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de

l'autre, & dans une tristesse recueillie. On frappe la tablette des mourants, selon l'usage de la Trappe.

La mort

Sur un de nous s'arrête, & va finir son sort ;
 Le Frere Euthime touche à ce moment terrible
 Où nous attend l'arrêt d'un Juge incorruptible ;
 Et l'homme, quel qu'il soit, est toujours criminel :
 Réunissons nos voix ; jusqu'au Trône éternel ,
 Portons avec ardeur la fervente priere :
 Du séjour bienheureux elle ouvre la barriere ,
 Des pieges infernaux peut seule garantir ,
 Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir ,
 De Dieu qui va frapper suspend , éteint la foudre ,
 Et désarmant son bras , le force à nous absoudre .
 Pour Euthime implorons tous les secours du Ciel ;
 Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel ,
 Plein de ce feu sacré que l'espérance allume ,
 Au calice de mort boive sans amertume ,
 Et que son ame en paix, rejetant ses liens ,
 S'élançe au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.

Il se tourne de côté, ainsi que tous les Religieux, en face de la Croix ; & adresse cette priere, que lui seul prononce, les Religieux ne disant tout haut que le dernier mot.

P R I E R E.

Dieu suprême, daigne m'entendre :
 Que l'esprit immortel s'enflamme de ton feu ;
 Rends à la terre une mortelle cendre.
 Mon ame reconnaît, aime, & bénit un Dieu.

T O U S L E S R E L I G I E U X *répètent à la fois ce dernier mot.*

Un Dieu !

L E P. A B B É *continuant.*

Mon ame en toi seul se confie :
 Écarte les dangers qui m'attendent au port ;
 A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie,
 Grand Dieu, fais supporter la mort.

T O U S L E S R E L I G I E U X *répètent.*

Lamort !

L E P. A B B É *poursuit.*

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles ;
 Que je me plonge au sein des miracles divers ,

K iij

Créés par tes mains immortelles !
 L'espérance, la foi m'emportent sur leurs ailes ;
 Dieu puissant, sous mes pas viens fermer les enfers.

TOUS LES RELIGIEUX.

Les enfers !

LE P. ABBÉ *continue.*

Brise un joug que la matiere impose ;
 Romps les fers de l'humanité ;
 Tout est marqué du sceau de la mortalité ;
 Tout fuit comme un torrent dans son cours emporté :
 C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose
 L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.

L'éternité !

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ,
 LES RELIGIEUX.

*Quatre nouveaux Religieux, dont deux portent une espece
 d'urne de terre grossiere & remplie de cendre, l'autre
 a sous son bras de la paille.*

LE QUATRIEME RELIGIEUX, au
 P. Abbé, & d'une voix basse & pénétrée.

LE Frere Euthime approche.

LE P. ABBÉ.

Empressons-nous, mes Freres,
 A préparer ce lit, terme de nos miseres :
 Euthime a demandé que son œil expirant
 Pût contempler sa fosse à son dernier instant.

*Il est accompagné de ces quatre nouveaux Religieux, il prend
 dans une coquille qu'on lui présente avec cette urne, de la
 cendre, la laisse tomber en levant les yeux au ciel & en
 disant :*

Esprits consolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre Religieux forment une Croix de cendre qu'ils couvrent de paille : elle est sur le devant du Théâtre à gauche, distante de la fosse d'Euthime ; les deux colonnes de Religieux dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-à-vis d'Euthime, lorsqu'il sera placé.

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre !

C O M M I N G E.

O spectacle touchant ! je ne pourrai jamais..

L E P. A B B É, à Comminge.

A votre rang placé, modérez ces regrets,
Frere Arsene, & songez que le Ciel s'en offense.

Comminge dans l'accablement, va prendre sa place parmi les Religieux : il est le second de la colonne droite ; d'Orsigni est quelques pas plus haut que les Religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les Religieux, ni Comminge.

A d'Orsigni.

Et vous, sur qui veilloit l'œil de la Providence,
Qu'elle-même a sans doute en ces murs amené,
Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,
Dont le faste imposant peut éblouir la terre,
Ces sages, dont l'orgueil est le faible soutien..

D' O R S I G N I *apercevant Euthime qui descend.*
O Ciel !

L E P. A B B É.

Vous allez voir comme meurt un Chrétien.

S C E N E VI & dernière.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ,
LES RELIGIEUX, EUTHIME soutenu par
deux Religieux, un troisième le suit avec un crucifix
à la main.

L E P. A B B É, voyant Euthime.

A d'Orsigni.
L

Il se montre à nos yeux.

A Euthime, au-devant duquel il va.

Venez, venez, mon Frere,
Mériter de la grace une mort salutaire.

EUTHIME *avançant sur le Théâtre, toujours soutenu par les deux Religieux, & se traînant au lit de cendre.*

C'est là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas!

Au P. Abbé.

O mon Pere! daignez me prêter votre bras.

Le P. Abbé l'aide, & s'étend sur la cendre: l'un des deux Religieux qui le soutiennent se retire. Derrière lui reste toujours le Religieux qui porte le Crucifix; Euthime demande au P. Abbé qui est à ses côtés:

Suis-je près de ma fosse?

COMMINGE *le regardant avec attention & à part.*

A sa voix... à sa vue..

LE P. ABBÉ, *à Euthime.*

La voici.

Il la lui montre.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quelle erreur séduit mon ame émue!

EUTHIME, *regardant sa fosse.*

Mon courage incertain demande à s'affermir;
Soutenons ce spectacle... il apprend à mourir.

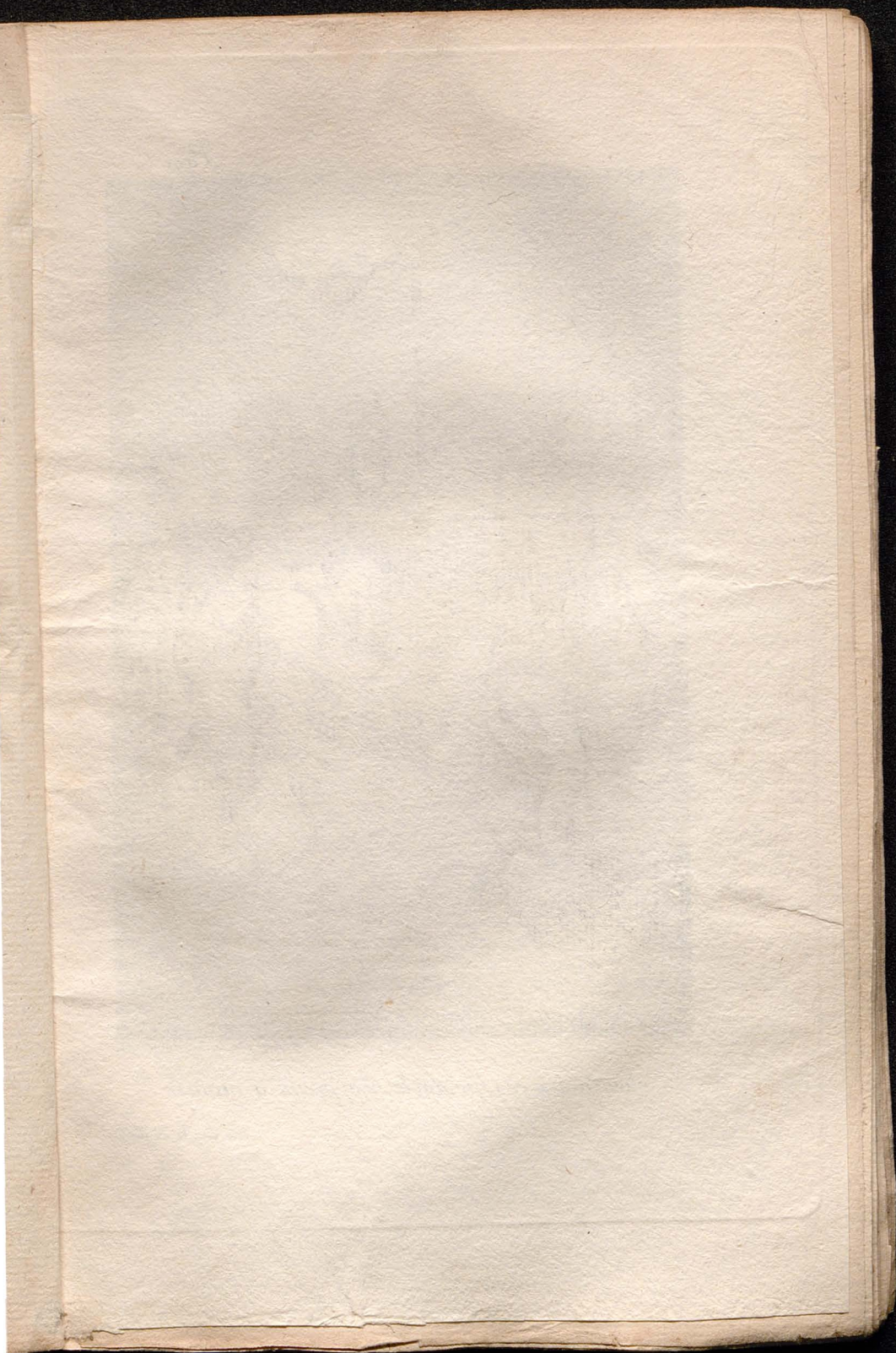
On se souviendra qu'Euthime doit avoir une voix languissante & affaiblie.

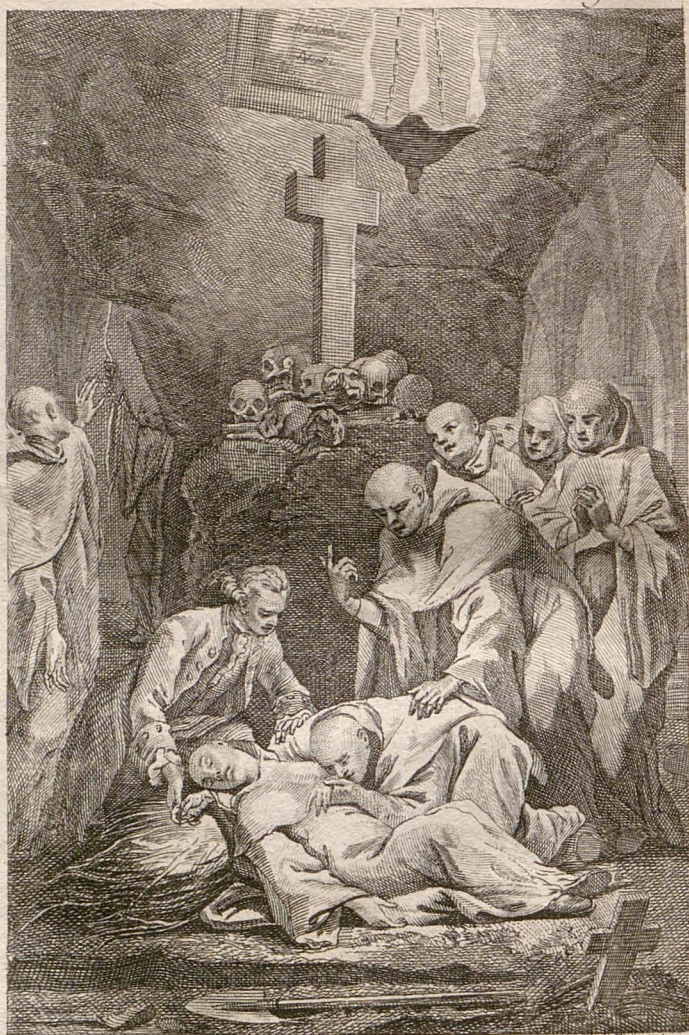
Vous me l'avez permis. *Au P. Abbé.* Le malheureux Euthime
Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,
Révéler des secrets, qui du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révévés,
A ces ames, du monde & des sens détachées..
Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées,
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.

Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort,
Puisse offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en sa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier soupir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inspirer!

LE P. ABBÉ.

Ah! sa grace est sur nous toujours prête à descendre;
Sur nous toujours ses dons sont prêts à se répandre.
C'est nous, c'est nous, ingrats, qui repoussant sa main,
Contre le Ciel armés, lui fermons notre sein.





grave par J. B. J. Compere

Soutenons ce Spectacle, il apprend à mourir.

Aete der. Se demiere.

E U T H I M E, *au Religieux qui le soutient.*
Il est un peu élevé, & souvent appuyé sur son
bras droit.

Daignez me soutenir. *Aux Religieux.*

Vertueux Solitaires,
 Vous avez cru ma foi, ma piété sincères,
 Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
 J'étois par un saint zèle aux Autels entraîné:
 Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
 Des désordres du cœur la honteuse victime;
 Vous voyez.. une femme.

Comminge à ce mot laisse échapper toute l'expression de l'étonnement & de la curiosité, mouvements qui toujours augmentent.

L E P. A B B É.

Une femme, en ce lieu !

E U T H I M E.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu,
 Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,
 Et la plus criminelle, & la plus misérable..
 Dont la religion consolera la fin.
 Comminge, entends, regarde, & reconnais enfin
 Celle qui prit, hélas ! un fol amour pour guide..
 Celle qui t'égara.. qui vient..

A ce dernier mot, elle se leve encore un peu plus ; & sa tête moins enfoncée dans son habillement, laisse distinguer ses traits.

C O M M I N G E, *avec un cri, allant se*
précipiter à genoux auprès d'Euthime, &
paraissant vouloir lui prendre la main.

Adélaïde !

D' O R S I G N I.

Ciel !

E U T H I M E *à Comminge, & le re-*
poussant de la main.

Elle-même. Arrête.

C O M M I N G E, *à ses pieds.*

Adélaïde.. non..

Aux Religieux qui veulent le relever.

A ses pieds je mourrai..

L E P. A B B É, *à Comminge.*

Que la religion..

54 LE COMTE DE COMMINGE,

COMMINGE, *dans la même situation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.*
Je n'en ai plus.

EUTHIME.

Comminge, ah! si je te suis chere,
N'offense point le Ciel..

COMMINGE.

Il comble ma misere.

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Ecoute, & leve-toi.

Comminge se leve, va tomber dans les bras de deux Religieux, & est plongé dans le plus grand accablement. Les mouvements de d'Orsigni sont moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'est point caché par les Religieux: il est entr'eux & Euthime. Le P. Abbé est plus sur le devant du Theatre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.
Que du moins mon trépas puisse expier ma vie!

A d'Orsigni, avec surprise & attendrissement.

Vous aussi, dans ces murs!

Aux Religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pause.

Voilà d'un culte impie

Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri;
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi!

Dès mon premier soupir, Comminge eut ma tendresse;
Nous remplissions nos cœurs d'une profane ivresse;
Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui;

En montrant Comminge.

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui;
Notre ame aux passions étoit abandonnée;
Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée;
L'intérêt divisa nos parents furieux;
Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux,
Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent;
Malheureux pour jamais, leurs mains nous défunirent.

J'aurois dû réprimer à force de vertu
Un penchant par le Ciel sans doute combattu:
J'entretins ma faiblesse. A tous les maux en bute;
De ce pas imprudent je courus à ma chute;
Au bonheur de Comminge, il falloit m'immoler,
Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler:

Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable
 Un mortel. . qui jamais ne me parut aimable.
 Dont le choix odieux rassurât mon amant,
 Et fût pour ma tendresse un éternel tourment;
 Je trouvai ce mari. . qui devoit me déplaire.
 Un tel lien, mon Dieu! méritoit ta colere,
 Et j'en ai ressenti les terribles effets!
 Malheureuse! l'amour m'enivroit à longs traits.
 Cette ardeur insensée avoit peine à se taire:
 Je laissois s'élever une flamme aduldere;
 Je trahissois l'hymen: je portois dans ses bras
 Un cœur, qui chérissoit ses secrets attentats.
 Eh! voilà ce qu'étoit une femme infidelle,
 Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle!
 Ils n'en imposoient point aux regards d'un époux;
 Il n'écouta bientôt que ses transports jaloux;
 A venger ses affronts sa fureur animée,
 Dans un cachot me traîne, & m'y tient renfermée;
 Le cruel. . d'un Dieu juste il étoit l'instrument!
 Mais, loin d'ouvrir les yeux sur mon égarement,
 Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes,
 C'étoit à mon amant. . que je donnois mes larmes.

*C O M M I N G E quittant avec vivacité les bras
 des deux Religieux, & allant serrer dans les siens le
 P. Abbé, avec un sombre désespoir, qui ne lui permet
 de s'écrier qu'après quelques instants.*

Ah! mon Pere!

Le P. Abbé le tient serré contre son sein.

E U T H I M E.

La mort m'affranchit de mes nœuds;

Enleve mon époux: Comminge a tous mes vœux;
 Je cours le demander aux lieux de sa naissance;
 Depuis long-temps sa mere accusoit son absence:
 Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs,
 Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs:
 Le mien le repoussoit. D'un trait profond blessée,
 Comminge revenoit sans cesse à ma pensée..
 Que la raison, l'honneur, de mon ame étoient loin!
 Sa mere. . je la quitte, & n'ayant de témoin
 Qu'une femme au secret par l'intérêt liée,
 De ma mort la nouvelle est par-tout publiée;

Je prends des vêtements à mon sexe interdits ;
 Je cherche mon amant sous ces nouveaux habits ;
 D'un ami, qui toujours lui demeura fidèle,
 Le nom, à mon esprit tout-à-coup se rappelle ;
 Le séjour qu'il habite est non loin de ces lieux :
 J'y vole. . A ce transport reconnaissez les Cieux :
 D'un sentiment qu'en vain combattoit ma faiblesse,
 L'attrait impérieux me domine, me presse,
 Subjuge l'amour même, & me force d'entrer
 Dans votre Temple, où Dieu paraïssoit m'attirer ;
 Parmi toutes ces voix qui chantent ses louanges,
 Qui s'élevent à lui sur les ailes des Anges,
 Je distingue une voix. . un son accoutumé
 A pénétrer un cœur toujours plus enflammé :
 Par un songe imposteur je crois être trompée ;
 J'approche. . de quels traits je demeure frappée !
 Je découvre à travers les outrages du temps,
 Et de l'austérité les fillons pénitents. .
 Je revois. . cet objet. . d'une immortelle flamme,
 Ce séducteur si cher. . le maître de mon ame ;
 Je pousse un cri d'effroi, de surprise, d'amour ;
 Toutes les passions m'agitent tour à tour ;
 Aussi-tôt, (contemplez jusqu'où l'homme s'égare,
 Quand d'un cœur corrompu le désordre s'empare.)
 Je conçois le projet. . je veux ravir à Dieu
 Une ame qu'il sembloit échauffer de son feu.
 Faible mortelle ! oser me croire son égale !
 Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale !
 Je m'informe, j'apprends. . Comminge à vos Autels
 Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,
 Le jour même. . où le Ciel dans ce séjour m'amene.

C O M M I N G E, *s'arrachant des bras
 du P. Abbé, & avec une sombre fureur.*

Ai-je assez, Dieu vengeur, rassasié ta haine ?

Il fait quelques pas sur la Scène, égaré de douleur.

L E P. A B B É.

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas.

Il va à lui, & avec tendresse.

Est-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats,
 Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,
 Que son bras paternel dispute à sa justice ?

A de pareils transports tu peux t'abandonner !
Viens , mon fils . .

Il lui tend les bras , & le serre contre son cœur.

Dieu toujours est prêt à pardonner.

Comminge en pleurant retombe dans le sein du P. Abbé.

E U T H I M E.

Après tant de tourments , de recherches , d'allarmes ,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes ;
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu :
Mais . . pour un cœur épris l'amant étoit perdu .
O vous , à qui mes cris alloient porter la guerre ,
Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre !
Vous vouliez employer ce détestable amour ,
Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour :
Tant vos desseins profonds aux yeux humains se cachent !
Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent !
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés :
Autant de fois mes pas y furent ramenés ;
Quitter des lieux si chers ! c'est pour moi le Ciel même ,
Où respire , où demeure . . où mourra ce que j'aime .
Puis-je m'en arracher ? près de lui je vivrai ;
L'air qui vient l'animer , je le respirerai ;
S'il faut , s'il faut lui taire à quel point je l'adore ,
Renfermer mes soupirs , l'ardeur qui me dévore ,
Du moins . . je l'entendrai . . je le verrai toujours .
J'exhalois dans mon sein ces coupables discours ;
L'amour . . a décidé . J'accours à vous , mon Pere ;
Vous ne m'effrayez point par votre Regle austère :
Comminge la suivoit . Cette brûlante ardeur
Paraît l'emportement d'une sainte ferveur :
Dieu seul , Dieu seul connaît la perfidie humaine !
Enfin vous m'admettez à l'essai d'une chaîne . .
Je lui tends les deux mains , Comminge la portoit .
Eh , mon Pere , quel cœur parmi vous habitoit !
Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre ,
Que de tous mes forfaits le tissu se découvre :
Misérable ! on croyoit que c'étoit l'Eternel
Qui me tenoit sans cesse attachée à l'Autel :
Un homme . . y recevoit mon sacrilège hommage !
C'étoit d'un homme , ô Dieu , que j'encensois l'image !
C'étoit là ton rival ! c'étoit là ton vainqueur !
Que dis-je ? Il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur !

L E P. A B B É.

Ainsi dans nos liens, captifs opiniâtres,
 Les passions encor nous rendent idolâtres!
 Insensés! hors Dieu seul, qui mérite nos vœux?

E U T H I M E *montrant Comminge.*

Compagne de ses pas, sûre que dans ces lieux
 L'un & l'autre verroient finir leur triste vie,
 Qu'au près de lui ma cendre y seroit recueillie,
 Pouvant à ses côtés & pleurer & gémir,
 Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
 Sans retour, sans espoir, je me croyois heureuse..
 Qu'eût inspiré de plus une ardeur vertueuse?
 Je me dissimulois qu'une sombre langueur
 Sur mes jours répandue, en desséchoit la fleur..
 Je mourois.. pour Comminge. A ma fosse entraînée,
 Je n'y déplorais point ma triste destinée;
 Peu sensible à ma fin, je disois seulement:
 Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant!
 C'est sur sa fosse, hélas! que je portois mes larmes;
 C'est là que s'attachoient mes mortelles allarmes;
 Ardente à partager ses pénibles travaux,
 Pour l'aider, j'oublois ma langueur & mes maux;
 Encor même aujourd'hui, d'une main frémissante,
 J'essayoie d'entr'ouvrir cette fosse effrayante,
 Où Comminge.. mon cœur a trahi mon dessein,
 Et l'instrument funebre est tombé de ma main.
 Vous serez étonnés qu'avec tant de faiblesse,
 Avec tous les transports de l'amoureuse ivresse,
 Une femme ait dompté ce mouvement puissant,
 Qu'elle ait pu réprimer le desir si pressant
 De se faire connaître au tyran de son ame;
 Ce n'est point la vertu qui repoussoit ma flamme:
 C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
 Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler;
 Je pensois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révere,
 Attachoit mon amant par un culte sincère,
 Que les pleurs de Comminge, & ses profonds ennuis,
 De la Religion étoient les heureux fruits.
 Bornée au seul plaisir de le voir, de l'entendre,
 Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop tendre
 Ont-ils été, grand Dieu! tout prêts de me trahir?
 Mais.. j'aimois trop Comminge.. & je pouvois mourir,

C O M M I N G E.

Et je n'expire pas dans des torrents de larmes !

Au P. Abbé en pleurant.

Mon Pere .. mon ami ..

L E P. A B B É, *d'un ton touchant,
& retenant Comminge dans ses bras.*
Modérez ces allarmes ..

Soyez Chrétien.

E U T H I M E.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblants, me pouffoit vers ce lieu ;
Comminge de ses pleurs arrosoit cette tombe ;
Il la quitte : soudain je me traîne, & j'y tombe,
Et dans mon sein mourant ces pleurs sont recueillis ..
Je ne peux résister à mes sens attendris ;
En vain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppose :
De ces vives douleurs je veux savoir la cause.
J'entends .. je vois Comminge .. en ses mains un portrait ..
Je fais .. tous ses tourments .. & que j'en suis l'objet ;
Mon ame, un cri m'échappe .. & je suis expirante.

D' O R S I G N I, *à part, sur le devant du
Théâtre.*

Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvante ..
Je succombe ..

*Comminge se retire avec emportement des bras du P. Abbé, &
fait quelques pas sur la Scène.*

E U T H I M E *à Comminge, & d'un
ton pénétré.*

Où vas-tu ?

C O M M I N G E *livré à l'extrême dé-
sespoir, & au milieu des Religieux
qui l'entourent.*

Chercher quelque secours
Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,
D'une existence, ô Dieu ! de rage consumée ;
De cent coups de poignard percer ..

Il met avec fureur la main sur son cœur.

E U T H I M E, *avec un profond at-
tendrissement.*

Tu m'as aimée ?

C O M M I N G E *revenant près d'Euthime.*

Si je t'aime !

E U T H I M E.

Demeure, & connais le remord.

*Comminge obéit, reste immobile, les mains
contre le front, & accablé.*

Ma vie a fait tes maux : profite de ma mort.

Aux Religieux.

Vous savez mes forfaits : apprenez-en la peine.
 Succombant tout-à coup sous la main souveraine,
 Mes yeux se sont ouverts : j'ai vu mes attentats ;
 J'ai vu Dieu sur Comminge appesantir son bras,
 Punir ce malheureux, dont je suis la complice ;
 Qu'ai-je dit ? J'ai tout fait, éternelle justice :
 Daigne lui pardonner... c'est moi qui dois souffrir.

A Comminge.

J'ai demandé que Dieu pour toi me fît mourir :
 Il exauce mes vœux. Ma tendresse plus pure
 D'expié nos forfaits, te presse, te conjure :
 Comminge... cher amour... quel mot m'est échappé !
 J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé ;
 Ne pleure point ma fin ; ne pleure que ma vie ;
 Ah ! plutôt que ton cœur... il le faut... qu'il m'oublie ;
 Remplis-toi de Dieu seul : à sa voix obéis..
 Et que ton repentir de ma mort soit le prix ;
 Dis, me le promets-tu ?

C O M M I N G E *tombe prostrné à côté
d'Adélaïde ; elle pleure sur sa main, qu'elle
lui présente.*

Ma chère Adélaïde !

E U T H I M E.

Ne te refuse pas à la main qui te guide :
 Que la religion t'enflamme désormais ;
 Promets-moi ce retour..

C O M M I N G E, *troublé.*

Le Ciel.. oui.. je promets..

Avec des sanglots.

De t'aimer.. de mourir.

E U T H I M E *retirant sa main & avec trouble.*

Laisse-moi.. je dois craindre..

Com-

Comminge se releve, & va tomber dans les bras des Religieux, qui le soutiennent. Euthime mettant la main sur son cœur.
 Il n'est donc que la mort qui puisse, ô Ciel, l'éteindre!

Au P. Abbé.

Mon Pere, contre moi j'implore votre appui;
 Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui!
 Dans un cœur déchiré n'est-il pas temps qu'il regne?
 Je veux n'aimer.. que lui.

A d'Orsigni.

Que l'amitié me plaigne,
 D'Orsigni; vous voyez l'effet des passions,
 Le jour affreux qui naît de leurs illusions.

Aux Religieux.

Vous, que je n'oserois nommer encor mes freres,
 Pour Euthime unissez vos regrets, vos prieres;
 Je n'eus point vos vertus; je fus les respecter.

Au P. Abbé.

Me seroit-il permis, hélas! de souhaiter

En montrant Comminge.

Qu'un jour l'humanité réunit notre cendre?
 Quels vœux j'ose former! en mon sein viens descendre,
 O mon Dieu; sois vainqueur à ce dernier moment;
 A briser mes liens borne mon châtiment.
 Etendrois-tu plus loin ta suprême vengeance?
 Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offense;
 Viens.. effacer des traits.

Au Religieux qui porte le Crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baise le Crucifix avec transport.

Au P. Abbé.

Mon Pere.. approchez-vous.. Dieu! Comminge.. je meurs.

C O M M I N G E, *allant se jeter sur le corps d'Adélaïde.*

Elle expire!

La cloche cesse de sonner.

D' O R S I G N I, *allant à lui.*

Comminge!

L E P. A B B É *allant aussi à lui.*

O malheureux Arsene!

L

62 LE COMTE DE COMMINGE, &c.

D'ORSIGNI, *voulant l'arracher de
dessus le corps d'Adélaïde.*

Cher Comminge!

LE P. ABBÉ.

O mon fils!. que je ressens sa peine!

Aux Religieux.

Le premier sentiment de la Religion,
Est d'écouter la voix de la compassion,
De secourir le faible, & même le coupable.

Montrant Comminge.

Adoucissons l'horreur du destin qui l'accable,
Et du sein de la mort cherchons à le tirer.

Quelques Religieux s'avancent pour l'arracher à cette situation.

COMMINGE *se relevant, & en pleurant.*

Adélaïde..

Les Religieux font des efforts pour le relever.

Rien ne peut m'en séparer.

Il retombe, on parvient cependant à le relever.

Cruels! vous empêchez que mon tourment finisse..

Il va se précipiter dans la fosse préparée pour Adélaïde.

Que cet asyle affreux du moins nous réunisse..

Il tombe les deux bras étendus sur un des bords de la fosse.

Enseveli près d'elle..

D'ORSIGNI.

Il cede à ses douleurs!

LE P. ABBÉ.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs;

Les Religieux environnent Comminge.

Redoublez votre zele, & vos soins secourables..

De l'humaine faiblesse exemples déplorables!

Jouet de vains desirs, par son cœur égaré,

Grand Dieu! qu'est-ce que l'homme aux passions livré?

La toile tombe.

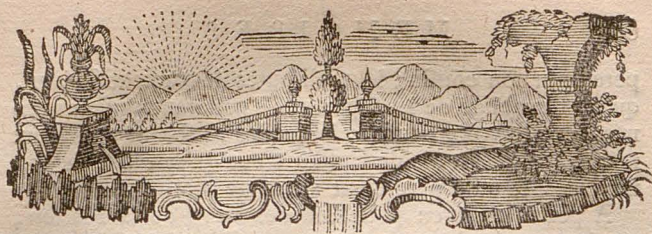
F I N.

M É M O I R E S
D U C O M T E
D E C O M M I N G E.

MEMOIRS

DU COMTE

DE COMMINES



M É M O I R E S

D U C O M T E

D E C O M M I N G E .

JE n'ai d'autre dessein, en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La Maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du Royaume. Mon bifaïeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des Terres considérables, au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luffan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfants fussent élevés ensemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis presque en naissant.

Mon pere, qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Luffan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avoient souvent des disputes; & comme mon pere étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maison: Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de Luffan; tous les biens qu'il possède, vous appartiennent par une substitution, & votre grand-pere n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon

pere pour son cousin ; leurs disputes devoient si vives , qu'on fut obligé de les séparer ; ils passèrent plusieurs années sans se voir , pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luffan n'eut qu'une fille de son mariage , & mon pere n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la Maison , par la mort de mon grand-pere , qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits ; il rejetta plusieurs propositions d'accommodement ; il intenta un procès , qui n'alloit pas moins qu'à dépouiller le Marquis de Luffan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse , acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere , toujours vif & plein de sa haine , lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire : le Marquis , quoique naturellement d'un caractère doux , ne put s'empêcher de répondre ; ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Luffan ; il désarma mon pere , & voulut l'obliger à demander la vie. Elle me seroit odieuse , si je te la devois , lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi , répondit M. de Luffan , en lui jetant son épée , & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere ; il sembla , au contraire , que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui ; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état , quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée , l'Abbé de R... , parent de ma mere , donna avis à mon pere , que les titres d'où dépendoit le gain de son procès , étoient dans les Archives de l'Abbaye de R... , où une partie des papiers de notre Maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret , de venir lui-même chercher ses papiers , ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé , qui étoit alors mauvaise , l'obligea à me charger de cette commission ; après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez , me dit-il , travailler pour vous plus que pour moi ; ces biens vous appartiendront : mais

quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi : aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye, où Madame de Luffan avoit plusieurs parents; je partis, accompagné d'un vieux domestique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... Mon voyage fut heureux : je trouvai, dans les Archives, les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre Maison; je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie, qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longaunois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge; je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la Fontaine. Il regne dans ces lieux une gayeté & une liberté qui dispensent de tout cérémonial; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette, qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la Fontaine, & à qui j'avois débité quelques galanteries que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille, qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie; je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là disparut; je ne pus plus faire autre chose que la suivre & la regarder; elle s'en aperçut, & en rougit. On proposa la promenade; j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie, pour que j'eusse pu lui parler : mais moi qui, quelques moments auparavant, avois toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine

osai-je les lever quand je fus sans témoin. J'avois dit jusques-là à toutes les femmes même plus que je ne sentoïis : je ne fus plus que me taire, aussi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, sans que nous eussions prononcé un seul mot ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois ; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan ? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres, se présenta à mon esprit : mais de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille,) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me fus bon gré d'en avoir pris un autre ; j'espérois qu'elle connoitroit mon amour, sans être prévenue contre moi ; & que, quand je lui ferois connu moi-même, je lui inspirerois du moins la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire : mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer ; je suivois Adélaïde par-tout ; je souhaitois, avec ardeur, une occasion de lui parler en particulier ; & quand cette occasion tant désirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois, me retenoit ; & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber, en marchant, un brasselet où tenoit son portrait ; le Chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, & après l'avoir regardé assez longtemps, le mit dans sa poche ; elle le lui demanda d'abord avec douceur : mais comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté ; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le

déconcerta point : Pourquoi, lui dit-il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune ? J'ose espérer, ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, que quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle ; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Vallette ; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle : mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai ; elle contoît à sa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille ; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames ; & aussi-tôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le Chevalier ; on le trouva chez lui ; on lui dit de ma part, que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué : il y vint. Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade, est une plaisanterie ; vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne fais, me repliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre : mais je fais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave ; nous nous battîmes quelque temps avec assez d'égalité : mais il n'étoit pas animé comme moi par le desir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement ; il me blessa légèrement en deux endroits ; il eut à son tour deux grandes blessures ; je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, & l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille & mille fois. Je savois peindre assez joliment ; il s'en falloit cependant beaucoup que je fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce portrait ; j'y passai toute la nuit, & j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à dis-

tinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, & de l'obliger, sans qu'elle le sût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, & mon cœur en faisoit bien le prix.

Après avoir ajusté le brasselet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu ; elle étoit embarrassée : mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces moments délicieux ; & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Lussan ; j'étois toujours chez elle ; je voyois Adélaïde à toutes les heures ; & quoiqu'elle ne lui parlasse pas de mon amour, j'étois sûr qu'elle le connoissoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vite : tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette sorte, quand je reçus une Lettre de mon pere, qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre ; j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle ; la douleur de m'en séparer, les suites du procès qui étoit entre nos familles, se présentèrent à mon esprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui se détruisoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établissoient nos droits sur les biens de la Maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt ; je prévenois par-là les procès que je craignois tant ; mon pere qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde : mais quand cette espérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si longtemps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire

faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon pere ne m'arrêta pas ; ses biens m'étoient substitués , & j'avois eu une succession d'un frere de ma mere , que je pouvois lui abandonner , & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers ; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit ; je n'ai jamais passé de moment plus doux , que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois , me ravissoit. Si elle m'aime , disois-je , elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait : mais je le lui laisserai toujours ignorer , si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnaissance qu'on seroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adélaïde m'aime , & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle , m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous , belle Adélaïde , lui dis-je ; vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée ? Je n'eus pas la force de continuer ; elle me parut interdite ; je crus même voir de la douleur dans ses yeux. Vous m'avez entendu , repris-je : de grace répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise , me répondit-elle ? Je ne devrois pas vous entendre , & je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles ; elle me quitta aussi-tôt , & quoique je pusse faire dans le reste de la journée , il me fut impossible de lui parler ; elle me fuyoit , elle avoit l'air embarrassé : que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur ! Je le respectai ; je ne la regardois qu'avec crainte ; il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect & à la délicatesse de mes sentiments , si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler ; je voulois , avant que de me séparer d'Adélaïde , lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez , lui dis-je : eh ! que ferez-vous quand vous saurez tous mes crimes , ou plutôt tous mes malheurs ? Je vous ai abusée par un nom

supposé; je ne suis point ce que vous me croyez : je suis le fils du Comte de Comminge. Quoi ! s'écria Adélaïde, vous êtes notre ennemi ! c'est vous, c'est votre pere, qui poursuivez la ruine du mien ! Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom si odieux. Je suis un amant prêt à tout sacrifier pour vous ; mon pere ne vous fera jamais de mal ; mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée ? Que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom ? Il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle, plus je vous vois, & plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion ; j'étois si plein de mon sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

Je ne fais pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner ; je n'envie que des malheurs, & cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous ; je vous ai laissé voir mes sentiments ; je veux bien que vous les connaissiez : mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde avant mon départ ; j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur ; le plaisir d'aimer & de connaître que j'étois aimé, remplissoit tout mon cœur ; aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions ; & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La seule chose, qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrâce de votre famille ; je veux que vous m'aimiez : mais je veux sur-tout que vous soyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir.

tir, & tout occupé du dessein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagnieres. Le domestique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite; il n'avoit laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de Saint-Odon. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere : cette circonstance, & le danger où il étoit de sa blessure, tournoient encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Luffan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon pere, naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il! & sans respect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que fais-je même, si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui, mon pere, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je suis coupable; mais je le suis malgré moi. Dans ce même moment, où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite; ayez pitié de moi, j'ose vous le dire, ayez pitié de vous; finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie; l'inclination que la fille de M. de Luffan & moi avons pris l'un pour l'autre, aussi-tôt que nous nous sommes vus, est peut-être un avertissement que le Ciel vous donne. Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant: voulez-vous me rendre malheureux? Et combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils feront votre ouvrage! Laissez-vous attendrir pour un fils, qui ne vous offense que par une fatalité dont il n'est pas le maître.

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds, tant que j'avois parlé, me regarda long-temps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me ferois pas

cru capable : aussi c'est la seule grâce que vous devez attendre de moi ; il faut renoncer à votre folie , ou à la qualité de mon fils ; prenez votre parti sur cela , & commencez par me rendre les papiers dont vous êtes chargé ; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laissé fléchir , la demande qu'il me faisoit , m'auroit embarrassé : mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers , lui dis-je , ne sont plus en ma puissance ; je les ai brûlés ; prenez , pour vous dédommager , les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de paroles : mon pere , furieux , vint sur moi l'épée à la main ; il m'en auroit percé sans doute , car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter , si ma mere ne fût entrée dans le moment. Elle se jeta entre nous : que faites-vous , lui dit-elle ? songez-vous que c'est votre fils ? Et me poussant hors la chambre , elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long-temps ; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportements & des fureurs que j'eus à combattre , ce fut une mere tendre , qui entroit dans mes peines , qui me prioit , avec des larmes , d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. Quoi ! mon fils , me disoit-elle , une maîtresse , & une maîtresse que vous ne connaissez que depuis quelques jours , peut l'emporter sur une mere ! Hélas ! si votre bonheur ne dépendoit que de moi , je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un pere , qui veut être obéi ; il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de douleur ? Etouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre ; je l'aimois tendrement : mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir , lui dis-je , plutôt que vous déplaire ; & je mourrai , si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse ? Il m'est plus aisé de m'arracher la vie , que d'oublier Adélaïde ; pourquoi trahirois-je les serments que je lui ai faits ? Quoi ? je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté , je pourrois me flatter d'en être aimé , & je l'abandonnerois ! Non , ma mere , vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous : elle vous aimeroit , ajoutai-je , & vous l'aimeriez aussi ;

elle a votre douceur ; elle a votre franchise ; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer ? Mais , me dit-elle , que prétendez-vous faire ? Votre pere veut vous marier , & veut , en attendant , que vous alliez à la campagne ; il faut absolument que vous paraissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance ; l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez ; en tout cas n'irritez pas M. de Comminge par votre résistance ; demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre satisfaction. La haine de votre pere dure trop long-temps ; quand sa vengeance auroit été légitime , il la pousseroit trop loin : mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers ; il est persuadé que c'est un sacrifice que Madame de Luslan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je , est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à Madame de Luslan ? Bien loin d'avoir exigé quelque chose , Adélaïde ignore ce que j'ai fait , & je suis bien sûr qu'elle auroit employé , pour m'en empêcher , tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous primes ensuite des mesures , ma mere & moi , pour que je pussé recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adélaïde , qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre , en exigeant que si Adélaïde ne pensoit pas pour moi , comme je le croyois , je me soumettrois à ce que mon pere souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation , & dès que le jour parut , mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La Terre où je devois passer le temps de mon exil , étoit dans les montagnes , à quelques lieues de Bagnieres , de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure , le second jour de notre marche , dans un Village où nous devions passer la nuit. En attendant l'heure du souper , je me promenois dans le grand chemin , quand je vis de loin un équipage , qui alloit à toute bride , & qui versa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident ; je volai à ce carrosse ; deux hommes qui étoient descendus de cheval , se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans : on s'attend bien que c'étoit

Adélaïde & sa mere; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort blessée au pied; il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras; elle avoit les siens passés autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en apperçut; sa pudeur en fut allarmée; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour! J'étois trop plein de mon bonheur, pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix basse & timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi! lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais. Je ferois tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea de reprendre sa première attitude.

Le cabaret étoit si près, que j'y fus bientôt; je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mere, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Lussan, j'eus le temps de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon pere & moi; je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoissance: je ne fais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût su. C'étoit, en quelque façon, lui imposer la nécessité de m'aimer, & je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon pere tel qu'il étoit; Adélaïde étoit vertueuse: je sentoits que pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mere pour moi, & sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la voir. Parlez à ma mere, me dit-elle; elle connaît vos sentimens; je lui ai fait l'aveu des miens; j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon pere à proposer encore un accommodement;

nous

nous avons des parents communs que nous ferons agir. La joie que ces espérances donnoient à Adélaïde, me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur. Dites-moi, lui répondis-je en lui prenant la main, que si nos peres sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentiments sur mon devoir : mais je sens que je ferai très-malheureuse, si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Luslan, s'approchèrent alors de sa fille, & interrompirent notre conversation. Je fus au lit de la mere, qui me reçut avec bonté; elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles; je sortis ensuite pour les laisser en liberté; mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans sa chambre, dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter; je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mere; ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre; j'allai à elle d'un pas chancelant : je vous quitte, ma chere Adélaïde; je répétais la même chose deux ou trois fois; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste; elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle; je ne m'en fais aucun reproche; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, & vous méritez bien que j'en aie pour vous : je ne fais quelle sera votre destinée; mes parents décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos peres? Laissons-les se haïr, puisqu'ils le veulent, & allons dans un coin du monde, jouir de notre tendresse, & nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer, me répondit-elle? Voulez-vous me faire repentir des sentiments que j'ai pour vous? Ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit : mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajouta-t-elle, en me tendant la main, c'est par notre constance & par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure : mais, quoi qu'il nous arrive, promet-

tons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue; je la mouillois de mes larmes: je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, & de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre; je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer; mes larmes couloient, & j'y trouvois une espece de douceur: quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un Château bâti auprès des Pyrénées; on voit à l'entour, des pins, des cypres, des rochers escarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrents qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie; je passois les journées entières dans les bois; j'écrivois, quand j'étois revenu, des Lettres où j'exprimois tous mes sentiments: cette occupation étoit mon unique plaisir. Je les lui donnerai un jour, disois-je: elle verra par-là à quoi j'ai passé le temps de l'absence. J'en recevois quelquefois de ma mère; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque espérance: hélas! c'est le dernier moment de joie que j'aie ressenti; elle me mandoit que tous nos parents travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! de quelle longueur les jours étoient pour moi! J'allois dès le matin sur le chemin par où les Messagers pouvoient venir; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant: enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté; je ne doutai point qu'il ne vint pour moi; & au-lieu de cette impatience que j'avois quelques moments auparavant, je ne sentis plus que de la crainte; je n'osois avancer; quelque chose me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit semblé si cruelle, me paraissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les Lettres que je reçus par cet homme , qui venoit effectivement pour moi , m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; & pour mettre le comble à mon infortune , j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maison de Foix ; que la noce devoit se faire dans le lieu où j'étois ; que mon pere viendrait lui-même , dans peu de jours , pour me préparer à ce qu'il desiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre. J'attendis mon pere avec assez de tranquillité ; c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation , d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde ; j'étois sûr qu'elle m'étoit fidelle ; je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mere , qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle , ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma passion ! Je me trouvois heureux quelquefois , que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je passai les trois jours , qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de mon pere , à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adélaïde , d'être contente de moi : cette idée , malgré ma triste situation , remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon pere & de moi , fut de ma part pleine de respect , mais de beaucoup de froideur ; & de la sienne , de beaucoup de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le temps , me dit-il , de vous repentir de vos folies , & je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez , par votre obéissance , à cette marque de ma bonté , & préparez-vous à recevoir , comme vous devez , Monsieur le Comte de Foix , & Mademoiselle de Foix , sa fille , que je vous ai destinée ; le mariage se fera ici ; ils arriveront demain avec votre mere , & je ne les ai dévancés que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché , Monsieur , dis-je à mon pere , de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez : mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer ; je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout-à-l'heure ; Mademoiselle de Foix , quelque ai-

mable qu'elle puisse être, ne me feroit pas changer de résolution, & l'affront que je lui fais en deviendroit plus sensible pour elle, si je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur : tu ne verras pas même le jour ; je vais t'enfermer dans un cachot, destiné pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que tu ne sois rentré dans ton devoir ; je te punirai de toutes les façons, dont je puis te punir ; je te priverai de mon bien ; je l'assururai à Mademoiselle de Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une Tour ; le lieu où l'on me mit, ne recevoit qu'une faible lumière d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du Château. Mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laissât parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison : mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle ; mes réflexions ajoutoient encore à ma peine ; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire ; je n'avois pour moi que mes malheurs ; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir : aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une Lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même, que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'être d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mere : mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre ; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre, c'étoit une Lettre ; je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine

la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! voici ce qu'elle contenoit :

„ Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite de
 „ tout ce que je vous dois. Je fais ce que votre géné-
 „ rosité m'avoit laissé ignorer ; je fais l'affreuse situation
 „ où vous êtes , & je n'ai , pour vous en tirer , qu'un
 „ moyen qui vous rendra peut-être plus malheureux :
 „ mais je le ferai aussi bien que vous , & c'est là ce qui
 „ me donne la force de faire ce qu'on exige de moi. On
 „ veut , par mon engagement avec un autre , s'assurer
 „ que je ne pourrai être à vous ; c'est à ce prix que M. de
 „ Comminge met votre liberté. Il m'en coûtera peut-
 „ être la vie , & sûrement tout mon repos : n'importe ,
 „ j'y suis résolue. Vos malheurs , votre prison , sont au-
 „ jourd'hui tout ce que je vois. Je serai mariée dans peu
 „ de jours au Marquis de Bénavidès. Ce que je connais
 „ de son caractère , m'annonce tout ce que j'aurai à souf-
 „ frir : mais je vous dois du moins cette espèce de fidé-
 „ lité de ne trouver que des peines dans l'engagement
 „ que je vais prendre. Vous , au contraire , tâchez d'être
 „ heureux ; votre bonheur feroit ma consolation. Je
 „ sens que je ne devois point vous dire tout ce que je
 „ vous dis ; si j'étois véritablement généreuse , je vous
 „ laisserois ignorer la part que vous avez à mon maria-
 „ ge ; je me laisserois soupçonner d'inconstance ; j'en
 „ avois formé le dessein : je n'ai pu l'exécuter ; j'ai be-
 „ soin , dans la triste situation où je suis , de penser que
 „ du moins mon souvenir ne vous sera pas odieux. Hé-
 „ las ! Il ne me sera pas bientôt permis de conserver le
 „ vôtre ; il faudra vous oublier , il faudra du moins y
 „ faire mes efforts. Voilà de toutes mes peines celle que
 „ je sens le plus ; vous les augmenterez encore , si vous
 „ n'évitez avec soin les occasions de me voir & de me
 „ parler. Songez que vous me devez cette marque d'esti-
 „ me ; & songez combien cette estime m'est chère , puis-
 „ que de tous les sentiments que vous aviez pour moi ,
 „ c'est le seul qu'il me soit permis de vous demander.

Je ne lus cette fatale Lettre que jusqu'à ces mots : „ On
 „ veut , par mon engagement avec un autre , s'assurer
 „ que je ne pourrai être à vous. „ La douleur dont ces
 „ paroles me pénétrèrent , ne me permit pas d'aller plus
 „ loin. Je me laissai tomber sur un matelas qui compo-

soit tout mon lit ; j'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment , & j'y serois peut-être mort , sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit , il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir , dès que j'eus repris la connaissance. Cette Lettre que j'avois toujours tenue pendant ma faiblesse , & que j'avois enfin achevé de lire , étoit baignée de mes larmes , & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme , qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié , ne put alors se défendre d'en avoir ; il condamna le procédé de mon pere ; il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres ; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours , lui promettant qu'au bout de ce temps-là , je viendrois me remettre entre ses mains ; j'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer : attendri par mon état , excité par son intérêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitements que j'avois reçus de lui , il consentit à ce que je voulois , avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment : mais il fallut aller chercher des chevaux , & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde , de lui montrer tout mon désespoir , & de mourir à ses pieds , si elle persistoit dans ses résolutions ; il falloit , pour exécuter mon projet , arriver avant son funeste mariage , & tous les moments que je dissérois , me paraissent des siècles. Cette Lettre que j'avois lue & relue , je la lisois encore : il sembloit qu'à force de la lire , j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date ; je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort , disois-je ; elle fera tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance , reprenois-je ? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté ; elle voudra en hâter le moment. Hélas ! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle , fût un bien pour moi ? Je retrouverai par-tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur ; elle a jugé de moi comme des autres hommes ; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne

croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon conducteur ; nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mere, dans le chemin, qui venoit de notre côté ; elle me reconnut, & après m'avoir montré sa surprise de me trouver là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage ; je craignois tout dans la situation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison : votre pere y a consenti. Ah ! m'écriai-je, Adélaïde est mariée : ma mere ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit alors sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur, je tombai dans une espece de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentoie aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse ; ma mere me fit mettre au lit ; je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture ; la fièvre augmenta, & on commença le troisième à désespérer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable ; ses larmes, ses prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La premiere chose que je fis, fut de chercher la Lettre d'Adélaïde ; ma mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre ; je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait ; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au temps le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde ; elle m'en parloit quelquefois ; & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon,

mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible; votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé, & même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindrait que vous pussiez épouser Mademoiselle de Luffan : je me résolus de parler à cette généreuse fille; je lui fis part de mes craintes; elle les partagea; elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi; je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage. Il y avoit long-temps que son pere, offensé des procédés de M. de Comminge, la pressoit de se marier : rien n'avoit pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je? Il ne m'importe, me répondit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

Deux jours après cette conversation, j'appris que le Marquis de Bénavidès avoit été préféré à ses concurrents; tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Bénavidès a une figure désagréable, qui le devient encore davantage par son peu d'esprit, & par l'extrême bizarrerie de son humeur : j'en craignois les suites pour la pauvre Adélaïde; je la vis, pour lui en parler, dans la maison de la Comtesse de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuse : mais il faut me marier; & depuis que je sais que c'est le moyen de délivrer Monsieur votre fils, je me reproche tous les moments que je diffère. Cependant ce mariage, que je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensible de ses peines; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que son intérêt étoit le seul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi; je suis digne de votre pitié, & je tâcherai de mériter votre estime par la façon dont je vais me conduire avec M. de Bénavidès. Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit su, par mon pere même, que j'avois brûlé nos titres; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu son procès : elle m'a avoué, me disoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles conversations, & quoi-

que ma mélancolie fut extrême, elle avoit cependant je ne fais quelle douceur inséparable, dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui; il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie; la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mere me pressa de partir avec elle: mais je la pria de consentir que je restasse à la campagne, & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois; il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, & je l'aurois fait, si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere; il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde: mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir, sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour savoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie; il a voit été à Bagnieres avec moi, il connoissoit Adélaïde; il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir; il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme, peu de temps après son mariage, dans des Terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme, qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biscaye, sans perdre un moment. Le desir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté, par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage; il revint au bout de ce temps-là; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit besoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, & qu'à la faveur de quelques connoissances, qu'un de ses oncles, qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois données, il s'é-

toit introduit dans la maison. Je crois, ajouta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu : du moins me suis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vu. Il me dit ensuite, qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée, que son mari ne la quittoit presque jamais, qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie; qu'il la portoit si loin, que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès, que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frere : il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Bénavidès, qu'il paraissoit fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi; la triste situation de Madame de Bénavidès, & le desir de la voir, m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Bénavidès; il a besoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un : il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere, que j'allois passer quelque temps chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur Madame de Bénavidès; j'eusse voulu savoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire; il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup; cet article m'intéressa particulièrement; ce chien venoit de moi; je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échappent dans le bonheur; le cœur, dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour sa belle-sœur; il ajouta qu'il calmoit souvent les emportements de son frere, & qu'on étoit persuadé que, sans lui, Adélaïde seroit encore plus malheureuse; il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous

exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un faible motif pour vous retenir : mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit : aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche, qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Bénavidès, qui me mit aussi-tôt à l'ouvrage; on me logea avec le prétendu Architecte, qui, de son côté, devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu Madame de Bénavidès : je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée; il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu, que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre; mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon, que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi; j'en devois être bien aise, puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir : cependant je m'en affligeai; je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formois pas encore le dessein de me faire connaître; mais je sentoís que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se présenteoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit aussi une espèce d'inquiétude; il me traitoit, malgré la distance qui paroissoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché; je ne l'étois cependant point : ses agréments & son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnaissance; je craignois en lui un rival; j'appercevois dans toute sa personne,

une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause ; & ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : Vous êtes amoureux, me dit-il ; la mélancolie où je m'aperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur ; dites-le-moi : si je puis quelque chose pour vous, je m'y employerai avec plaisir ; tous les malheureux en général ont droit à ma compassion : mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel, (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fusse amoureux : mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût lui apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connais des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir ; je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur ; toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion : je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux, mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fît sentir d'une manière plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines ?

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. Je ne fais, lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajustements qu'on fait à cet appartement : vous savez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer, lui dis-je, Madame, en la regardant, que si vous daignez jeter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adélaïde frappée de mon son de voix, me reconnut aussi-tôt ; elle baissa les yeux quelques instants, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur : Adélaïde n'avoit pas daigné même jeter un regard sur moi ; elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colere. Que lui ai-je fait, disois-je ? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres : mais si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je conclusois ensuite que puisqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs ; cette pensée me donna une douleur si vive & si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra, & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il ? Que vous est-il arrivé ? Je suis perdu, lui répondis-je : Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je, est-il bien possible ! Hélas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment ! Par combien de peines, par combien de tourments ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférerois à tout ; ce bien, qui, au milieu des plus grands malheurs, remplissoit mon cœur d'une si douce joie !

Je fus encore long-temps à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes : il fut enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jeter dans le désespoir où vous êtes. Madame de Bénavidès est sans doute offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici : elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence. Que savez-vous même, si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé ? Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi quand on aime ; le cœur agit seul dans un premier mouvement. Il faut, ajoutai-je, que je la voie ; il faut que je lui reproche son changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle ? Que ne me laissoit-elle dans ma prison ? J'y étois heureux, puisqu'elle me croyoit être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entière à me tourmenter ; je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussi-tôt détruit par un autre ; je condamnois mes soupçons ; je les reprenois ; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde

conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse ; je me reprochois dans ces moments de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure ? Je veux tâcher de lui parler : mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucuns reproches de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution ; il fut conclu que je partirois aussi-tôt que je lui aurois parlé ; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Bénavidès feroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois, presque sans m'en appercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendrait encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir ; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment ; je montois, comme à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement : je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je savois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin, & j'avois entendu Bénavidès, dans une salle basse, parler avec un de ses Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit, que quand je fus près d'elle : elle voulut s'échapper aussi-tôt qu'elle m'aperçut ; mais la retenant par sa robe, ne me fuyez pas, lui dis-je, Madame, laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir ; cet instant passé, je ne vous importunerai plus ; j'irai loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai causés, & de la perte de votre cœur ; je souhaite que Dom Gabriel, plus fortuné que moi.... Adélaïde, que la surprise & le trouble avoient jusques-là

empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard sur moi : Quoi ! me dit-elle, vous osez me faire des reproches ! vous osez me soupçonner, vous !...

Ce seul mot me précipita à ses pieds. Non, ma chere Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense ; pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout-à-l'heure, & que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde : voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle ? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez : mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux ; ceux qui aiment, savent combien cette attitude a de charmes ; j'y étois encore quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que venant à elle l'épée à la main : Tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jetté au-devant d'elle ; je tirai en même-temps mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Bénavidès, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre ; mais je haïssois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme, ne me laissoit plus l'usage de la raison ; j'allai sur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés, entrèrent dans ce moment ; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; plusieurs se jetterent sur moi ; ils me désarmèrent, sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de Madame de Bénavidès, qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus renfermé.

C'est là, que, livré à moi-même, je vis l'abyme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de son mari, que je croyois alors tué à ses yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quels reproches ne me fis-je point ? J'avois causé ses premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble

par mon imprudence. Je me représentois l'état où je l'avois laissée, tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi; elle me devoit haïr: je l'avois mérité, la seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui, dans toute autre occasion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit; je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il en s'approchant; Je viens par ordre de Madame de Bénavidès: elle a eu assez d'estime pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance; je vous sauverai, & je la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour: je dois justifier Madame de Bénavidès, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connaître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, si mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez: mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Bénavidès dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il; je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Bénavidès, m'écriai-je? Non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Eh bien! lui dis-je, je fuirai, puisqu'elle le veut, & que son intérêt le demande; j'espérois, en sacrifiant ma vie, lui inspirer du moins quelque pitié: je ne méritois pas cette consolation; je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à Dom Gabriel; vous êtes généreux; son innocence, son malheur doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par

ce qui m'est échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidès me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos; je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il, je me croirois payé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien, ne vous ait pas suffi? Mais forttons, poursuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit traverser les cours du Château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château. Il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette Maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire : voilà une Lettre pour un Religieux de la Maison, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtemps autour du Château; je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner : mais le desir de savoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour : le Religieux, après avoir lu la Lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement, & le sang qu'il aperçut sur mes habits, lui firent craindre que je ne fusse blessé : il me le demandoit, quand il me vit tomber en faiblesse; un domestique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la Maison pour visiter ma plaie; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois soufferts.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du Village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent; j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié : je ne m'étois pas trompé; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il sut que j'étois blessé, il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est Madame de Bénavidès; sachez ce qui se passe; ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de

faire ce que je fouhaitois ; il sortit dans l'instant , pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence ; ma plaie parut dangereuse ; on fut obligé de me faire de grandes incisions : mais les maux de l'esprit me laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Bénavidès , comme je l'avois vue en sortant de sa chambre , fondant en larmes , couchée sur le plancher auprès de son mari , que j'avois blessé , ne me fortoit pas un moment de l'esprit : je repassois les malheurs de sa vie ; je me trouvois par-tout ; son mariage , le choix de ce mari le plus jaloux , le plus bizarre de tous les hommes , s'étoient faits pour moi ; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes , en exposant sa réputation. Je me rappellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée ; quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment , quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser , je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés ; elle devoit me haïr. Cette idée , si douloureuse , si accablante , je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours ; il me dit que Bénavidès étoit très-mal de sa blessure , que sa femme paroïssoit inconsolable , que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer ; je ne savois ce que je devois désirer ; tous les événements étoient contre moi ; je ne pouvois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Bénavidès.

Le Religieux qui me servoit , prit pitié de moi ; il m'entendoit soupirer continuellement ; il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit , qui avoit été long-temps dans le monde , & que divers accidents avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours : il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines. Ce moyen lui réussit : il gagna peu à peu ma confiance ; peut-être aussi ne la dut-il qu'au besoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui , à mesure que je lui contoïis mes malheurs ; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours , que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de

vraie bonté ; je lui répétois mille fois les mêmes choses : il m'écoutoit, il entroit dans mes sentiments.

C'étoit par son moyen que je savois ce qui se passoit chez Bénavidès. Sa blessure le mit long-temps dans un très-grand danger ; il guérit enfin : j'en appris la nouvelle par Dom Jérôme, c'étoit le nom de ce Religieux ; il me dit ensuite que tout paraissoit tranquille dans le Château, que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que sa santé étoit très-languissante ; il ajouta, qu'il falloit que je me disposasse à m'éloigner aussi-tôt que je le pourrois, que mon séjour pourroit être découvert, & causer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fusse en état de partir ; j'avois toujours la fièvre ; ma plaie ne se refermoit point. J'étois dans cette Maison depuis deux mois, quand je m'aperçus un jour que Dom Jérôme étoit triste & rêveur ; il détournoit les yeux ; il n'osoit me regarder ; il répondit avec peine à mes questions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit dans la Maison, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce mystère ? Vous me faites trembler ! Que fait Madame de Bénavidès ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte ; Bénavidès l'a sacrifiée à sa fureur : vous ne me répondez point. Hélas ! je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Bénavidès, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; sans mon amour, elle vivroit encore. Adélaïde est morte ; je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte ! Et je vis encore ! Que tardai-je à la fuivre ! que tardai-je à la venger ! Mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort ; ce seroit me séparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit rouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis

tant de sang, que je tombai en faiblesse ; elle fut si longue , que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence ; je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu , où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel , parce que sa vue devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener ; ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit ; nous restâmes tous deux assez long-temps sans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je rompis enfin le silence ; vous êtes bien généreux, Monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine ! Vous êtes trop malheureux , répondit-il , pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie , lui dis-je , de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur ; l'éclaircissement que je vous demande , prévient peut-être des événements que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres , me répondit-il ; n'importe , il faut vous satisfaire ; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire , que vous n'êtes pas seul à plaindre ; mais je suis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez savoir , de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidès , quand elle devint ma belle-sœur. Mon frere , que des affaires considérables avoient attiré à Bordeaux , en devint amoureux ; & quoique ses rivaux eussent autant de naissance & de bien , & lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits , je ne fais par quelle raison le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de temps après son mariage , il la mena dans ses Terres. C'est là où je la vis pour la première fois ; si sa beauté me donna de l'admiration , je fus encore plus enchanté des graces de son esprit & de son extrême douceur , que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne

dont j'étois tendrement aimé , me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes. J'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari , pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma maîtresse , offensé des refus de mon frere , ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser , & m'avoit déclaré , & à sa fille , que ce temps expiré , il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit , me mit bientôt en état de lui demander son secours ; j'allois souvent dans sa chambre , dans le dessein de lui en parler , & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps , qui m'avoit été prescrit , s'écouloit ; j'avois reçu plusieurs Lettres de ma maîtresse , qui me pressoit d'agir ; les réponses que je lui faisois , ne la satisfaisent pas ; il s'y glissoit , sans que je m'en aperçusse , une froideur qui m'attira des plaintes ; elles me parurent injustes ; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée , & le dépit , joint aux instances de son pere , la déterminèrent à se marier. Elle m'instruisit elle-même de son sort ; sa Lettre , quoique pleine de reproches , étoit tendre ; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée ; je croyois l'aimer encore : je ne pus apprendre , sans une véritable douleur , que je la perdois ; je craignois qu'elle ne fût malheureuse , & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupaient ; j'y rêvois tristement , en me promenant dans une allée de ce bois que vous connaissez , quand je fus abordé par Madame de Bénavidès ; elle s'aperçut de ma tristesse ; elle m'en demanda la cause avec amitié ; une secrete répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux : mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour , quoique ce ne fût pas pour elle , l'emporta. Tous ces mouvements se passoient dans mon cœur , sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentoais pour ma belle-sœur ; je lui contai mon aventure ; je lui montrai la Lettre de Mademoiselle de N.... Que ne m'avez-vous parlé plutôt , me dit-elle ? Peut-être aurois-je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu ! que je vous plains , & que je la plains ! Elle sera assurément malheureuse ! La

pitié de Madame de Bénavidès pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées défavantageuses ; & pour diminuer cette pitié , je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite , de la naissance , qu'il tenoit un rang considérable dans le monde , & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendrait encore plus considérable. Vous vous trompez , me répondit-elle , si vous croyez que tous ces avantages la rendront heureuse : rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose , ajouta-t-elle , quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation ; je m'aperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots , elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre ; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer ; je vis tout d'un coup , ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là , que j'étois amoureux de ma belle-sœur , & je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur. Je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude , son éloignement pour tous les amusements dans un âge comme le sien , son extrême mélancolie , que j'avois attribuée aux mauvais traitements de mon frere , me parurent alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même-temps à mon esprit ! Je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer , & cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien , disois-je , mon amour , quoique sans espérance , ne seroit pas sans douceur ; je pourrois prétendre à son amitié ; elle m'auroit tenu lieu de tout : mais cette amitié n'est plus rien pour moi , si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentoís que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos , & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner , & je rentrai au Château , pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir : mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes résolutions ; cependant , pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle , je me persuadai que je lui étois utile , pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là ; je trouvai en vous un air & des manières qui démentoient la condition sous laquelle vous paraissiez. Je vous marquai de l'amitié ; je voulus entrer dans votre confiance. Mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Bénavidès : car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, & je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La manière dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous ; & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre, le jour malheureux où vous blessâtes mon frere. Jugez de ma surprise, quand, à mon retour, j'appris tout ce qui s'étoit passé. Mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & jettoit de temps en temps des regards terribles sur Madame de Bénavidès. Il m'appella aussi-tôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi ; faites-la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose : mais M. de Bénavidès m'interrompit au premier mot ; faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-sœur ; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre ; elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, m'e dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrèrent de douleur ; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions : mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse : Quoi ! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi qui sens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous ? Je frémis de le dire : mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr ; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne fais si M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle : je fais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai, quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques moments, & reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner par une entière confiance, la plus grande marque d'es-

time que je puisse vous donner ; aussi-bien l'avoué que j'ai à vous faire , m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre. Allez retrouver votre frere ; une plus longue conversation pourroit lui être suspecte ; revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis , comme Madame de Bénavidès le souhaitoit. Le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Bénavidès ; je courus retrouver sa femme , agité de mille pensées différentes ; je desirois de savoir ce qu'elle avoit à me dire , & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu , l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue : elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel , j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde , & je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre , que mes larmes , qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon désespoir , commencerent à couler.

Oui , continua Dom Gabriel , vous en étiez aimé ; quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur , malgré ses malheurs , malgré sa situation présente ! je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu , quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez , qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir , & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa Lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris , dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu , qu'il avoit voulu la tuer , & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Bénavidès. Sauvez ce malheureux , ajouta-t-elle ; vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend , car je le connais ; dans la crainte de m'exposer , il souffriroit les derniers supplices plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre , lui dis-je , Madame , par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faiblesse , repliqua-t-elle : mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maîtresse de mes sentiments , je l'ai du moins été de ma conduite , & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir

puisse condamner. Hélas ! Madame , lui dis-je , vous n'avez pas besoin de vous justifier ; je fais trop par moi-même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en usage , ajoutai-je , pour vous obéir , & pour délivrer le Comte de Comminge : mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles , sans oser jeter les yeux sur Madame de Bénavidès ; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire ; mon parti étoit pris de vous délivrer : mais je ne savois pas si je ne devois point fuir moi-même. Ce que j'avois souffert pendant le récit que je venois d'entendre , me faisoit connaître à quel point j'étois amoureux. Il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu : mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions , je me déterminai à secourir Madame de Bénavidès , & à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain ; elle me parut un peu plus tranquille ; je crus cependant m'appercevoir que son affliction étoit encore augmentée , & je ne doutai pas que ce ne fût la connaissance que je lui avois donnée de mes sentimens ; je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frere , qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie , m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès , me dit-elle , par un événement ordinaire , sa perte m'auroit été moins sensible : mais la part que j'aurois à celui-ci , me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire : je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit , j'espère qu'il connaîtra mon innocence , & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi , lui dis-je , Madame , que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir ; je n'ai pu ni les empêcher de naître , ni vous les cacher ; je ne fais même si je pourrai en triompher : mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti

de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison. Je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, Madame, lui dis-je, vous ne ferez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagements que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumais peu à peu à réduire mes sentiments à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu; & pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance. Mon cœur se révoltoit encore quelquefois: mais la raison restoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à son tour; sa jeunesse la tira d'affaire, & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle, quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal; il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Sarragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour

mon pere, & il m'en a tenu lieu. Je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhai-
toit de moi; il fallut donc me résoudre à partir : mais je
crus que cette marque de ma complaisance me mettoit
en droit de lui parler sur Madame de Bénavidès. Que
ne lui dis-je point pour l'adoucir ! Il me parut que je
l'avois ébranlé : je crus même le voir attendri. J'ai aimé
Madame de Bénavidès, me dit-il, de la passion du monde
la plus forte; elle n'est pas encore éteinte dans mon
cœur : mais il faut que le temps & la conduite qu'elle
aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vu.
Je n'osai contester ses sujets de plainte; c'étoit le moyen
de rappeler ses fureurs : je lui demandai seulement la
permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il
me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut
cette nouvelle avec une forte de joie : je fais, me dit-
elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Bénavidès :
mais j'aurai du moins la consolation d'être où moi devoir
veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes
dispositions de mon frere. Un des principaux domesti-
ques de la maison, à qui je me confiois, fut chargé de
ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder,
& de m'en instruire. Après ces précautions, que je crus
suffisantes, je pris la route de Sarragossè. Il y avoit près
de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu
aucune nouvelle; ce long silence commençoit à m'inquié-
ter, quand je reçus une Lettre de ce domestique, qui
m'apprenoit que trois jours après mon départ, M. de
Bénavidès l'avoit mis dehors, & tous ses camarades, &
qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la
femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa Lettre, & sans m'embarrasser des
affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale
nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès; mon frere
qui me l'écrivit lui-même, m'en parut si affligé, que je ne
saurois croire qu'il y ait eu part; il me mandoit que l'a-
mour qu'il avoit pour sa femme, l'avoit emporté sur sa
colere, qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort
la lui avoit ravie; qu'elle étoit retombée peu après mon
départ, & qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cin-

quieme jour. J'ai su depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie : il ne veut voir personne; il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel : les lieux où j'ai vu la malheureuse Madame de Bénavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentiments, & je ne fais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes; il en répandoit aussi-bien que moi : il me quitta enfin, sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je restai seul. Ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobat à ma douleur; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison. Après avoir languï si long-temps, mes forces commencerent à revenir; ma blessure se ferma, & je me vis en état de partir en peu de temps. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurois voulu y répondre : mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, & je n'avois de sentiments que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle; j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette Lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle; j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin, je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La Lettre de Madame de Bénavidès, & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain

du départ de Saint-Laurent ; je vins , sans presque m'arrêter , à l'Abbaye de la T... ; je demandai l'habit en arrivant ; le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda , quand elles furent finies , si la mauvaise nourriture & les austérités ne me paraissoient pas au-dessus de mes forces ; ma douleur m'occupoit si entièrement , que je ne m'étois pas même aperçu du changement de nourriture , & de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle , & je fus reçu. L'assurance que j'avois parlée que mes larmes ne seroient point troublées , & que je passerois ma vie entiere dans cette exercice , me donna quelque espece de consolation. L'affreuse solitude , le silence qui regnoit toujours dans cette Maison , la tristesse de tous ceux qui m'environnoient , me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chere , qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du Cloître , parce que tout m'étoit également indifférent ; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois : là je relisois cette Lettre ; je regardois le portrait de ma chere Adélaïde ; je baignois de mes larmes l'un & l'autre , & je revenois le cœur encore plus triste.

Il y avoit trois années que je menois cette vie , sans que mes peines eussent reçu le moindre adoucissement , quand je fus appelé par le son de la cloche , pour assister à la mort d'un Religieux ; il étoit déjà couché sur la cendre , & on alloit lui administrer le dernier Sacrement , lorsqu'il demanda au Pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire , mon Pere , ajouta-t-il , animera ceux qui m'écoutent d'une nouvelle ferveur , pour celui qui , par des voies si extraordinaires , m'a tiré du profond abyme où j'étois plongé , pour me conduire dans le port du salut. Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints Religieux m'ont honoré ; vous voyez en moi une malheureuse pécheresse , qu'un amour profane a conduit dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage ; je fus même obligée , pour l'intérêt de mon amant , d'en épouser un autre. Je

cherchai jusques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour; celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie; Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blessèrent à mes yeux; le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une Tour de sa maison, & me fit passer pour morte; je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misère: mais, que dis-je, ô mon Dieu! j'ose appeller cruauté, l'instrument dont vous nous serviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements; bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici; j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise. A peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur: je crus être séduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le temps & les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Grand Dieu! que devins-je à cette vue? de quel trouble ne fus-je point agitée? Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous servîtes de ma

propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois ; & pour ne m'en plus séparer , après avoir congédié mon conducteur , je me présentai à vous , mon Pere ; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans votre Maison : vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportoïs à vos saints exercices ? Un cœur plein de passion , tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu , qui vouloit , en m'abandonnant à moi-même , me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui , permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtois à respirer le même air , à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas ; je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre , & je me trouvois dans ces moments payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien ; sans cette crainte , j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une âme que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois , que pour obéir à la règle du saint Fondateur , qui a voulu , par l'idée continuelle de la mort , sanctifier la vie de ses Religieux , il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses ; la vue de ce tombeau , l'ardeur avec laquelle il le creusoit , me pénétrèrent d'une affliction si vive , qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir ; il me sembloit depuis ce moment , que j'allois le perdre ; cette idée ne m'abandonnoit plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le suivais par-tout , & si j'étois quelques heures sans le voir , je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois , pour l'usage de la Maison , quand je m'aperçus que mon compagnon m'avoit quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois , je le vis dans un endroit écarté , occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde , que j'allai à lui , & que j'eus le temps de

considérer ce qu'il tenoit sans qu'il m'apperçût ; quel fut mon étonnement , quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que , bien-loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler , il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle ; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute-puissante sur lui ; je crus que cet amour , que je portois jusqu'aux pieds des Autels , avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée , je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes Autels ; je vins demander à Dieu ma conversion , pour obtenir celle de mon amant. Oui , mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois ; c'étoit pour lui que je versois des larmes ; c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse ; ma prière , toute insuffisante , toute profane qu'elle étoit encore , ne fut pas rejetée : votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous , & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances ; je tombai malade peu de jours après. Si le Compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché , qu'il considère ce qu'il a si follement aimé , qu'il jette les yeux sur moi , qu'il pense à ce moment redoutable où je touche , & où il touchera bientôt , à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche ; j'implore le secours des prières de ces saints Religieux ; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné , & je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde , si présent à mon souvenir , me l'avoit fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus tendre , tout ce que la pitié , tout ce que le désespoir peuvent faire sentir , je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé , la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris : mais quand je compris qu'elle étoit expirée , j'en fis de si douloureux , que les Religieux vinrent à moi & me releverent. Je me démêlai de leurs bras ; je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde ; je lui prenois les mains , que j'arrosais de mes larmes.

larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois , ma chere Adélaïde , m'écriai-je , & je vous ai perdue pour toujours ! Quoi ! vous avez été si long-temps auprès de moi , & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue ! Nous ne nous séparerons du moins jamais ; la mort , moins barbare que mon pere , ajoutai-je , en la serrant entre mes bras , va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle : le Pere Abbé attendri de ce spectacle , tâcha , par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes , de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force ; on m'entraîna dans ma cellule , où le Pere Abbé me suivit ; il passa la nuit avec moi , sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi Adélaïde , lui dis-je ; pourquoi m'en avez-vous séparé ? Non , je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue , où elle a souffert tant de maux. Par pitié , ajoutai-je , en me jetant à ses pieds , permettez-moi d'en sortir ; que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire ; & vous , mon Pere , je vous demande cette dernière grace : promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres ; je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment , qui peut seul mettre fin à mes maux. Le P. Abbé par compassion , & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses Religieux un objet de scandale , m'accorda ma demande , & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années , n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

F I N.

LETTRE
DU COMTE
DE COMMINGE
A SA MÈRE,
SUIVIE
D'UNE LETTRE DE PHILOMELE
A PROGNÉ.

LETTRE
DU COMTE
DE COMMINGE
A M. L'ABBÉ
DE
L'ÉVÊQUE DE PHILIPPE
A PROPOS

EXTRAIT DES MÉMOIRES

D U

COMTE DE COMMINGE.

LE Comte de Comminge est obligé, pour des intérêts de famille, de se rendre à l'Abbaye de R.... Son pere & le Marquis de Luffan, quoique parents très-proches, étoient défunis dès l'enfance, & cette haine croissant avec l'âge, étoit devenue irréconciliable. Il s'agissoit de rechercher dans les Archives de cette Abbaye, des titres d'où dépendoit le gain d'un procès, qui n'alloit à rien moins qu'à dépouiller entièrement le Marquis de Luffan. Le Comte part sous le nom de Longaunois, pour être plus obscur, & ne donner aucun soupçon dans un séjour où Madame de Luffan avoit plusieurs parents.

Comme il se trouvoit près de Bagnieres, il demanda à son pere la permission d'y passer le temps des eaux : il l'obtint. Dès le lendemain de son arrivée, il fut conduit à la fontaine. Il regne dans ces lieux une liberté qui dispense du cérémonial. Avec toutes les graces de la jeunesse, ornées par l'éducation, le Comte ne tarda point à être remarqué. On l'admit dans toutes les parties de plaisir; on le mena chez le Marquis de la Valette, qui donnoit une fête aux Dames. C'est là qu'il rencontra le bel objet de l'amour le plus tendre, le plus vertueux & le plus malheureux qui fut jamais : c'étoit Mademoiselle de Luffan, qu'il ne connut que sous le nom d'Adélaïde. Cette erreur servit encore à le perdre. Il se livre avec

sécurité à l'impression vive & rapide qu'il éprouve. Adélaïde de son côté, s'abandonne, sans remords, à un sentiment dont elle ne peut prévoir les suites : ils ignorent ce qui peut les armer contre la séduction de leur penchant, & tous deux sont entraînés, l'un vers l'autre, par cette sympathie funeste que le Ciel fait naître presque toujours entre les cœurs qu'il destine à l'infortune. Enfin ils apprennent qui ils sont, & frémissent de se connaître, en s'applaudissant de s'aimer. Le Comte se reproche le motif de son voyage : il ne voit plus dans M. de Lussan l'ennemi de son pere ; il n'y voit que le pere de sa maîtresse. Tous les papiers dont il est dépositaire, & qui peuvent assurer la ruine du Marquis, il les brûle sans balancer. Que l'amour est sublime dans les belles ames ! c'est de toutes nos passions celle à qui les grandes choses coûtent le moins. Après ce sacrifice, que le Comte double en le cachant, il s'arrache à ce qu'il aime, & va retrouver son pere, qu'il trouve déjà instruit, & à qui il a le courage de ne rien cacher. Reproches, menaces, emportements, rien ne l'effraie : ce sentiment consolateur, qui naît des belles actions, le tranquillise. Il oppose au courroux paternel une ame respectueuse ; mais dévouée, pour jamais, à l'amour & au malheur. Ce pere inflexible cherche tous les moyens de traverser un attachement qui fait échouer sa haine & ses espérances. Il propose pour femme à son fils une fille de la Maison de Foix. Le Comte la refuse, & est enfermé dans une tour, où sa seule consolation est d'aimer Adélaïde & de souffrir pour elle. On ne met d'autre terme à son esclavage, que l'engagement de son amante avec un autre. Tremblante pour les jours du Comte, elle se détermine enfin à lui rendre la liberté aux dépens de la sienne. Elle choisit, dans la foule de ses adorateurs, le Marquis de Bénavides, homme révoltant par sa figure, son esprit & son caractère : plus ce lien est affreux, moins il pèse à la délicatesse de cette ame tendre & courageuse ; c'est la compassion du Comte qu'elle prétend exciter, & non pas sa jalousie : elle veut, en renonçant à lui, lui laisser la certitude qu'elle ne peut être heureuse avec un autre.

Le Comte, prévenu des résolutions d'Adélaïde, s'abandonne à la plus vive douleur : il trouve le moyen de

s'échapper de sa prison, & part avec l'espérance de détourner son amante de son horrible projet. Il n'étoit plus temps : son mari l'avoit déjà emmenée dans ses Terres.

La situation du Comte de Comminge ne peut se décrire. Après le premier accablement, il s'occupe des moyens de revoir Adélaïde, & des déguisements qu'il pourra employer pour s'introduire dans les lieux qu'elle habite. Il apprend que Bénavidès a besoin d'un Peintre ; il saisit cette idée ; rien ne peut le retenir : il vole se présenter. Quel spectacle pour lui ! Il voit Adélaïde rêveuse, solitaire, occupée à dévorer ses larmes ; mais enfin il la voit, il suit tous ses mouvements ; frémit au seul son de sa voix ; il distingue le bruit de ses pas ; entend jusqu'à son silence : il jouit de son abattement, de sa tristesse, de son malheur même ; plaisir cruel & empoisonné qui suppose le comble de l'infortune ! Un jour, n'étant plus maître de son trouble, il entre dans la chambre d'Adélaïde, il se précipite à ses pieds, qu'il arrose de pleurs : Bénavidès les surprend ; il met l'épée à la main, & veut se jeter sur sa femme : le Comte s'élance au-devant d'elle ; il est attaqué & blessé par Bénavidès : c'est alors qu'il songe à se défendre, bien moins par amour pour la vie, que par haine pour Bénavidès, qu'il fait tomber à ses pieds, & qu'il laisse presque mourant. Ce monstre, après quelques jours où l'on désespéroit de lui, revient à la vie, pour empoisonner celle de sa malheureuse épouse. Ses premiers sentiments, en ouvrant les yeux, sont la jalousie & la fureur. Graces, jeunesse, beauté, attrait impérieux des larmes, rien ne peut le fléchir. Las d'être tyran, il veut être bourreau. Le barbare ! il traîne Adélaïde dans le fond d'un cachot, & la fait passer pour morte. Ce bruit parvient aux oreilles du Comte : désespéré, privé de tout, anéanti, il fuit l'œil des humains : errant de déserts en déserts, il porte dans les lieux les plus sombres & les plus sauvages l'excès de son désespoir & le délire de sa douleur. Enfin, je ne sais quel mouvement le conduit à la Trappe : il court s'enfouir au fond de ces tombeaux où la Religion enchaîne ses pâles victimes, où le feu des passions brûle encore sous la haire & les cilices. Quelques mois s'écoulent.

Bénavidès meurt. On rend à sa femme le jour & la liberté : ne tenant plus à rien, ignorant le sort du Comte, elle sort du Château sous des habits d'homme, & se détermine à finir ses tristes jours dans le Couvent où elle a été élevée. En chemin pour s'y rendre, elle se détourne, & entre dans l'Eglise de la Trappe. Parmi les voix qui chantoient les Hymnes célestes, elle y distingue la voix de son amant : elle le reconnoît à travers sa pâleur & le ravage des austérités. Elle ne peut s'éloigner d'un lieu qui renferme ce qu'elle aime, profite de son déguisement, & va se présenter au Pere Abbé : il la reçoit, est touché de son trouble, & prend pour des dispositions religieuses des pleurs que l'amour seul fait répandre.

Piere de partager la retraite de son amant, contente de le voir, de le soulager dans ses travaux, de respirer le même air que lui, elle a le courage de ne se point faire connoître. Cette contrainte, les rigueurs d'une vie pénitente, l'amour, ce poison lent, lorsqu'il est malheureux, épuisèrent enfin le corps foible & délicat de cette infortunée. Elle tombe malade : couchée sur le lit de cendre où elle est expirante, entourée de Religieux qui adressent au Ciel de lugubres prières, elle ose dévoiler le mystère de ses amours, ranime ses forces pour demander pardon de sa conduite, offre à Dieu ses larmes & ses malheurs, fait approcher le Comte de Comminge, entr'ouvre les yeux, le nomme, lui serre la main, & meurt entre ses bras.

J'ai cru que cet Extrait pourroit être utile : il met sur le champ le Lecteur au fait, & lui épargne la peine de recourir à l'Ouvrage même, qu'on ne trouve point séparé. Je n'ai jamais rien lu de plus intéressant que ces Mémoires : ils laissent dans l'ame cette voluptueuse impression de mélancolie & de tristesse dont on remercie l'amour & ceux qui savent le peindre. On y a su renfermer tout ce que le sentiment a d'expressif ; la douleur de pathétique ; l'amour vertueux d'héroïque & d'attendrissant. Ils sont attribués à la Comtesse de Murat, aussi connue par ses charmes que par ses malheurs. Il n'y a guère en effet qu'un Auteur de ce genre qui ait pu répandre sur ses productions cet intérêt, cette flamme d'une sensibilité dou-

ce, ces graces simples & touchantes, bien préférables à tout le luxe du bel esprit. Les femmes Auteurs conservent, pour la plupart, dans leur style, un caractère de tendresse & de séduction qui les distingue : elles ont, si on peut le dire, plus de souplesse dans le cœur, & possèdent mieux que nous le grand art des développemens. L'on diroit que l'attrait de leur sexe se communique à leurs Ouvrages : elles excellent sur-tout dans les peintures où l'amour est la nuance qui domine : l'habitude de ce sentiment leur en facilite l'expression, & en général toutes les passions d'instinct sont faites pour leur ame & pour leur pinceau. M. de Buffon a dit quelque part, qu'il n'y a dans l'amour de vrai que le physique ; il est vraisemblable que les femmes sont de l'avis de M. de Buffon ; mais elles se garderont bien de l'écrire : leur seroit-il de dégrader un sentiment qui occupe, embellit & compose leur existence ? Respectons avec elles ce voile de délicatesse qu'elles ont adroitement jetté sur leurs foiblesses & sur nos plaisirs.

J'espère qu'on voudra bien me pardonner cette courte digression en faveur de celles qui en sont les objets. Pour revenir à la Lettre du Comte de Comminge, j'ai choisi le moment où il vient de perdre sa maîtresse : c'est là que l'ame est déchirée, que les larmes coulent, & que le grand intérêt commence. Quelle situation que celle de ce malheureux amant séparé de l'Univers, ne pouvant implorer ni recevoir de consolation, portant aux pieds des Autels un cœur brûlant de regrets amoureux, calculant par ses maux tous les points du temps qui composent les heures, n'ayant pour refuge qu'un Dieu qu'il redoute, qu'une tombe pour demeure, & que l'éternité des siècles pour perspective !

Plus ce sujet est admirable, plus j'ai lieu de trembler pour l'exécution. Toutes les langues paroissent pauvres lorsqu'il s'agit de donner à certains tableaux le degré de force qu'ils demandent ; & il en faudroit, pour ainsi dire, une particulière pour exprimer les grandes douleurs, les grands plaisirs, & toutes ces émotions profondes qui restent ensevelies dans le sanctuaire des ames sensibles. C'est ici le lieu d'envier le talent & l'énergie de ce Crébillon si

sublime & si persécuté ; mais que la France placera toujours dans le très-petit nombre de ses génies , malgré tous les insectes bourdonnants autour de son tombeau.

La Lettre de Philomele à Progné avoit déjà paru avec quelque succès : comme j'ai promis au Public un Recueil de ces petits Ouvrages, j'en joindrai un ancien à chaque nouveau que je donnerai , avec des corrections & des changements considérables , jusqu'à ce que la collection soit complete , & mon engagement rempli.





LETTRE DU COMTE DE COMMINGE.

*Le Comte de Comminge est supposé écrire quelque temps
après l'événement qu'il raconte.*

C'EST de tous les mortels le plus infortuné,
De tous les malheureux le plus abandonné,
C'est ton fils qui t'écrit; peux-tu le méconnoître?
Ton fils! depuis long-temps tu l'as pleuré peut-être:
Il respire, frémis. Au comble de l'horreur,
En attendant la mort, il vit de sa douleur;
Il vit!... près d'un cercueil! Qu'ai-je dit? Ah! pardonne...
J'entends des cris plaintifs, & l'effroi m'environne:
Mes pleurs coulent... Ma mere!... ô sort! ô sort affreux!
Je vais troubler tes jours, que je dus rendre heureux.
Mais j'ai besoin d'un cœur compatissant & tendre,
Où mon cœur oppressé puisse enfin se répandre:
Tout est muet & sourd au fond de mes déserts,
Et toi seule à ton fils restes dans l'Univers.

Rappelle-toi... combien je t'ai coûté de larmes!..
Rappelle-toi ce temps marqué par tes alarmes,
Où le bras paternel, contre mes vœux armé,
Brisa le plus saint nœud que le Ciel ait formé.
Que de maux ont suivi cette rigueur d'un pere!
Je fus respectueux autant qu'il fut sévère:

Mais j'aimois un objet, tu le fais, tu l'as vu,
Qui prit sur moi les droits que donne la vertu,
Ces droits impérieux, si bien faits pour mon ame :
Je ne séparois point mon honneur & ma flamme.
J'aimois Adélaïde, Adélaïde !.. Ah ! Dieux !..
Ce trésor qu'à la terre avoient montré les Cieux ;
Et c'est cet amour même, ombre à jamais chérie,
Qui d'un deuil éternel enveloppa ta vie !
C'est pour briser mes fers, pour fermer mon tombeau
Que tu choisis l'époux qui devint ton bourreau !
Ma mere, il t'en souvient... J'en frémis d'épouvante :
Dans un cachot ce monstre enferma mon amante.
Auteur de ses tourments, de son horrible sort,
Anéanti, trompé par le bruit de sa mort,
Privé de tout, j'errai long-temps à l'aventure ;
J'eus la terre pour lit, mes pleurs pour nourriture ;
Sombre habitant des bois, dans leurs profonds détours,
Je pleurois mon amante, & la cherchois toujours.

J'allois, je m'enfonçois dans cette solitude,
Où mourir à soi-même est la première étude,
Où d'épaisses forêts & des rochers affreux
S'élèvent tristement sous un ciel ténébreux ;
Tombeaux anticipés qu'habite le silence,
Et que le repentir dispute à l'innocence.
Toi-même ignoras tout. Sous ces dômes sacrés,
Figure-toi ton fils, l'œil, la marche égarés,
Parcourant au hazard cette lugubre enceinte,
Séché dans les ennuis, mourant dans la contrainte,
Vers la terre baissant des yeux noyés de pleurs,
Et flétri, jeune encor, par l'excès des malheurs.
L'aspect religieux de tous nos Solitaires,
Pénitents sans orgueil, & martyrs volontaires ;
Le spectacle touchant de ces sages mortels,
Qu'on voit vivre & mourir à l'ombre des Autels,
Dans le mépris des biens, des espérances vaines,
Et loin du tourbillon des passions humaines ;
L'intéressante paix, la majesté d'un lieu
Où l'homme, en s'oubliant, s'approche de son Dieu ;
Tout réveillait en moi la plainte & le murmure ;
Tout, par un poison lent, aigrissait ma blessure.
Je ne fais quel instinct sembloit me confirmer

Qu'Adélaïde encor respiroit pour m'aimer.
 C'est alors que, brûlant d'une flamme nouvelle,
 Je maudissois les lieux qui me séparoient d'elle :
 Je confiois son nom aux antres d'alentour :
 Mes traits défigurés peignoient encor l'amour.

Combien de fois, au fond de ma retraite obscure,
 Séduits par les attraits d'une vaine imposture,
 Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur
 Que me donna sa main dans mes jours de bonheur ?
 Cet aspect consolant soutenoit mon courage :
 Avec recueillement j'adorois son image ;
 J'y retrouvais ce front si noble sans fierté,
 Trône de la décence & de la vérité ;
 Cette bouche où souvent, (oserais-je le dire ?)
 Je vis, à mon approche, errer un doux sourire ;
 Et cet œil qui, sévère & tendre tour-à-tour,
 Imprimoit le respect en inspirant l'amour.
 Un jour (ce souvenir m'occupera sans cesse)
 Parcourant ce portrait, si cher à ma tendresse,
 Au feu de mes regards il parut s'animer :
 Ce que je ressentais il parut l'exprimer.
 Un voile de douleurs s'étendit sur ses charmes ;
 Il sembloit me parler, frémir, verser des larmes,
 Et je crus un moment, satisfait & trompé,
 Qu'il répandoit les pleurs dont je l'avois trempé.

Mon désordre, mes cris, mes pleurs involontaires,
 Détournerent enfin l'œil de nos Solitaires.
 Ces mortels recueillis, & qu'on ne voit jamais
 Promener leurs regards curieux ou distraits,
 Les fixèrent sur moi : leur ame bienfaitrice
 Suspensit un moment son pénible exercice ;
 Et, comparant leur sort à mon sort rigoureux,
 Sous la haire sanglante ils se trouvoient heureux.

Le plus jeune * sur-tout (j'en accusois son âge)
 Sans cesse, en gémissant, erroit sur mon passage,
 Sous nos tristes cyprès je le voyois rêver,

* Le lieu, le changement des traits d'Adélaïde, la certitude où le Comte est de sa mort, tout cela, je crois, fonde suffisamment l'impossibilité de la reconnoître.

Et d'un œil douloureux il sembloit m'observer.
 Fraîcheur de la jeunesse, éclat des premiers charmes,
 Rien ne s'étoit sauvé du ravage des larmes.
 Soulevois-je mes yeux, je rencontrois les siens
 Toujours avec langueur attachés sur les miens.
 Quand je croyois le fuir, je le trouvois encore :
 Si j'allois dans nos bois, au lever de l'aurore,
 Fendre le chêne antique, ou bien puiser des eaux,
 Ses délicates mains partageoient mes travaux.
 Il me suivoit par-tout. Au bord d'un lac tranquille,
 Je travaillois un soir à mon dernier asyle ;
 Je creusois mon cercueil : en moi-même absorbé,
 Je restai quelque temps sur ma bêche courbé :
 Dans ces sombres objets mon ame ensevelie,
 Aimoit à contempler le terme de la vie.
 Sans trouble, sans terreur, trop foible pour mes maux,
 D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
 Ma main, dans ce moment, incertaine & timide,
 Sur le sable imprima le nom d'Adélaïde.
 A peine est-il tracé, ce même pénitent
 Jette un cri, s'offre à moi, pâle, égaré, tremblant ;
 Peignant dans ses regards le trouble & la tendresse,
 Sur les arbres voisins appuyant sa foiblesse.
 Sa défaillante voix murmure quelques mots
 Confus, entrecoupés, mourants dans les sanglots :
 Il me fixe, & content d'exciter mes allarmes,
 Il disparoit soudain, pour me cacher ses larmes.

Sans doute, me disois-je, amant infortuné,
 De la même infortune il m'aura soupçonné :
 Il aime, il brûle encore au sein de la retraite ;
 Il rougit devant Dieu d'une flamme secrète,
 Et s'élance vers moi, dans son mortel ennui,
 Me croyant malheureux & tendre comme lui.
 Combien je le plaignois ! poursuivrai-je, ô ma mere !
 Le récit effrayant de ce fatal mystère ?
 Te peindrai-je mes sens de douleur consumés ;
 Ce cœur brûlant toujours de regrets enflammés,
 Mes éternels tourments, accrus par le silence,
 Tous ces foibles retours vers le Dieu qu'on offense ;
 Les horreurs de la nuit, les supplices du jour,
 Et mes tristes serments, démentis par l'amour ?

Enfin, après trois ans, devenu plus paisible,
 Affaibli sous mes maux, j'étois presque insensible.
 J'éprouvai ce néant & ces tristes langueurs
 Que le temps par degrés verse au fond de nos cœurs.
 Je me sentoís mourir. Dans mon ame expirante,
 Dieu, long-temps oublié, balança mon amante.
 Je crus qu'Adélaïde, heureuse dans les Cieux,
 Vouloit un encens pur & de plus nobles vœux.
 Je m'excitois moi-même & réchauffois mon zèle
 Pour ces devoirs sacrés qui me rapprochoient d'elle.
 Je pensois chaque jour m'élever d'un degré
 Vers le céleste objet dont j'étois séparé...

O retour inoui ! de profondes ténèbres
 Enveloppoient ces tours & ces dômes funebres.
 Je m'entends appeller par ces sons effrayants,
 Lamentable signal de nos derniers moments.
 J'accours.. Dieu ! quel spectacle, & que vais-je t'apprendre ?
 Je trouve un malheureux étendu sur la cendre :
 Nous l'environnions tous : l'observant de plus près,
 Dans l'ombre de la mort je distingue ses traits...
 Je crois le voir encor... J'en frissonne... ma Mere...
 C'étoit... le croiras-tu ?... ce même Solitaire,
 C'étoit... tu me préviens ; tu vois mon sort affreux...
 C'étoit Adélaïde... expirante à mes yeux !

Elle m'envifageoit d'un regard fixe & tendre.
 „ O mes Freres, dit-elle, osez-vous m'entendre,
 „ Me plaindre & pardonner ? Je suis indigne, hélas !
 „ D'habiter parmi vous, de mourir dans vos bras.
 „ Vous ne voyez en moi qu'une femme coupable,
 „ Conduite par l'amour dans ce lieu respectable.
 „ J'aimois.. J'étois aimée.. Un d'entre vous... ah ! Dieux !
 „ Il me voit, il m'entend ; il est devant vos yeux...
 „ Son effroi... sa douleur, criminelle peut-être,
 „ Et son faïssissement le font assez connoître...
 „ Comminge, approche-toi : sur ce lit malheureux
 „ Le Ciel, pour un moment, veut nous unir tous deux.
 „ Viens.. me reconnois-tu ?.. c'est moi ; c'est ton amante :
 „ Elle n'est plus à craindre alors qu'elle est mourante.
 „ Depuis plus de six ans j'habite ce séjour :
 „ Ah ! par ce seul effort juge de mon amour.

„ Dans ces réduits sacrés, témoins de ma tendresse,*
 „ Ai-je pu t'oublier? Je te voyois sans cesse.
 „ La sainteté du lieu retint cent fois mes pas
 „ A l'instant où j'allois me jeter dans tes bras;
 „ J'épiois tes soupirs & j'y trouvois des charmes:
 „ Je goûtois, en pleurant, la douceur de tes larmes.
 „ Entre tes mains souvent je surpris mon portrait,
 „ Et de mon ame alors s'envoloit le regret.
 „ J'aimois; & près de toi, sous ces tours renfermée,
 „ Je m'enivrois encor du plaisir d'être aimée.
 „ Va, je n'eusse jamais voulu d'autre bonheur:
 „ Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur:
 „ Je le craignis du moins. Au sein de la souffrance,
 „ Ton front calme peignoit la froide indifférence:
 „ Ton œil étoit ferein; tes soupirs & tes vœux,
 „ Réclamés par l'amour, se tournoient vers les cieux.
 „ Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée.
 „ Seule dans un désert... où j'étois oubliée,
 „ J'envifageai soudain le terme de mon sort.
 „ L'amour troubla ma vie... Il va causer ma mort...
 „ O mon Dieu! j'obéis à ta voix qui m'appelle:
 „ Je me soumets à toi; frappe une criminelle;
 „ Frappe, & pour mon amant réserve tes faveurs:
 „ Il a connu sans doute & pleuré ses erreurs;
 „ Ou, s'il n'a point encor étouffé sa foiblesse,
 „ Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de sa tendresse,
 „ De ces charmes si vains le reste inanimé,
 „ Et qu'il tremble en voyant ce qu'il a tant aimé.

O prodige! ô terreur! ô chere Adélaïde!
 Je reste quelque temps & muet & stupide.
 Sans force, sans couleur, près d'elle prosterné,
 Sous un bras tout-puissant j'étois comme enchaîné.
 Mais dès qu'à la lueur d'une lampe expirante,
 Je vois l'affreuse mort sur ses lèvres errante;
 Luttant avec effort, sitôt que je la voi
 Me tendre encor les bras soulevés jusqu'à moi;

Avec

* J'ai cru devoir retrancher ici l'historique de son entrée à la Trappe; ce détail auroit nécessairement été froid. Ceux qui voudront le rappeler, peuvent recourir à l'Extrait qui précède.

Avec peine entr'ouvrir sa débile paupière,
 Me chercher, me nommer à son heure dernière;
 Ma voix alors, ma voix sort du fond de mon cœur,
 Par des cris redoublés j'exhale ma douleur.
 Je tombe sur ce lit qu'entoure l'épouvante,
 Sur la cendre sacrée où périt mon amante.
 Tout dispaçoit pour moi : ce corps déjà glacé,
 Cet auguste dépôt, je le tiens embrassé :
 Je couvre de baisers ce front pâle & livide,
 Où j'entrevois encor des traits d'Adélaïde;
 J'arrose de mes pleurs sa défaillante main,
 Que la mienne, en tremblant, presse contre mon sein.
 „ Réponds-moi, m'écriai-je; oui, c'est moi qui t'appelle;
 „ Oui, c'est moi qui t'adore & qui te suis fidele:
 „ Si cet aveu t'est cher & peut te ranimer,
 „ Va, jamais ton amant ne cessa de t'aimer.
 Elle semble, à ces mots, tendrement me sourire!
 Je renaiss... vain espoir qu'un instant vient détruire;
 Hélas! son cœur bientôt reste sans mouvement...
 Je ne m'aperçois point de ce fatal moment:
 Je respire la mort sur sa bouche flétrie,
 Et sa belle ame au moins est par moi recueillie.
 Que dis-je? dans mon trouble & dans mon abandon,
 Je lui parlois encore, & répétois son nom;
 Long-temps après sa mort je la croyois vivante.
 Te représentes-tu cette nuit effrayante,
 Cette cendre, ce lit, ce flambeau ténébreux,
 Aux ombres du trépas mêlant un jour affreux?
 Autour de moi rangés, nos pâles Solitaires,
 Au Ciel avec des pleurs adressant des prières?
 Ainsi la pitié n'endurcit point les cœurs!
 Ces sévères mortels partageoient mes douleurs:
 Confidants & témoins de nos destins horribles,
 Ils ne rougissoient point de paroître sensibles:
 Leur œil compatissant étoit fixé sur nous;
 Et le Dieu que je fers, de ses droits si jaloux,
 Pour la première fois, sous cette voûte obscure,
 Laisa gémir l'amour & parler la nature...

Espoir, amour, bonheur, tout ce qui fut sacré,
 Ce tombeau le renferme; il a tout dévoré!
 Et quoi! l'homme qui souffre est donc forcé de vivre!

Adélaïde est morte, & je ne puis la suivre!..
 Ma mere, tu l'aimois : que ne peut la vertu?
 Cet objet te fut cher dès qu'il te fut connu.
 Quelle ame! que d'attraits! combien elle étoit belle!
 Hélas! combien de fois tu pleuras avec elle!
 Oui, tu nous confondois dans tes embrassements;
 Tu la nommois ta fille, & plaignois nos tourments.
 Ciel! me trompé-je? en proie à ses ardeurs secretes,
 Elle habita six ans ces sauvages retraites!
 L'amour dans ces tombeaux fut entraîner ses pas!
 Le cilice a meurtri ses innocents appas!
 Lorsque dans son portrait je contemplois ses charmes,
 C'est elle que j'avois pour témoin de mes larmes!
 Mille fois sur ces pas je me suis égaré!
 Je respirois cet air qu'elle avoit respiré!
 Elle étoit près de moi, je la voyois sans cesse!
 Ses timides soupirs m'exprimoient sa tendresse!
 Et rien n'a pu frapper mon œil appesanti!
 Malheureux! & mon cœur ne m'a point averti!..
 Ah! secondé par toi, s'il t'avoit reconnue;
 Si ta main secourable eût dessillé ma vue,
 Chere amante, à tes pieds j'eusse tombé soudain,
 Et j'aurois su peut-être adoucir ton destin.
 Loin de l'œil des humains, & fuyant la lumiere,
 Cachant notre secret à la nature entiere,
 Hélas! nous aurions pu, libres dans nos soupirs,
 En ces lieux de douleurs connoître les plaisirs.
 Avec toi le bonheur eût habité nos plaines:
 Nous nous serions aidés à supporter nos chaînes.
 Ces antres ombragés de lugubres cypres,
 Ces cavernes, ces monts, ont des détours secrets...
 Jusqu'aux pieds des Autels, parmi nos Solitaires,
 Nous aurions confondu nos voix & nos prieres:
 Le Souverain des Cieux qui reçut nos serments,
 Sans courroux, dans son Temple, auroit vu deux amants
 L'implorer, le servir & l'adorer ensemble,
 Dans cette heureuse paix de deux cœurs qu'il rassemble;
 Et, transformé par toi, ce funeste séjour
 Eût servi pour nous seuls de retraite à l'Amour...

A l'amour! un cercueil, où repose ta cendre,
 Voilà donc ce qui reste à cet amour si tendre!

Ah ! de mon cœur au moins rien ne peut t'arracher.
 Dût, la foudre à la main, Dieu me le reprocher,
 Tu vivras à jamais dans ce cœur qui t'adore.
 Je te vois, je t'entends, & je te parle encore.
 Les lieux, que plus souvent parcouroient tes douleurs,
 Sans cesse j'y reviens & les baigne de pleurs;
 Dans le Temple divin j'ose occuper ta place:
 Par-tout j'écris ton nom... en pleurant je l'efface.
 Quel terme à tant de maux... ma mere... je frémis;
 Prends pitié de mon trouble & de mes longs ennuis.
 Le temps semble fixé sur ces froides demeures;
 En douloureux instants il prolonge mes heures.

Quand mes Freres lassés de leurs pieux travaux,
 Endorment leurs tourments au sein d'un doux repos,
 Moi seul je veille encor dans cet asyle sombre:
 La timide infortune aime à gémir dans l'ombre.
 J'appelle Adélaïde; & des profondes nuits
 Le calme formidable est troublé par mes cris.
 Je vais, marche à grands pas : des fantômes funebres
 Semblent autour de moi secouer les ténèbres,
 Et je reviens bientôt, frémissant, oppressé,
 Tomber près du cercueil que je tiens embrassé.
 L'ombre d'Adélaïde à mes yeux s'y présente:
 Je tressaille de joie & crois voir mon amante.
 Plus léger que les vents, le spectre quelquefois
 Fuit, & va se plonger dans l'épaisseur des bois.
 Je m'élance, le suis, palpitant, hors d'haleine:
 Je prête un corps, hélas ! à cette ombre incertaine;
 Mais la foible vapeur, prompt à s'évanouir,
 S'échappe de mes bras, tout prêts à la saisir.

Tantôt je crois la voir, cette femme adorée,
 Rayonnante d'éclat, de ses attraits parée,
 Telle que je la vis dans ces bosquets riants,
 Où son premier regard s'empara de mes sens,
 Où la divinité, dont elle fut l'image,
 Se montrant sous ses traits, emporta mon hommage.
 Elle me dit : " Arrête, & commande à ton cœur :
 „ La mort est un passage, & nous mene au bonheur.
 „ J'habite ce séjour, où l'ombre est dissipée,
 „ Où l'on jouit enfin, où l'ame est détrompée.

„ Ce Dieu que l'on nous peint de ses foudres armé,
 „ Est un Dieu bienfaisant, mais qui veut être aimé.
 „ Chér amant, ne crains point ses fureurs vengeresses.
 „ Qui forma les humains, pardonne à leurs foiblesses.
 „ Imploré par mes vœux, il va veiller sur toi.
 „ Tu n'as plus qu'un instant pour monter jusqu'à moi :
 „ Déjà s'ouvre à tes yeux l'éternité brillante.
 „ Adore & fers un Dieu qui te rend ton amante.

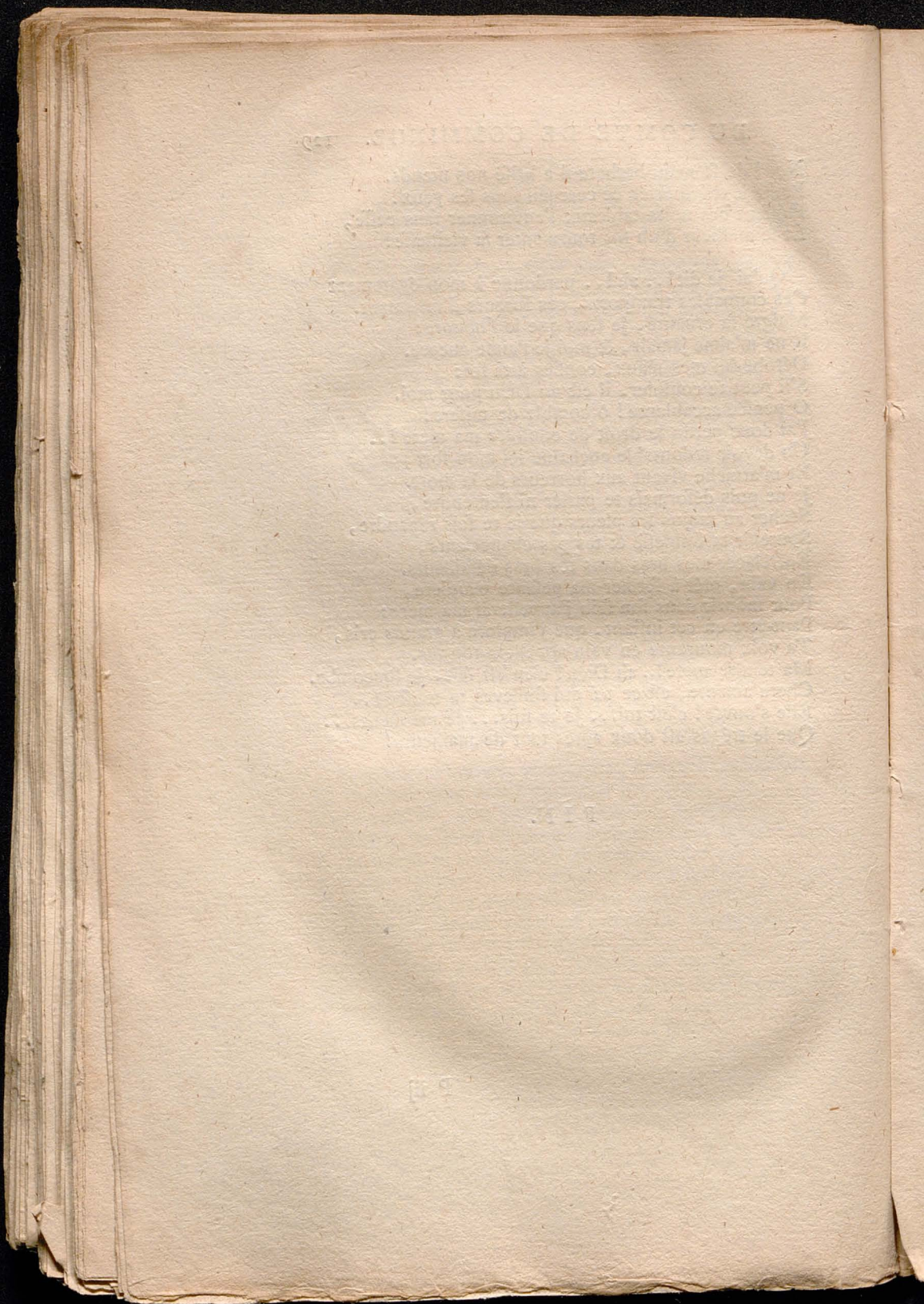
Vaines illusions ! mon esprit révolté,
 Cherche en vain à reprendre un joug qu'il a quitté.
 Adélaïde... ô Dieu !.. tu l'emportoï sur elle ;
 Et l'amant plus tranquille étoit Chrétien fidele :
 Je baïssois devant toi mon front respectueux :
 Au pied de tes Autels je portois tous mes vœux,
 A mes côtés pourquoi plaçois-tu mon amante ?
 Pourquoi dans ces déserts me l'offrois-tu mourante ?
 Puis-je, puis-je oublier ses regards expirants,
 Sa main qui me serroit, & ces tendres accents,
 Ces mots entrecoupés, encor pleins de sa flamme,
 Que sa mourante voix a gravés dans mon ame :
 Arbitre de mon sort, ah ! c'est assez punir ;
 Dans le même tombeau daigne au moins nous unir.
 Sauve de sa foiblesse, épargne à ta vengeance,
 Un cœur qui te chérit, & pourtant qui t'offense.
 La mort, que je verrai d'un œil si satisfait,
 Sera le premier don que mon Dieu m'aura fait.

Tels sont mes vœux, mes pleurs, mes plaintes inutiles :
 Et le trépas pour moi semble fuir ces asyles.
 Es-tu content, mon pere ? A mon seul souvenir
 Combien, au fond du cœur, ne dois-tu pas frémir ?
 A ces horribles traits faut-il te reconnoître ?
 Je devrois te haïr : c'est toi qui m'as fait naître.
 Ton nom seul me consterne & me remplit d'effroi :
 Mes pleurs, depuis vingt ans, déposent contre toi.
 O toi, par le devoir à ses destins unie,
 Fais-lui, pour me venger, l'histoire de ma vie :
 Qu'il frémissse à son tour : porte au fond de son cœur
 L'accent de mes regrets, le cri de ma douleur.
 D'un fils tendre & soumis persécuteur sévère,
 Bourreau d'Adélaïde, est-il encor mon pere ?

Non ! de sa main barbare il a brisé nos nœuds.
 Puissé-je transporter ce cercueil sous ses yeux !
 Puissent ces noirs tableaux l'environner sans cesse,
 Et le malheur d'un fils tourmenter sa vieillesse !

Qu'ai-je dit !... ah !... pardonne à mon égarement
 Ces coupables transports, ces fureurs d'un amant.
 Malgré sa cruauté, je sens que je l'honore :
 Il ne m'aima jamais, & moi je l'aime encore.
 Dérobe-lui mes maux, confiés à ta foi :
 S'il peut te consoler, il est un Dieu pour moi.
 O pensée accablante ! ô comble de misère !
 J'ai donc perdu le droit de consoler ma mère ?..
 Un devoir redoutable enchaîne ici mon sort,
 Et m'attache vivant aux horreurs de la mort.
 Je ne puis désormais te parler ni t'entendre,
 Sécher au moins les pleurs que je te fais répandre,
 Soutenir ta faiblesse & tes pas chancelants,
 Entrelacer mes bras dans tes bras défaillants.
 En vain, prêt à fermer ma pesante paupière,
 Pour mourir dans son sein j'appellerai ma mère :
 Peut-être en cet instant, que j'implore à grands cris,
 Ta voix mourante en vain appellera ton fils.
 Ma tendre mère !.. ah Dieu ! c'en est fait.. je succombe.
 Chère amante, est-ce toi qui soulèves ta tombe ?..
 Elle s'ouvre ! c'est toi... Je te suis... Je me meurs...
 Que le trépas est doux après tant de malheurs !

F I N.





LETTRE DE PHILOMELE A PROGNÉ.

CHERE Progné, sans doute on a pleuré ma mort ;
Lis, reconnois ces traits, ils contiennent mon sort :
Reconnois en tremblant ta sœur infortunée,
Loin de l'œil des humains, par un monstre enchaînée.
Je vis pour me venger : oui, ce cruel espoir
Me fait chérir le jour, que je n'osois plus voir.
Quand pourrai-je franchir le lieu qui nous sépare ?
De mes sanglantes mains déchirer un barbare !..
Pardonne à ce transport, &, du fond des déserts,
Puisse mes cris plaintifs armer tout l'Univers !

Je frémis... Malheureuse ! ah ! que vais-je te dire ?
De mon opprobre, hélas ! est-ce à moi de t'instruire ?
Ces traits, chere Progné, par mes pleurs effacés,
Ces mots interrompus devroient t'en dire assez.
Mais non. Il faut parler & bannir l'artifice :
Victime d'un forfait, je n'en suis point complice :
Il faut qu'au monde entier un trop juste courroux
Dévoile l'attentat de ton horrible époux.

Rappelle-toi ce temps, si cher à ma tendresse,
Où, pour te plaire, il vint me chercher dans la Grece.
Je parois à ses yeux, il se trouble, & soudain
Le plus coupable feu s'allume dans son sein.
Pour hâter mon départ il gémit, il soupire ;
Qu'un cœur est éloquent lorsque l'amour l'inspire !

Si son empressement le trahit quelquefois,
 C'est Progné, me dit-il, qui parle par ma voix,
 Ces pleurs que je répands, charmante Philomele,
 Ces pleurs & ces soupirs sont ordonnés par elle.
 Crédule, n'osant rien soupçonner de sa foi,
 J'imputois ses efforts à son amour pour toi,
 Et me précipitant dans les bras de mon pere,
 A ces perfides soins je joignois ma priere.
 Vieillard infortuné, qu'aveuglerent les Dieux,
 Tu causas tous mes maux, croyant combler mes vœux.

„ Puisque vous le voulez, je cede, cher Térée,
 „ Lui dit-il : par les nœuds d'une amitié sacrée,
 „ Par les Dieux immortels, par nos embrassements,
 „ Ayez soin de ma fille, & gardez vos serments.
 „ Vous savez, vous voyez combien elle m'est chere,
 „ Ah! rendez-la bientôt aux alarmes d'un pere;
 „ Que l'un de mes enfants en me fermant les yeux,
 „ Reçoive au moins mon ame & mes derniers adieux.

En prononçant ces mots, présents à ma pensée,
 Dans ses bras languissants il me tenoit pressée:
 Ses longs gémissements présageoient mes malheurs,
 Et ses yeux, malgré lui, laissoient couler des pleurs.

De mon départ enfin le jour est prêt d'éclorre.
 Jour fatal! jour affreux! souvenir que j'abhorre!
 La voile se déploie, & le souffle des vents
 Seconde d'un cruel les vœux impatients:
 On eût dit que la mer, contre moi conjurée,
 Etoit complice alors du forfait de Térée.
 Je pars, & Pandion, l'œil fixé sur les eaux,
 Suit, en me rappelant, la trace des vaisseaux.
 Avec frémissement je vois fuir le rivage.
 Mon ravisseur triomphe, & changeant de visage;
 J'ai donc vaincu, dit-il. Un transport furieux
 S'échappe de son cœur & brille dans ses yeux.
 Il ne peut renfermer sa criminelle joie;
 D'un œil avide & sombre il contemple sa proie:
 Et moi, qui ne pouvois démêler ses desseins,
 Je pleurois, & semblois pressentir mes destins;
 Des mouvements confus dans mon cœur s'éleverent;

Je rougis, je pâlis : tous mes sens se troublerent ;
 Et, jettant mes regards sur l'espece des mers,
 Je me crus un moment seule dans l'Univers.
 Je voulus lui parler : ses regards, son silence,
 Son trouble, consternoient ma timide innocence.
 Je souhaitai cent fois que le vent opposé
 Repoussât son vaisseau, par l'orage brisé ;
 Et, lorsqu'il s'applaudit du destin qu'il m'apprête,
 J'implore au fond du cœur la mort ou la tempête.
 Dieux, ne deviez-vous point, dans ces cruels moments,
 Pour sauver l'innocence, armer les éléments ?
 Lancer sur moi la foudre, ou m'ouvrir un abyme ?
 Aimez-vous mieux punir que prévenir le crime ?

La rame cependant redouble ses efforts,
 Et déjà de la Thrace on découvre les bords.
 On arrive ; on descend : le parjure Térée
 Guide seul en ces lieux ma démarche égarée.
 Tremblante, il me conduit au fond d'un bois épais,
 Où, parmi des débris, s'élève un vieux Palais,
 Effroyable tombeau, prison inaccessible,
 Que l'aspect des déserts rend encor plus terrible.
 Il me fallut entrer dans ce séjour d'horreur ;
 D'une mourante voix je demande ma sœur.
 En ce moment Térée, ô comble de l'outrage !..
 Les yeux étincelants d'un amour plein de rage...
 Tu frémis, & m'entends.. Mais que devins-je, ô Dieu !..
 Quand mon œil se r'ouvrit à la clarté des cieux ?
 „ Barbare, m'écriai-je, exécration d'adultère,
 „ Ni la foi des serments, ni les larmes d'un père,
 „ Ni l'hymen profané par ta coupable ardeur,
 „ Ni ma foiblesse enfin n'ont pu toucher ton cœur ?
 „ Acheve, ta fureur seroit-elle assouvie ?
 „ Tu m'as ravi l'honneur, arrache-moi la vie,
 „ Ou bien tremble à ton tour : révélant ces secrets,
 „ Ma voix, ma propre voix, publiera tes forfaits.
 „ De tes horribles feux malheureuse victime,
 „ Je mourrai de ma honte, en avouant ton crime :
 „ Et si ta cruauté m'enchaîne en ces déserts,
 „ De mes lugubres cris je remplirai les airs.
 „ Les antres, les rochers rediront mon injure ;
 „ Je saurai contre toi soulever la nature.

„ Mes plaintives clameurs monteront jusqu'aux cieux,
 „ Et tu seras puni, s'il est encor des Dieux.
 „ Préviens le désespoir d'une femme outragée :
 „ Que je meure à l'instant, ou je serai vengée.

Ce discours dans ses sens jette un trouble secret :
 Il tremble, de ma rage il redoute l'effet ;
 Mais bientôt de son cœur cette crainte soudaine
 A son farouche amour fait succéder la haine.
 Te le dirai-je ? ô Ciel ! .. malgré tous mes efforts,
 Mes sanglots redoublés, mes larmes, mes transports,
 Ce monstre impitoyable, & que ma plainte anime,
 Croyant dans le silence ensevelir son crime,
 D'un bras ensanglanté m'arrache, sans frémir,
 L'organe dangereux qui pouvoit le trahir.

Enfin, las d'exercer son horrible furie,
 Pour comble d'infortune il me laisse la vie :
 Il va, bravant les Dieux, & mes ressentiments,
 Il va fouiller ta couche & tes embrassements.
 Il mêle ses regrets à tes vives alarmes,
 Et couvert de mon sang, il me donne des larmes :
 Tu m'apparais souvent, en longs habits de deuil,
 Appellant Philomele autour d'un vain cercueil.
 Ah ! cesse de pleurer, sur la foi de Térée,
 Le trépas d'une sœur qui vit déshonorée.

Vois cette malheureuse au fond de ses déserts ;
 Vois la fille d'un Roi mourante dans les fers.
 Rien ne s'offre à mes yeux qu'une garde terrible,
 Et toujours importune, & toujours inflexible.
 Livrée à ma douleur, depuis plus de deux ans,
 Je n'entends près de moi que des rugissements,
 Ou le bruit effrayant de quelque source impure,
 Tombant sur des rochers avec un long murmure.
 Les chênes frémissants autour de ces tombeaux,
 Entrechoquent leur cime & brisent leurs rameaux.
 Il semble que le Ciel sur ces réduits sauvages
 Ait voulu rassembler les vents & les orages.
 Pour les autres humains prodigue de ses dons,
 Il colore les fleurs, il mûrit les moissons :
 Loin de moi le printemps ranime la nature,

Rend leur émail aux prés, aux arbres leur parure.
On goûte loin de moi la fraîcheur des beaux jours :
Les ténébreux hivers ici regnent toujours.
Le Soleil pâlisant s'y dérobe dans l'ombre ;
Tout, jusqu'à la verdure, est formidable & sombre.
A chaque instant je meurs, je succombe, & je croi
Que la terre & les cieux ont disparu pour moi.

Te peindrai-je mes nuits, mes nuits épouvantables,
La foudre qui répond à mes cris lamentables,
Cette terreur profonde où mes sens sont plongés,
Et ces pleurs éternels dont mes yeux sont chargés ?
Sans cesse je crois voir une triste Euménide
Entraîner ton époux & lui servir de guide,
Transporter les enfers dans ces horribles lieux,
Et sanglante, agiter un poignard sous mes yeux.
Je crois toujours le voir, cet infame Térée,
L'œil brûlant de courroux & la main égarée,
Pâle, n'écoutant rien que ses cruels desirs,
M'assassiner pour prix de ses affreux plaisirs.

Ah ! ma sœur, est-ce là cette jeune Princesse
Qui d'un pere adoré partageoit la tendresse,
Qu'il ferroit dans ses bras, & qui fut avec toi
Le consoler souvent du malheur d'être Roi ?
Séjour de mon enfance, ô Palais de mon pere,
Peuple heureux sous les Loix, Peuple à qui je fus chere,
Plaisirs de l'amitié, qu'à peine j'ai connus :
O jours de mon bonheur, qu'êtes-vous devenus ?
Qu'est devenu ce temps où par tes mains ornée,
J'attirois les regards d'une Cour fortunée,
Où la nature & l'art, dans le sein du repos,
Pour embellir nos jours, unissoient leurs travaux ?
Je me rappelle encor ce bosquet solitaire
Où l'œil des Courtisans n'osoit point nous distraire.
Où, sans replis pour toi, dans un doux entretien,
Mon cœur paisible & pur s'épanchoit dans le tien.

Vous, que le Ciel forma pour être mes Sujettes,
Dans un rang plus obscur vous vivez satisfaites :
Bornant à votre sort vos tranquilles desirs,
Si vous avez des maux, vous avez des plaisirs ;

Et moi, d'adorateurs autrefois entourée,
Du reste des humains je me vois séparée;
Au milieu de ces bois, sans espoir, sans soutien,
Mon cœur est effrayé de ne tenir à rien,
Tous mes nœuds sont rompus : pour une infortunée
Il n'est plus désormais d'amour ni d'hyménée.
En apprenant ma honte, involontaire, hélas !
Le dernier des mortels frémiroit dans mes bras.
Il me faut renoncer, commençant ma carrière,
Au plaisir d'être épouse, à l'orgueil d'être mère;
Dans cette solitude il faut m'ensevelir,
Et je n'ai plus le droit de former un desir !
Que dis-je ? j'ai perdu, dans l'horreur de mes chaînes,
Le pouvoir douloureux de confier mes peines.
Vainement je m'essaie à prononcer ton nom,
Ma voix se trouble, expire, & ne rend qu'un vain son.
Je ne puis que pleurer, & de mes tristes charmes
Le reste malheureux est noyé dans les larmes.

Vains regrets ! où laissai-je égarer ma douleur ?
Quoi ! l'espoir tout-à-coup expire dans mon cœur ?
Les plaisirs sont bannis de ce séjour funeste :
Mais en est-il d'égal à celui qui me reste ?
Poursuis, ne cesse point, ô sort, de m'outrager,
Je te pardonne encor, si je puis me venger...
M'en venger !... je renaiss... doux espoir que j'embrasse !
Il me soutient, ma sœur, au sein de ma disgrâce,
Il ne sera point vain. Oui, cette nuit les Dieux
Ont offert, sous tes traits, la vengeance à mes yeux.
Sang que j'ai vu couler, favorable présage ;
Songe affreux, revenez ranimer mon courage.

C'étoit pendant le temps des mystères sacrés,
Pendant ces temps d'ivresse à Bacchus consacrés :
Déjà de toutes parts ses terribles Ministres
Font retentir les airs de hurlements sinistres,
Et de l'airain tonnant l'épouvantable bruit
Augmente encor l'horreur d'une profonde nuit.
Tu t'élances, tu sors, de courroux transportée,
D'une sainte fureur tu feins d'être agitée,
Et, traînant à ta suite un cortège nombreux,
Tu viens, un thyrsé en main, m'arracher de ces lieux.

Avec confusion je marche sur tes pas ,
Et fais au fond du cœur des vœux pour mon trépas.

A peine ai-je touché le seuil de ton Palais ,
Je crois , avec Térée , y voir tous les forfaits ;
Tous les murs teints de sang , dans ce Palais impie ,
Semblent m'offrir son nom qu'éclaire une Furie.
Mais toi , plaignant mon trouble & mes secrets combats ,
Tu viens , en soupirant , te jeter dans mes bras.
Dans cet embrassement que je trouvai de charmes !

„ Chere sœur , me dis-tu , sèche , sèche tes larmes.
„ De ce Palais en feu , veux-tu que les lambris
„ Ecrasent le tyran sous leurs brûlants débris ?
„ Veux-tu qu'à ses regards te faisant reconnoître ,
„ De cent coups de poignard j'aie percer le traître ?

Immobile , au milieu de ces vives douleurs ,
Je ne répondois rien , & je versois des pleurs.
A l'instant , quel objet pour ton ame éperdue !
Ton fils infortuné vient s'offrir à ta vue.
Lui lançant un regard furieux & distrait ,
„ De son pere , dis-tu , c'est le vivant portrait.
„ Les Dieux , les justes Dieux m'amènent ma vengeance :
Après ces mots , suivis d'un farouche silence ,
Tu nous fixes tous deux , & je te vois soudain
Trembler , frémir , pleurer , & lui percer le sein.
Ce n'étoit point assez , impitoyable mere ,
Tu voulus qu'il servit d'aliment à son pere.
Ce monstre , ce barbare , à tes côtés assis ,
Avec avidité se repaît de son fils.
Et , dans ce moment même , ô tendresse trop vaine !
Il cherche Itis , il veut qu'à ses yeux on l'amène.

J'entre aussi-tôt , & l'œil de rage étincelant ,
Je lui jette d'Itis le crâne encor sanglant.

Toi , de loin , jouissant de son trouble funeste ,
„ Voilà ton fils ; tu viens d'en engloutir le reste ,
„ Lui dis-tu : reconnois Philomele , ma sœur ,
„ Entends crier Itis dans le fond de ton cœur.

Il ne se connoît plus, il rugit, il soupire;
Il s'attache, en pleurant, à ce cœur qu'il déchire;
De son flanc entr'ouvert il voudroit retirer
Cet enfant malheureux qu'il vient de dévorer,
Errant de toutes parts, il cherche en vain des armes;
Et de ses yeux le sang ruisselle avec les larmes:
Il nomme encor Itis, & croit à chaque instant
Dans le sein paternel le sentir palpitant.

Au milieu de ses cris, une secrete joie,
Sur mon front plus serein, par degrés se déploie:
Auteur de tous ses maux, voulant les redoubler,
Mon seul supplice étoit de ne pouvoir parler:
Je ne me laissois point d'une si douce image;
Mais ce tigre déjà dans l'excès de sa rage
S'élançoit sur nous deux... Tout fuit, & le réveil
Vient m'enlever trop tôt ces erreurs du sommeil...

A ce présage heureux mon ame s'abandonne:
Il faut punir un monstre, & le Ciel te l'ordonne.
Tu dois t'en souvenir, quand il s'unit à toi!
Tu sentis dans ton cœur naître un secret effroi.
De noirs pressentiments troublerent cette fête,
La couronne de fleurs se fana sur ta tête;
De funebres oiseaux, sur les Tours du Palais,
Ont par leur chant lugubre annoncé des forfaits;
Et, lorsque les Autels fumoient de sacrifices,
Les Dieux nous consternoient par de sanglants auspices.

Ah! pourquoi retracer ces objets à tes yeux?
Sans doute ta fureur va surpasser mes vœux.
Songe qu'en m'outrageant c'est toi qu'il a trahie.
Pourrois-tu dans tes bras recevoir cet impie,
Cet adultère époux, infame ravisseur,
Incestueux amant, & bourreau de ta sœur?
Quoi! ce jour qui te luit, ce même jour l'éclaire!
Sois sensible à mes pleurs, venge un Roi, venge un père.

Je l'aurois informé de mon sort inhumain;
Mais ce triste récit eût hâté son destin:
Et plutôt que de rompre un généreux silence,
J'aime mieux vivre encor & mourir sans vengeance.

Je n'espere qu'en toi : viens briser ma prison ;
Dans ce bois pour signal fais retentir ton nom :
Ne rougis point , ma sœur , du courroux qui m'anime ;
En plaignant un coupable , on partage son crime.
Adieu , chere Progné , tu fais quel est mon sort :
Choisis , j'attends de toi la vengeance ou la mort.

F I N.

22

